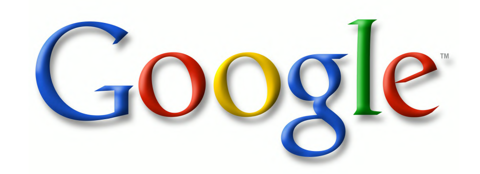
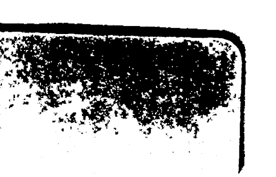




ARCHIVES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

2e SÉRIE. — TOME III

SOCIÉTÉ AMERICAINE DE FRANCE

MEMBRES FONDATEURS

1. AUBIN (✿), ancien professeur de l'Université. — 2. MALTE-BRUN (V. A.) (✻), ancien secrétaire-général de la Société de Géographie de Paris. — 3. BRASSEUR DE BOURBOURG (l'abbé) (✻), ancien administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatémala). — 4. MAURY Alfred) (O. ✻) membre de l'Institut. — 5. JOMARD (C. ✻), membre de l'Institut, conservateur de la collection géographique de la Bibliothèque Nationale. — 6. OPPERT (Jules), (✻), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — 7. BONNETTY (A.) directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*. — 8. RODET (Léon), membre de la Société asiatique de Paris. — 9. RENAN (Ernest) (✻), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — 10, LINDAU (Rudolph), ancien consul, — 11. LACAZE (Alfred DE), publiciste. — 12. BEAUVOIS (E.), membre de la Société des Antiquaires du Nord. — CORTAMBERT (Eugène) (✻), directeur du département géographique à la Bibliothèque Nationale. — 14. LABARTHE (Charles DE), ancien bibliothécaire de la Société Asiatique. — 15. ROSNY (Léon DE), professeur à l'École spéciale des langues orientales.

ARCHIVES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

DE FRANCE

RÉDIGÉES PAR

MM. AUBIN, CASTAING, DAIREAUX, DALY, FERD. DENIS, GESLIN, GUIEYSSE, LAMAS, LEVASSEUR, LUCY-FOSSARIEU, MADIER DE MONTJAU, MALTE-BRUN, MASPERO, ALFR. MAURY, MONTBLANC, OPPERT, QUATREFAGES, RENAN, ROSNY, SCHŒBEL, SEMALLÉ, SIMÉON, TORRES-CAICEDO, MEMBRES TITULAIRES RÉSIDENTS, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

3

NOUVELLE SÉRIE. — TOME TROISIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

28, RUE BONAPARTE, 28

1884

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE



Présidents de la Société.

1863. Bellecombe (André de).
1864. † Rosny (Lucien de).
1865. Castaing (Alphonse) (✱).
1866. † Martin de Moussy (le Dr) (✱)
1867. Torrès-Caicedo (O. ✱) de l'Institut.
1868. Castaing, Rosny (Léon de), Geslin, conservateur.
1873. Madier de Montjau (Ed.)
1880. Schoebel (Charles).
1881. Malte-Brun (V.-A), ✱.
1882. Ferdinand Denis (O. ✱).
1883. Levasseur (Émile), O. ✱ de l'Institut.
1884. Siméon (Rémi), ✱.

ARCHIVES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

DE FRANCE

PRÉSIDENCE DE M. ÉMILE LEVASSEUR, DE L'INSTITUT

LES ANNALES MEXICAINES DE CHIMALPAHIN

PAR Remi SIMÉON

MEMBRE TITULAIRE RÉSIDENT

Bien que les Annales de Chimalpahin constituent un fond extrêmement précieux pour l'histoire primitive de l'Amérique, nous croyons qu'elles sont généralement peu connues. Nous allons essayer de montrer le caractère et l'importance de ces documents en examinant rapidement ceux que nous avons pu avoir sous les yeux et en appelant l'attention sur certains points intéressants de l'histoire des anciens Mexicains.

Domingo Francisco de Sant Anton de Chimalpahin naquit en 1579. D'après la généalogie de sa famille, qu'il a lui-même donnée, Chimalpahin descendait des rois de l'État de *Tzacualtitlan-Tenanco-Amaquemecan*, dont le fondateur, *Cuahuitzatzin*, parvint à une extrême vieillesse et règna près de 70 ans (1269-1338).

Chimalpahin était fort instruit et possédait des connaissances variées en astromonie, en histoire et en géographie. Il s'attacha particulièrement à l'étude des antiquités mexicaines et de la civilisation de l'ancien continent et composa, en *nahuatl*, à l'aide de nos caractères, divers écrits dont plusieurs sont parvenus en Europe. Voici comment il nous a été donné d'en posséder un certain nombre et d'être à même d'en parler.

Vers 1740, le Milanais Boturini avait formé au Mexique une riche collection d'antiquités et de livres indiens parmi lesquels figuraient les œuvres de Chimalpahin. Une injuste persécution du gouvernement espagnol força le célèbre antiquaire à fuir et à abandonner sa collection qui fut bientôt dispersée et passa successivement dans les mains de Veytia, Gama et autres. Quelques débris seulement purent être recueillis et déposés au Musée de Mexico.

Un siècle plus tard, un français, M. Aubin, parvint, après 10 ans de pénibles recherches, à rassembler, entre autres documents originaux, un grand nombre de pièces curieuses qui avaient appartenu à Boturini. Il rentra, en France, vers le milieu de l'année 1840, et conçut le projet de mettre en œuvre les matériaux considérables qu'il avait amassés. Toutefois, son entreprise, longue et dispendieuse, paraissait ne devoir aboutir que très difficilement, lorsque le gouvernement, en formant la commission scientifique du Mexique, offrit à M. Aubin une occasion exceptionnelle pour l'exécution de son projet. Mais, en 1866, des circonstances particulières déterminèrent M. Aubin à ne plus prêter son concours à la commission, et les travaux préparatoires pour la publication de ses documents, auxquels nous

avions été attaché, furent presque aussitôt interrompus et finalement abandonnés.

Cette collaboration nous procura l'avantage de connaître les documents les plus importants que possédait M. Aubin, notamment les relations ou chroniques de Chimalpahin, provenant de la collection de Boturini. Etait-ce la totalité ou seulement une partie des manuscrits de l'annaliste indien? C'est ce qu'il est à peu près impossible de décider, l'antiquaire milanais ayant, sur son catalogue, donné aux œuvres de Chimalpahin un titre beaucoup trop général.

Quoi qu'il en soit ces relations sont des tables chronologiques d'une valeur incontestable. Elles ont été dressées d'après les livres originaux, mappes ou tableaux figuratifs des populations indiennes, telles que histoires générales ou particulières, annales, éphémérides, etc. Ces tables contiennent non-seulement la liste et la généalogie des rois, princes, princesses, seigneurs qui se sont autrefois partagé les diverses souverainetés du Mexique, mais encore le récit des événements politiques et des phénomènes physiques : émigrations, guerres, dissensions, éclipses, tremblements de terre, éruptions de volcans, inondations, peste, famine, etc., qui ont pu agiter, effrayer ou décimer les tribus indiennes. Ces relations remontent parfois à des temps fort reculés; ainsi, dans la seconde, l'auteur commence l'histoire des Chichimèques au milieu du 1er siècle de notre ère, époque où ces tribus arrivèrent par mer à *Aztlan Chicomoztoc*, lieu inconnu qui a été l'objet des plus grandes recherches et qu'à notre avis l'on doit placer sur les bords du golfe de Californie.

Voici, avec la traduction, le passage où Chimalpahin mentionne ce fait important.

I tochtli xihuitl, 50 *años*. — *Nican ipan inin acaltica in ohuallaque in huehuetque Chichimeca in motenehua Teochichimeca ; in huey apan, ilhuicaapan ohuallaque in ohuallanellotiaque ompa quiçaco achto oncan motlallico in itocayocan Teocolhuacan Aztlan. Auh can huel pepetlauhtiaque inic atlan huallaque, inic acico oncan Aztlan ye omoteneuh in ipan atenquizque ce tochtli xihuitl.*

Année 1 lapin, 50 (de notre ère). — Alors partirent sur des vaisseaux les anciens Chichimèques nommés Teochichimèques ; ils voyagèrent sur la mer en se servant de rames, débarquèrent et s'établirent dans le lieu appelé *Teoculhuacan Aztlan*. Ils s'étaient trouvés dans un si grand denûment qu'ils avaient pris la mer et s'étaient rendus à *Aztlan*, où ils abordèrent en la dite année 1 lapin.

Ce sont des tribus appartenant à cette grande famille des Chichimèques, qui plus tard fondèrent dans l'Anahuac l'empire d'*Acolhuacan*, capitale *Tetzcuco*, ville qui devint, comme on sait, très florissante et fut la rivale de Mexico.

Nous n'avons pu copier de cette seconde relation que les 5 ou 6 premières pages. Mais nous possédons une trans cription complète des 1re, 6e et 7e relations. La première formait, sans doute, une histoire fort étendue. Il ne reste ou du moins nous n'avons eu entre les mains que le commencement qui est un exposé sommaire des traditions bibliques sur les premiers temps du monde.

La sixième relation est un abrégé tellement succinct que l'on y remarque des intervalles de 10, 15 et même 20 ans. Elle ne compte que 6 feuilles. Mais si l'annotation, *14 ojas*, qui figure au bas de la dernière page, est exacte, les huit premières

feuilles manqueraient et comprendraient le résumé des faits antérieurs à l'année 1258. Les six autres feuilles embrassent les temps écoulés depuis 1258 jusqu'à 1612. Malgré son peu d'étendue, cette relation est intéressante et bonne à consulter.

La septième relation commence chronologiquement en 1272 et se poursuit d'année en année jusqu'à 1591. Les premières pages sont consacrées à l'origine des Tlacochcalcas et contiennent des extraits de la Bible, qui se rapportent à la formation des langues et à la dispersion des hommes. Un passage de cette relation montre qu'elle a été écrite en 1629. Beaucoup plus complète et mieux conservée que les deux autres, elle compte 160 pages in-fol.; mais des feuillets se rapportant à la fin de l'année 1572 et aux années 1573 et 1574 en ont été détachés. Quelques autres sont déchirés ou ont des passages oblitérés. En général, le texte est correct et les faits y sont exposés avec certains développements.

Les chroniques de Chimalpahin sont écrites avec méthode et simplicité. L'auteur en a banni tout ce qui a trait à la légende, au merveilleux et a raconté les faits très exactement, sans commentaire et avec sobriété. Souvent un mot suffit pour apprécier les personnes et les choses.

Pour la chronologie surtout, Chimalpahin a procédé avec une extrême rigueur. Ainsi, après avoir indiqué en leur année respective l'avènement et la mort de chaque prince, il a eu soin, afin d'éviter les erreurs, d'établir un contrôle en mentionnant la durée du règne. De plus, chaque date mexicaine a été accompagnée de la concordance du calen-

drier européen. Voici, par exemple, comment il s'exprime pour le règne du premier souverain de *Tenochtitlan*.

XII acatl xihuitl, 1387 *años.* — *Ipan in momiquillico in Acamapichtli teomeca, achto tlatohuani Mexico-Tenuchtitlan, in tlatocat cempohualxihuitl ipan cexihuitl.*

Année 12 roseau, 1387. — Alors mourut *Acamapichtli* second, premier roi de Mexico-Tenochtitlan, qu'il avait gouverné pendant 21 ans.

On remarquera que Chimalpahin compte ordinairement, dans la durée des règnes, l'année de l'avènement et celle de la mort des souverains. Ainsi, pour *Acamapichtli*, les dates exactes sont 1367 et 1387.

Si l'on consulte les auteurs espagnols qui ont écrit l'histoire du Mexique, il est aisé de voir que la plupart diffèrent entre eux pour la chronologie. Don Carlos de Siguenza donne à *Acamapichtli* 42 ans de règne (1361-1403), tandis que Henri Martinez lui en assigne 40 et le fait mourir en 1424.

Pour *Uitzilihuitl* qui, après un interrègne de 3 ans, succéda à son père *Acamapichtli*, Chimalpahin indique 25 ans de règne (1391-1415), Juan de Torquemada 26 et de Siguenza 11 seulement,

Ces différences montrent combien la chronologie mexicaine offre peu de certitude et combien il serait nécessaire de la soumettre à une critique sérieuse. Assurément, les annales de Chimalpahin seraient d'un très grand secours pour quiconque voudrait entreprendre cet utile travail.

Mais passons à un autre ordre de choses et recueillons quelques faits intéressants de l'histoire des anciens Mexicains.

Un mot d'abord sur les temps qui ont précédé l'établissement des Mexicains à *Tenochtitlan*. Vers le milieu du XIe siècle, des tribus Nahuas quittèrent *Aztlan Chicomoztoc* et entreprirent leurs longues périgrinations dans la direction du Sud-Est. A la fin du XIIIe siècle, nous trouvons les Mexicains en particulier établis dans l'*Anahuac*, à *Chapoltepec*, sous le commandement de leur chef *Uitzilihuitl*. De ce lieu, ils passèrent à *Culhuacan-Tiçaapon* où ils donnèrent à *Tenochtzin* le titre de *Quauhtlatocauh*, c'est-à-dire chef des aigles ou généralissime (1299).

Dans cette même localité de *Culhuacan* était déjà venue se fixer une autre tribu Nahua, les Culhuas qui obéissaient à leur chef militaire *Cocoxtli* et jouissaient au loin d'une certaine réputation de bravoure. Aussi on ne devra pas s'étonner si, comme l'affirme Bernal Diaz del Castillo, les conquérants espagnols se sont servi pendant longtemps du mot *Culhua* pour désigner les Mexicains eux-mêmes.

Il n'est pas sans intérêt non plus de remarquer que le nom de *Culhuacan*, « pays où il y a des aïeux », a été donné à plusieurs localités. Nous avons déjà vu qu'il y avait sur le rivage du golfe de Californie *Teoculhuacan* ou *Culhuacan divin*. Nous devons ajouter que deux cités situées près de la lagune, *Tetztuco* et *Uexotla*, ont porté le nom de *Acolhuacan* ou *Culhuacan* sur l'eau ou près de l'eau. L'origine de ces dénominations peut faire l'objet de recherches curieuses et très importantes.

Cocoxtli mourut en 1307 et avec lui finit la capitainerie de *Culhuacan*. Pendant 16 ans, période sans doute de trouble et d'anarchie, nul ne gouverna les Culhuas. Mais,

en 1324, ils choisirent un roi dans la personne de *Acamapichtli* l'ancien.

L'année suivante, eut lieu la fondation de *Tenochtitlan*. Voici comment le fait est rapporté par Chimalpahin.

II calli xihuitl, 1325 *años*. — *Ipan inin acico inic motlallico atlitic Tenochtitlan in Mexica Chichimeca. Ye yuh nepa cempohuallonchicome xihuitl quinhualyacana Tenochtzin; auh in Amaquemeque ye yuh nepa ompohualloncaxtolli ipan ome xihuitl omotlallico in Amaquemecan; ye yuh nepa caxtollonnahui xihuitl tlatocati in intlatocauh Huehueteuhctli Chichimeca teuhctli; auh ye yuh yexihuitl tlatocati Chichicuepotzin teohuateuhctli in Tlacochcalco Chalco Atenco; in inehuan ye yuh nauhxihuitl tlatocati in Caltzin tlatquic Itzcahuacan.*

Année 2 maison, 1325. — Alors vinrent se fixer sur la lagune à *Tenochtitlan* les Mexicains Chichimèques. Il y avait 27 ans que *Tenochtzin* les commandait, 57 ans que les Chichimèques étaient établis à *Amaquemecan*, 19 ans qu'ils avaient pour chef *Huehueteuctli*, 3 ans que *Chichicuepotzin* gouvernait *Tlacochcalco-Chalco-Atenco* et 4 ans que *Caltzin* gouvernait *Itzcahuacan*.

On voit avec quel soin Chimalpahin précise les faits et détermine les époques importantes. Clavigero et A. de Humboldt ont adopté cette même date de 1325 pour la fondation de Mexico. Mais de Siguenza place le fait en 1327 et Juan de Torquemada en 1341.

Ce dernier raconte, dans sa *Monarquia indiana*, que les Aztèques arrivés sur les bords de la lagune furent surpris de voir, au milieu de l'eau verte et stagnante, un nopal sortant des interstices d'une roche et sur lequel

s'abattait un aigle royal. Ils entourèrent cette plante de terre et de gazon, déposèrent auprès d'elle l'image de leur dieu *Huitzilopochtli* et construisirent des cabanes avec de la paille et du jonc. De là serait venu le nom de *Tenochtitlan*, c'est-à-dire autour ou auprès du nopal (*tenochtli*).

Ce récit qui a été reproduit par Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique* (1), est évidemment une fable. Le simple exposé de Chimalpahin est plus sévère et permet d'admettre que *Tenochtzin*, principal chef des anciens Mexicains, groupa auprès de sa tente ses compagnons d'armes, et jeta ainsi les fondements d'une ville qui porta son nom et devint la capitale de l'empire mexicain.

Passons à la mort de *Tenochtzin*.

I acatl xihuitl, 1363 *años* . — . . . .
. . . .

Auh ça no ipan in in omoteneuh ce acatl xihuitl in momiquillico in Tenochtzin Mexico-Tenochtitlan, in quauhtlato inic teyacan Tenochtitlan cenpohualloncaxtolli ipan nauhxihuitl; auh yye mochi ic mocenpohua in ompa Culhuacan-Tiçaapan ic quitlalique Mexica in ixquichcauh inic oquinyacan Mexica epohuallomacuilli xihuitl.

No ihcuac in oquittaque yaucuican in Mexica in Popocatepetl in opopocac, in yuhqui matque quin yuhti opopocac; auh Tlacochcalca Chalca ye yuh nepa caxtollöomome xihuitl oquittaque yye popoca.

Auh in oyuh mic Tenochtzin, exihuitl in ayac teyacan Tenochtitlan.

---

(1) Paris, A. Bertrand, 1857-59, 4 vol. gr. in-8.

Année 1 roseau, 1363 . — . . . .
. . . .

Alors aussi en cette dite année 1 roseau mourut *Tenochtzin* à Mexico-Tenochtitlan, il y avait 39 ans qu'il commandait à *Tonochtilan;* mais on compte en tout, depuis que les Mexicains l'avaient élu à *Culhuacan Tiçaapan,* 65 ans de commandement.

Les Mexicains virent alors pour la première fois *fumer* le *Popocatepetl* (1), ainsi qu'ils l'ont cru; mais les Tlacochcalcas Chalcas l'avaient vu *fumer* dix-sept ans auparavant.

Après la mort de *Tenochtzin*, nul durant trois ans ne gouverna *Tenochtitlan.*

Nous arrivons enfin à l'établissement de la monarchie à Mexico.

V acatl xihuitl, 1367 *años.* . — . . . .
. . . .

Auh ça no ipan inin omotenenh xihuitl ihcuaç oncan hualmotlatocatlallique in Acamapichtli telpochtli, achto tlatohuani mochiuh in Mexico-Tenochtitlan atlitic; contzintito in tlatocayotl; inin oncan canaco in Mexico in Cohuatlichan in onca mozcaltico ichan in tlatohuani Aculmiztli; auh ce huel Culhuacan ichan oncan motlacatilli ipiltzin in çan ce Mexicatl Chichimecatl macehualtzintli itoca Opochtli Iztahuatzin; auh in inantzin tlatocacihuapilli itoca Atotoztli, ichpotzin in catca in tlatohuani Culhuacan Cocoxtli. In ihcuac in ye yuh nepa epohualli ipan ce xihuitl momiquilli in Cocoxtli tlatohuani catca Culhuacan.

(1) *Popocatepetl* ou « montagne fumante. » Ce volcan était primitivement appelé *Xalliquehuac,* c.-à-d. montagne de sable.

Année 5 roseau, 1367 . — . . . .
. . . .

En cette dite année, les Mexicains installèrent *Acamapichtli*, le jeune, qui fut le premier souverain de Mexico-Tenochtitlan dans la lagune ; ils établirent la royauté. Les Mexicains allèrent chercher *Acamapichtli* à *Cohuatlichan*, où il avait été élevé chez le roi *Aculmiztli*. Mais il était né à *Culhuacan ;* il était fils d'un simple mexicain chichimèque appelé *Opochtli-Iztahuatzin* ; sa mère était la princesse *Atotoztli*, fille du roi de *Culhuacan*, *Cocoxtli*. Il y avait alors 61 ans qu'était mort *Cocoxtli*, roi de *Culhuacan*.

Tels furent les commencements de cette monarchie mexicaine qui dura un siècle et demi (1367-1520), et qui, après avoir compté neuf souverains, tomba sous la domination espagnole.

Il importe de rappeler ici que deux grands partis s'y étaient constamment disputés le pouvoir, les nobles et les plébéiens, c'est ce qui explique les années d'interrègne que nous avons eu déjà occasion d'indiquer. Les plébéiens avaient à leur tête de riches marchands établis principalement à *Tlatilulco*, dans la partie nord-ouest de la ville de *Tenochtitlan*. En 1379, les *Tlatilulcas* furent assez forts pour se séparer des *Tenochcas* et constituer à leur gré une monarchie qui dura jusqu'en 1473. A cette époque, *Axayacatl*, sixième roi des Tenochcas, remit *Tlatilulco* sous l'obéissance des souverains de *Tenochtitlan*.

Nous terminerons en faisant encore deux citations.

II acatl xihuitl, 1507 *años*. — *Ipan toxiuh molpilli Huixachtecatl in icpac huetz tlequahuitl ; ic nauhtetl in quilpillico Mexica yye ixquichica cate Tenochtitlan ; huel*

icpac Huixachtecatepetl Itztapallapan in tlemamalli-huac.

. . . .

Auh inic mocenpohua in ipan in xihuitl oquilpillico in Mexica ic chiuhcnauhtetl inic ye ompa ohuallehuaque inchan Aztlan Chicomoztoc.

Année 2 *roseau*, 1507. — Alors eut lieu la ligature des années sur le *Huixachtecatl* où fut allumé le feu ; c'était la 4e fois que les Mexicains liaient leurs années depuis qu'ils étaient établis à *Tenochtitlan* ; c'est bien sur le mont *Huixachtecatl* à *Itztapallapan* qu'on alluma le feu.

. . . .

Mais on compte en cette année que les Mexicains avaient lié leurs années pour la 9e fois depuis qu'ils avaient quitté leur patrie *Aztlan Chicomoztoc.*

Ce départ avait eu lieu en 1064 ou 1065, au milieu de la période courante qui avait commencé en 1038. C'est donc en 1091 que se fit la première ligature (1). Si l'on remonte le cours des temps de période en période, on arrive au commencement de notre ère et l'on remarque que l'an 51 correspond à la première année d'une période. L'an Ier de l'ère vulgaire est donc l'année *III tecpatl* ou 3 silex du cycle mexicain. Ainsi il s'en faut de deux années pour que l'espace de 1090 ans embrasse 21 périodes complètes.

Voilà ce qui ressort clairement des indications fournies par Chimalpahin ; mais rien ne montre quel fut le point de départ de ce cycle, ni à quel événement important il doit

(1) Cette cérémonie avait toujours lieu la seconde année du cycle.

être rattaché. Les auteurs ne disent pas non plus comment on distinguait les cycles. Ce sont donc là autant de questions à résoudre qui offrent évidemment des difficultés, mais dont la solution aurait un très grand intérêt.

Le second fait dont nous voulons parler est la mort de *Moteuhçoma II* dit *Xocoyotl* ou le jeune. On sait que les causes de la mort de ce prince ont été fort contestées et qu'aujourd'hui encore on ne les connait pas d'une façon bien certaine.

Chimalpahin a dit qu'en l'année 1 silex (1520), au mois *tecuilhuitontli* qui est le 7e de l'année mexicaine (1), les Espagnols tuèrent *Moteuhçoma* en l'étranglant et s'enfuirent pendant la nuit. Ils firent aussi mourir *Cacamatzin*, souverain de *Tetzcuco*, et *Itzcuauhtzin*, gouverneur de *Tlatilulco*. (2)

Pour que l'on ne s'y méprenne pas, Chimalpahin a ajouté : *Im extin quinquechmatillotehuaque in Españoles*. Ces trois personnages furent étranglés par les Espagnols.

Sahagun n'a pas osé, dans son *Histoire Générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, faire connaître le genre de mort de *Moteuhçoma*. Il s'est contenté de dire que le corps de ce prince fut jeté par les Espagnols dans un endroit de la ville appelé *tortue de pierre*. Les Mexicains reconnu-

---

(1) D'après Sahagun, ce mois s'étendait du 2 au 21 juin. Le mot *tecuilhuitontli* signifie « petite fête des grands ». Le 8e mois était appelé *uci tecuilhuitl* ou « grande fête des grands ».

(2) Voici le texte mexicain : *Auh ipan tecuilhuitontli in quimictique Españoles yMoteuhçoma, quiquechmatillotehuaque in ihcuac yohualtica cholloque Españoles, yhuan quimictitehuaque in Cacamatzin, tlatohuani Tetzcuco, yhuan Itzcuauhtzin, tlacochcalcatl teuhctli in Tlatilulco.*



rent le cadavre de *Moteuhçoma* et lui rendirent les honneurs qui étaient réservés aux souverains.

Plus tard cependant Sahagun compléta son récit en déclarant que les Espagnols avaient fait périr *Moteuhçoma* et d'autres princes par le garrot et qu'ils avaient ensuite jeté leur corps dans l'endroit désigné (1).

Bernal Diaz del Castillo (2) a raconté que les soldats de Cortez avaient défendu et abrité *Moteuhçoma* qui était exposé aux attaques de ses propres sujets ; mais qu'à la fin le monarque avait été frappé de trois pierres et d'une flèche. Il aurait refusé de se laisser soigner et serait mort peu de temps après.

Les divergences que nous venons de constater prouvent qu'on ne saurait trop recourir aux documents originaux pour écrire l'histoire d'un peuple et qu'il importe de les recueillir avec soin. Aussi persuadé que les annales de Chimalpahin ont une réelle importance historique, nous avons traduit et annoté les 6e et 7e relations. Nous nous proposons de publier notre travail, avec le texte mexicain, dès que nous aurons achevé d'imprimer le dictionnaire de la langue *nahuatl*.

---

(1) Cet endroit était appelé *teayoc*, de *tetl*, pierre et *ayotl*, tortue, avec *c*, suffixe de nom, de lieu.

(2) *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo (traduction de D. Jourdanet. Paris, G. Masson, éditeur, 1877, in-8°).

LE COMMUNISME AU PÉROU

PAR **A. CASTAING**, M. T.

J'ai entrepris une série d'aperçus sur le Pérou antique, et cette circonstance suffirait pour justifier l'objet de la présente étude. Mais il y a presque un intérêt d'actualité ; la vieille Europe, patrimoine du droit romain, protecteur né de la propriété individuelle, est remuée par des revendications dont le titre obscur et les visées mal définies n'ont pas moins pour objet la négation du principe sur lequel reposent les sociétés modernes. Ce fait donne un à-propos particulier à la description d'une société qui a été représentée comme ayant réalisé, dans les temps éloignés de nous par des siècles, le problème de la vie en commun.

Au Pérou, le collectivisme, ou le communisme, ne fut pas le résultat de revendications populaires ; il ne se lie à aucune idée d'amélioration sociale, de droits méconnus, de résistance et d'insurrection ; il est, au contraire, l'objet, le produit et le dernier mot du despotisme.

J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que l'histoire antique du Pérou, comme toutes les histoires antiques, se divise en deux périodes, dont la première peut se nommer héroïque, parce qu'elle admet les fictions de la fable, les additions de la légende, et, ce qui est souvent plus embar-

rassant pour la critique, les allégories et les personnifications. Tout le début des traditions péruviennes est dans ce cas, en sorte qu'il ne reste, pour la période véritablement historique, que les cinq règnes de Capac-Yupanqui, Topa-Yupanqui, Huayna-Capac, Huascar et Atahuallpa, de 1390 à 1533 ou seulement de 1424 à 1533 selon un autre système.

Tout fils du soleil qu'ils étaient, les premiers Incas ne parvinrent pas à étendre leur domination au-delà de la vallée de Cuzco, où ils s'étaient établis. L'un d'eux, Mayta-Capac, par un retour offensif vers le Sud, mit la main sur une partie du Colla-Souyou (royaume du Sud), berceau de sa famille et pays des Aymaras, dont la langue diffère des dialectes du reste du Pérou qui se rattachent à la langue Quichua. Ce fut tout, et il n'est même pas prouvé que l'expédition de Mayta-Capac ait eu les conséquences d'une conquête définitive.

En effet, Don Joan de Santa-Cruz Pachacuti nous montre Capac Yupanqui (qu'il appelle Pachacutiyngayupangui) ayant exécuté une première pointe vers le nord, au pays des Chinchas, se retournant vers le sud et conquérant de nouveau le Colla-Souyou, ou du moins y faisant reconnaître sa domination. Puis, on le voit reprenant ses expéditions dans les autres directions, et réunissant à la vallée de Cuzco, siège de l'empire, les diverses provinces qui constituèrent dès lors l'empire des Incas (1).

Le licencié Fernando de Santillan, chargé par Philippe II

(1) Au nord Chincha-Souyou, à l'ouest Conde-Souyou, au sud Colla-Souyou, à l'est Anti-Souyou.



de lui adresser un rapport sur l'organisation du Pérou antique, attribue une partie de ces conquêtes au fils de Capac-Yupanqui, qu'il nomme Topa Ynga Yupanqui, célèbre par son œuvre d'organisation. Huayna-Capac, troisième Inca historique, porta les armes du Pérou jusques à Quito, capitale actuelle de la République de l'Équateur, où il mourut. Il avait soumis les Etats septentrionaux de la côte du Pacifique, qui avaient leur civilisation, leurs traditions, leurs monuments différents de ceux du Pérou proprement dit. Les Etats du Nord, probablement plus antiques, s'y rattachaient ethnographiquement ou par les mœurs générales et surtout par la langue, laquelle était un dialecte plus ou moins corrompu du Quichua.

Des deux derniers règnes, il n'y a rien à dire; ce furent une suite de guerres civiles, de désordres, de scènes d'anarchie, qui amenèrent l'épuisement du pays et fournirent de singulières facilités à l'invasion des Espagnols de Pizarre.

Il est possible que Capac-Yupanqui, absorbé par la formation de son armée, n'ait pas eu le loisir d'instituer la législation civile de l'empire : c'est ainsi que l'entend Fernando de Santillan, qui attribue à Topa Yupanqui, son successeur, le mérite de l'organisation civile. Mais il faut remarquer que, d'après un usage qui remontait assez haut, les Incas avaient l'habitude d'associer de bonne heure leurs fils à l'exercice du pouvoir : il semble même que Topa Yupanqui eut pour associés à l'empire, d'un côté son père Capac Yupanqui, et de l'autre son fils, Huayna-Capac, soit successivement, soit tous deux en même temps. Une semblable pratique n'avait rien d'étrange chez des princes

qui, prétendant être des émanations directes de la divinité, étaient censés apporter en naissant le droit au pouvoir. De là vient sans doute cette extrême divergence qui existe dans tous les historiens au sujet de la durée des règnes de chacun des Incas.

Quoiqu'il en soit, Capac Yupanqui, le premier de cette génération de conquérants, jeta les bases du nouvel ordre de choses, en attribuant au pouvoir souverain des Incas, la propriété des terres conquises, y compris tous les accessoires, hommes, bêtes et biens. Pour lui, ainsi que pour ses successeurs, la conquête ne fut pas seulement une œuvre politique, mais une main-mise sociale et réelle. Il est à croire que cette façon de comprendre les choses de la vie ne fut pas une invention de Capac Yupanqui ; ses prédécesseurs, en leur qualité de fils du Soleil, souverain maître de toutes choses, avaient déjà façonné les habitants de la vallée de Cuzco à ce rôle de subordination.

Capac Yupanqui porta cet esprit dans toutes les conquêtes : aussitôt maître d'un pays, il dépouillait de leur autorité les *curacas*, petits-chefs de tribus, que les historiens appellent souvent des caciques, parce que primitivement, ils avaient le même caractère et les mêmes attributions dans tous les pays américains.

L'obtention de ce résultat n'exigeait pas toujours l'emploi de la force : lorsque l'Inca avait résolu de s'emparer d'un pays, il y envoyait des ambassadeurs ou des hérauts d'armes qui sommaient les curacas de se soumettre à son autorité ; la proposition était accompagnée des plus belles promesses ; et, ce qui était souvent plus efficace, de beaux présents éblouissaient les avides et rassuraient les naïfs ;

on ajoutait enfin l'appui d'une armée de quarante mille hommes massée sur la limite de la région convoitée. Le résultat fut merveilleux : non-seulement, certains curacas n'opposèrent pas de résistance, mais ils offrirent à l'Inca les biens et les personnes de leurs concitoyens, dans l'espoir de voir leur propre situation maintenue et agrandie : c'est, en effet, ce qui arriva. Dans tous les cas, le consentement du peuple n'y fut pour rien, et il ne cessa de protester intérieurement, comme on le verra plus tard.

La soumission s'étant faite de gré ou de force, les curacas bien pensants recevaient l'investiture, au nom de la couronne dont ils devenaient les fonctionnaires ; ils avaient des instructions, levaient les impôts et touchaient des appointements, rendaient la justice et veillaient au maintien du bon ordre, sous la direction de supérieurs qui leur étaient imposés par le pouvoir central. L'annexion était achevée, l'assimilation était complète : il ne restait qu'à organiser l'obéissance universelle, ce fut l'œuvre de Topa Yupanqui.

Après avoir employé la première partie de son règne à poursuivre et compléter les conquêtes de son glorieux père, Topa Yupanqui se mit donc à les organiser. Le système qu'il adopta rappelle un peu celui de la légion romaine ou celle de nos régiments. Cent hommes forment une centurie ou compagnie qui se nomme *pachaca*; remarquez qu'il s'agit de cent hommes de guerre, c'est-à-dire ayant de vingt-cinq à cinquante ans, appartenant à la troisième classe dite *Puric* ou *Aucapuric* : ceux là seuls supportaient, non-seulement la charge du service militaire, mais encore le poids des impôts. En un mot, ils comp-

taient, exclusivement à tous autres, comme matière exploitable et corvéable, ce qui suffit à caractériser le système despotique étendu sur le pays. Les autres classes, deux pour les vieillards, et neuf pour les jeunes gens et les enfants, plus les femmes, venaient par surcroît. Si l'on peut en juger d'après les principes de la statistique pratiquée chez nous, cela devait faire une population de mille âmes environ par *pachacq*. C'est ainsi que la légion romaine, qui était originairement de six mille hommes et au-dessous, avait fini par atteindre le chiffre de trente mille et au-dessus, pour l'adjonction des servants, des auxiliaires et des associés.

Dix compagnies de *pachaca* formaient une subdivision supérieure dite *huaranga*, qui avait pour chef l'un des dix curacas. Comme il fallait bien tenir compte de la division naturelle du pays, selon les accidents d'un terrain sillonné par des fleuves énormes et des chaînes fréquentes de montagnes, lorsqu'une vallée comprenait des habitants en plus grand nombre qu'il n'en fallait pour composer une *huaranga*, on lui imposait un chef de rang supérieur, qui portait le titre de *Hunnu*, dont l'autorité était également reconnue par les curacas des pachacas et par ceux des huarangas.

Telle était l'organisation locale, laquelle n'avait aucune relation directe avec le pouvoir central, mais en recevait l'impulsion par l'intermédiaire d'un délégué de cette autorité. Une ou plusieurs vallées, comprenant un effectif de quarante mille hommes de guerre (soit une population de quatre cent mille âmes) recevaient un délégué de l'autorité souveraine, qui porta le titre de *Tocricoc*. Ce terme

peu harmonieux signifiait celui qui voit tout, c'est-à-dire inspecteur. « Ce Tocricoc, dit le licencié Fernando de Santillan, était chargé de faire en chaque province le recrutement de l'armée » ; ce sont là les fonctions de nos préfets de département ; mais il avait une autre mission plus intime, celle d'enrégimenter les femmes nubiles et d'en faire la répartition entre le dieu soleil, l'Inca, les curacas et les simples prolétaires. Il opérait également la distribution des terres cultivables, jugeant les cas administratifs où l'État était intéressé, sous réserve d'appel ou renvoi devant l'Inca.

Je passe, sans m'y arrêter, sur une foule de détails fort intéressants relatifs à l'administration publique. Cet objet mérite une étude spéciale. Pour le moment, il ne s'agit que des liens de communauté qui s'étendirent sur la société péruvienne pendant le siècle qui précéda la conquête espagnole.

Dans un pays où l'écriture faisait défaut (car les quippos ne furent jamais qu'un moyen mnémonique d'une évidente insuffisance), on comprend qu'il fût difficile d'établir un corps de lois susceptible de répondre aux besoins d'une administration aussi compliquée. Les fonctionnaires de l'Inca y suppléaient par un arbitraire savamment dirigé, selon les volontés du maître : *initium sapientiæ timor domini ;* ils étaient maintenus dans les limites de l'équité, à ce que disent les historiens, par la crainte d'une sévère répression : *cortada la cabeza.* On comprend que cela put marcher ainsi sous deux princes fermes et droits, tels que Topa Yupanqui et son fils Huayna Capac ; mais lorsque vint l'ère des guerres civiles entre Huascar et Atahuallpa,

le désordre fut bientôt au comble. Le licencié Santillan reconnaît que cette justice arbitraire était fréquemment excessive, quant à la distribution des peines, mais il s'en console en ajoutant que cette façon de procéder, entretenant le sentiment de l'obéissance, profitait à la bonne tenue du gouvernement et de la saine police.

Indépendamment de ces fonctionnaires, l'Inca avait ses visiteurs ou inspecteurs ambulants, dont il n'avait pas emprunté l'idée aux *missi dominici* de Charlemagne, mais qui contrôlaient l'administration locale et générale, et lui rendaient un compte spécial, tant de l'état du pays que des excès de pouvoir dont les agents s'étaient rendus coupables. Il est permis de supposer qu'ils ne recevaient pas toutes les plaintes qu'on aurait pu leur soumettre, ce genre de communications ne devant pas être sans dangers pour les administrés qui se les permettaient.

Mais il est temps d'arriver enfin à l'application des principes du communisme dans cette société si bien organisée pour subir la haute direction du pouvoir.

L'organisation de Topa Yupanqui, lorsqu'il eut mis fin à ses opérations de conquête, débuta par la répartition des troupeaux; inutile d'ajouter que cette mesure ne fut pas une innovation, mais la régularisation d'un usage que son prédécesseur et lui-même avaient antérieurement pratiqué. Il fit d'abord la part du soleil et des *huacas* ou divinités secondaires, c'est-à-dire celle du culte; il donna aux curacas, selon les services qu'ils lui avaient rendus, mille ou cinq cents têtes; à d'autres un moindre nombre, l'abaissant jusques à dix; enfin, le menu peuple reçut deux têtes par homme, « afin de faire souche », ce qui n'était

pas excessif; ces proportions indiquent quelles étaient les bases de la valeur relative des gens dans cette société aristocratique autant qu'autoritaire. Ce qui resta forma la part de l'Inca, et il y a lieu de supposer que cette dernière portion égala au moins toutes les autres ensemble ; il lui attribua d'ailleurs la jouissance des meilleurs pâturages dans les provinces où il la cantonna.

Le communisme, relativement à la possession terrienne, peut ressembler, à première vue, à celle qui est pratiquée par une foule de peuples nomades, et notamment parmi nos Bédouins d'Algérie; mais la similitude n'est qu'à la superficie. La répartition s'y faisait bien par tête d'homme de guerre et selon les besoins et les moyens d'exploitation de son entourage ; il était pratiqué d'après les indications et sous l'impulsion des autorités locales ; mais il était décidé par le Tocricoc, représentant des intérêts du pouvoir central, qui n'avait qu'un seul objet, la plus grande somme de production ; et qu'un principe : la première des vertus, c'est le travail ; le plus grand des délits, c'est la paresse. On voit que nos modernes moralistes n'ont rien inventé.

La répartition des terres était donc faite en vue du profit qui pouvait en résulter pour le Trésor ; nos collectivistes ne trouveront jamais rien de mieux, ni même autre chose. Mais ce qui distingue absolument le communisme péruvien de tous les autres, c'est que les fruits, ce produit de l'activité individuelle, n'appartenaient pas à celui qui les avait fait venir ; ils ne tombaient pas même dans une communauté plus ou moins étendue ; ils étaient la propriété de l'Inca : le Péruvien n'était pas seulement serf, mais esclave.

Tel était le principe; mais la pratique avait transformé ce droit en tribut ou contribution. L'Inca, qui avait le droit de tout prendre, se contentait d'une portion, qui était celle que l'on pouvait raisonnablement prélever, sans obliger les gens à mourir de faim. C'est ainsi que les apiculteurs prennent à leurs ruches tout ce qu'ils supposent que la gent ailée pourra reconstituer pendant le cours de la saison prochaine. Santillan admire beaucoup la modération de l'Inca, qui n'exigeait jamais de ses sujets d'autres denrées que celles qu'ils avaient produites. Eh vraiment, comment en eût-il été différemment, puisque c'était un prélèvement et non un impôt ?

Pour que c'eût été un impôt payable en monnaie ou en denrées exotiques, il eût fallu qu'il y eût une circulation monétaire et une circulation commerciale : ni l'une ni l'autre n'existaient alors, et l'une et l'autre étaient également inutiles, grâce à l'ingénieux système que l'on avait inauguré. Lorsque les autorités avaient fixé le chiffre du prélèvement, la portion attribuée à l'Inca était envoyée, soit à Cuzco, siège du gouvernement central, soit à l'un des dépôts qui étaient désignés à cet effet. Par contre, l'Inca faisait expédier sur chaque province les denrées et objets dont elle était dépourvue ; la distribution en était faite gratuitement selon les besoins et les mérites de chacun. Le tout, selon la seule et unique volonté de l'Inca, qui prenait ce qu'il jugeait à propos pour lui-même et sa maison, pour ses frères et sœurs et leurs maisons, pour l'entretien du culte, et pour les largesses à l'aristocratie et au peuple : en un mot, le despotisme porté à ses plus extrêmes limites.

Le système n'était pas exempt de difficultés ; il fallait compter avec l'ingratitude des saisons ; une mauvaise récolte pouvait mettre une contrée dans l'impossibilité d'acquitter le tribut espéré. On remédia jusqu'à un certain point à cet inconvénient, en apariant les provinces deux à deux ; c'est ce que l'on appelait la fraternité : lorsque l'une des associées était trop insuffisante, on prélevait un supplément sur l'autre, et lorsque toutes deux étaient également favorisées, on les tondait l'une et l'autre jusqu'au ras.

Grâce à ce système d'accaparement, l'Inca n'avait pas à compter avec le crédit du Trésor, lequel était inépuisable, en ce qu'il absorbait toute la portion disponible des ressources du pays. Aussi sa largesse fut-elle sans limites : les délégués des provinces, les surveillants commis à la conduite des contributions étaient magnifiquement reçus, et les premiers, ils devenaient l'objet de la libéralité souveraine. Les pauvres accouraient en foule, l'Inca se faisant un plaisir de les satisfaire, au moyen de ressources qui lui coûtaient si peu.

En stricte justice, le communisme doit avoir pour corollaire l'entière liberté personnelle ; celui qui a donné tout ce qu'il a, en retour d'une portion congrue plus ou moins insuffisante, doit au moins jouir de la faculté de se reposer, puisqu'on n'a rien à lui donner en échange des corvées qu'on voudrait lui demander. Mais les principes de la justice sont le moindre souci de ceux qui organisent le servage, et ils sont plus inconnus encore de ceux qui en tirent profit. Le Péruvien était soumis au service militaire, ce qui est la loi commune de toutes les sociétés, puisqu'il faut avant tout se défendre, pour vivre en paix ; mais on n'avait

pas tardé à assimiler au service de guerre une foule d'autres missions d'un ordre beaucoup moins pressant, mais qui profitaient au pouvoir central. Mis en réquisition par ordre supérieur, le Péruvien construisait ou réparait les routes, opérait les transports ou travaillait aux mines, dont les produits en or et argent avaient une importance moins économique qu'artistique, puisqu'il n'y avait pas de circulation monétaire, et que les métaux étaient employés à la fabrication des bijoux, des vases de luxe et d'autres objets d'ornementation. Les provinces étaient également obligées de fournir un nombre déterminé de musiciens et de danseurs pour figurer dans les fêtes publiques ; en cas de guerre, elles se cotisaient pour livrer la quantité d'armes qui leur était imposée.

Les femmes, quoique ne comptant pour rien dans l'organisation sociale, n'échappaient point à la nécessité de concourir aux contributions personnelles. Comme elles effectuaient le tissage du linge et des étoffes, chaque maison était taxée pour une fourniture de ces produits, proportionnellement à ce que son personnel féminin pouvait livrer. C'étaient là de véritables corvées dont la fréquence et la nature dépendaient du seul caprice de l'Inca, coloré par les exigences d'Etat ou par celles du culte et de ses ministres. Mais il y avait, en outre, les corvées locales : le curaca faisait travailler ses administrés pour l'accomplissement de ses obligations personnelles envers le gouvernement central ; il exigeait en outre leur concours pour l'appropriation de ses terres et même pour l'entretien des étoffes et linges de sa maison ; enfin, sur cent hommes, il en assujettissait un ou deux au service domestique. Sous

ces réserves, exceptions et prélèvements de main-d'œuvre, le Péruvien était absolument libre de se donner tout entier à la culture de ses terres, sauf à n'en obtenir pour lui-même que la portion qu'il plaisait à tous ces gouvernants de lui laisser.

Le privilège ne faisait pas défaut dans la constitution de cette société. Non-seulement les curacas, en leur qualité de fonctionnaires dirigeants, étaient exempts de ces redevances et corvées, mais la faveur s'étendait à leurs frères, aux familles des uns et des autres, et enfin, à ceux qui sous le nom de *yanaconas*, étaient affectés à une foule de services dépendant plus ou moins de l'Etat.

Au Pérou, la femme n'était ni un meuble, comme en Orient, ni une bête de somme, comme chez les peuplades sauvages ; c'était une propriété de l'Etat, qui en disposait selon son bon plaisir, au mieux du caprice du commandement. Le mariage s'y pratiquait de la façon la plus administrative. Le visiteur impérial, envoyé de l'Inca, en arrivant dans le centre qu'il était chargé d'inspecter, faisait ranger, sur la place publique, tous les célibataires, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. A vue d'œil, il jugeait ceux qui se convenaient, et il les apariait sur l'heure sans admettre ni excuses ni réclamations : on n'avait plus qu'à faire la noce, car on était marié pour la vie. Les curacas seuls avaient le droit de choisir les filles qui leur convenaient le mieux, sans limitation de nombre, la polygamie leur étant octroyée avec l'autorisation du souverain. Quant au menu peuple, la monogamie était de règle.

Il ne faudrait pas attribuer à un sentiment de moralité cette habitude de la monogamie, qui dérivait plutôt d'une

combinaison d'économie sociale et d'une mesure de police. La moralité publique laissait beaucoup à désirer, puisqu'il était d'usage, dit le licencié Santillan, que les femmes de ceux qui mouraient devinssent la propriété du frère, dans la classe des curacas, et celle du fils parmi le peuple.

Cette appropriation de toutes choses que les Incas s'étaient attribuées ne pouvait manquer de s'exercer également sur les femmes. L'Inca ne les prenait pas toutes; il aurait pu le faire sans conteste, au même titre qu'il se mettait en possession des terres et des troupeaux, mais il n'avait que faire du plus grand nombre. Il opérait un choix, non parmi le peuple, mais entre les filles des curacas et de leurs familles, ce qui réduisait le chiffre de ce recrutement à quelques milliers de têtes. Les unes étaient assignées au service du soleil, dieu suprême du pays : on les appelait *intihuarmi*; confinées dans la retraite, sous une sévère surveillance, elles consacraient leur temps aux besoins du culte dont elles entretenaient le mobilier. D'autres étaient consacrées de la même façon au service des *huacas*, divinités d'ordre secondaire qui rendaient des oracles.

Une troisième série était affectée au service de l'Inca; leur office ne différait pas, en principe du moins, de celui des précédentes séries; enfermées dans des sortes de monastères où chacune avait sa cellule, entretenues aux frais de l'État, elles étaient censées ne devoir jamais se marier. Telle était, en effet, la condition des *mamaconas* ou matrones, qui étaient préposées à la direction de ces maisons. Quant aux autres, l'Inca faisait choix des plus avenantes, et il en constituait une 4e, celle des *acllas*.

Le sort des *acllas* ou préférées ne différait guère de celui des odalisques d'un harem oriental, c'est-à-dire d'esclaves absolument asservies au bon plaisir du maître. Après en avoir usé à sa guise, l'Inca en faisait largesse à ses curacas, qui les épousaient. Les pères et la famille n'étaient jamais consultés ; et, du reste, ils n'avaient aucun souci, toute fille enlevée au nom de l'Inca cessait de compter dans la famille.

Enfin, celles qui n'avaient point participé à l'honneur de ce choix, et que l'on nommait *guasipas*, étaient mises à la disposition des hauts fonctionnaires, qui avaient mission, soit de les employer à leur service, soit de pourvoir à leur établissement. Les gens du peuple non pourvus déjà avaient la faculté de les demander en mariage ; cette faveur n'étant accordée par les curacas que moyennant un cadeau quelconque, l'intérêt personnel facilitait ainsi un grand nombre de ces unions.

Les jeunes gens étaient également assujettis à un prélèvement pour le service de l'Inca, mais le sort des *yanaconas* était des plus enviables ; on peut l'assimiler à celui des pages du palais. Soustraits à l'action de l'autorité locale, ils ne dépendaient plus que de celle du pouvoir central qui les appelait à Cuzco près du souverain ou les répartissait dans les domaines de l'État et dans ses établissement provinciaux. Ceux qui appartenaient aux familles de curacas pouvaient se promettre les plus hautes destinées, c'est parmi eux que l'Inca choisissait ses inspecteurs et ses visiteurs.

En résumé, ce que l'on a qualifié de communisme de l'empire des Incas ne différait pas de l'asservissement le

plus absolu : pour droit, le seul caprice du maître; pour garantie, son seul intérêt. Le peuple péruvien était un grand troupeau, ayant pour bergers les fonctionnaires, et pour propriétaire le souverain. Les éloges qu'un pareil régime a obtenus vinrent surtout des facilités que les conquérants espagnols y trouvaient pour asservir le pays. Mais les indigènes en jugèrent autrement.

Ce régime, comme je l'ai indiqué plus haut, dura environ un siècle; mais il ne fut complétement organisé que pendant quatre-vingts ans sous les règnes de Topa Yupanqui et de Huayna-Capac. Les troubles qui suivirent la mort de ce dernier Inca, pendant huit ans, avaient relâché les liens de l'obéissance. La conquête des Espagnols parut au peuple un signal de délivrance. Les Péruviens avaient si peu accepté le communisme, et le principe de la propriété était si fortement ancré dans leurs esprits, qu'aussitôt délivrés des Incas, tous se remirent en possession de leurs patrimoines, dont la tradition s'était conservée dans leurs familles à travers quatre générations. Ceux qui n'en furent point empêchés, firent également main-basse sur les troupeaux de l'Inca, et les répartirent entre eux, prétendant les reconnaître aux marques et signalement qu'on y avait conservés.

Ils n'en furent pas plus heureux et d'autres exactions fondirent sur eux; mais ils avaient manifesté leur sentiment et leurs préférences.

LES INDIENS CRIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR LE RÉV. **J. FORTESCUE**
Délégué stationnaire de l'Institution Ethnographique à York-Factory, Baie d'Hudson

Traduit de l'anglais, sur le manuscrit de l'auteur, par A. LESOUEF, membre titulaire.

Trop d'écrivains se sont occupés de cette intéressante branche de la famille humaine pour que l'on puisse espérer, dans une courte notice comme celle-ci, trouver moyen d'intéresser encore le public. Les voyages de Châteaubriand, de Deville, de Girardin, les écrits des auteurs anglais et américains, historiens et romanciers, ont si complètement et si exactement décrit les caractères physiques et sociaux de quelques-unes des tribus de la partie septentrionale de ce grand continent qu'il est difficile d'en parler après eux sans tomber dans des redites et des lieux communs. Nous avons néanmoins l'intention dans le présent essai d'esquisser brièvement les traits d'une des branches de la prétendue race rouge, la plus importante tant au point de vue numérique qu'à celui de l'étendue géographique de son habitat et de la puissance politique qu'elle a pu avoir autrefois sur la plus grande portion du continent nord américain.

Cette puissance est depuis longtemps dans les choses du passé. La civilisation, le christianisme, le contact avec les races européennes ont, depuis un ou deux siècles, si complètement changé le Peau-Rouge que c'est en vain qu'aujourd'hui l'on chercherait en lui l'idéal du sauvage de roman.

L'invasion des régions les plus hospitalières de l'intérieur par les établissements des blancs doit bientôt affaiblir toute distinction de races et de tribus et amener même leur extinction ou leur absorption dans la race la plus énergique. Il ne nous sera par facile de donner de l'intérêt à la description d'un peuple qui actuellement a perdu ses traditions, ses mœurs et ses traits distinctifs. C'est dans le passé qu'il nous faudra essayer de trouver les anneaux de la chaîne qui le relie aux autres branches de la famille humaine ; tâche difficile en l'absence d'un langage écrit, de tout monument historique, et en présence du caractère naturel de ces hommes imprévoyants, sans souvenirs du passé, sans soucis de l'avenir et vivant au jour le jour. Nulle tradition, aucune histoire de héros nationaux des anciens temps, de migrations, de conquêtes, de traités d'alliance, sur lesquelles on puisse fonder quelqu'information. Les dogmes de leur ancien culte sont même inconnus à presque toute la génération actuelle. Çà et là apparaît une histoire ou plutôt une légende sur laquelle parfois les membres d'une même tribu ne s'accordent pas entre eux, mais offrant néanmoins les indices de croyances communes une époque reculée.

Je vais donc essayer dans le cours de ce mémoire de décrire la race actuellement existante, en appuyant sur les

points qui s'éloignent des descriptions des précédents écrivains.

Les limites géographiques de la race Cri peuvent être tracées entre le 59° et le 49° de latitude nord. Les Chippeways Ojibway ou Saulteux peuvent être considérés comme appartenant à la même nation, les uns et les autres étant des branches des Algonquins ou Lenny Lennape.

Ils se trouvent enchevêtrés de telle sorte que, quoique distincts et parlant des dialectes entièrement différents, il est impossible d'assigner une localité à chacune de ces peuplades. Ainsi, encore que la vallée du Saskatchewan soit le séjour de la plupart des Cris propres ou *Plains-Cris,* comme on les appelle, et celle du Winnepeg et la rive septentrionale du lac supérieur, celui des Saulteux ou pures Saulteux, on trouve néanmoins, sur les côtes de la baie d'Hudson, d'innombrables petites familles séparées de leur groupe et occupant des positions quelquefois inverses de celles de leur nation.

En longitude, on peut fixer approximativement les limites de cette vaste peuplade d'un côté à l'Atlantique (excepté les côtes du Labrador), de l'autre aux montagnes Rocheuses. Au nord, elle confine les Chippeways (qui se donnent le nom de *Tynne*), et occupe une bande de terrain qui traverse presque tout le continent depuis Churchill jusqu'aux rives de la mer Arctique au nord. Leurs diverses branches habitent, sous différents noms de tribus, le long des côtes du Pacifique jusqu'au territoire les Indiens des États-Unis et du Mexique.

On pense qu'originairement ils appartenaient à une même race, en tous cas il est impossible d'établir qui,

des Chippeways ou des Cris, ont été les premiers habitants du continent. On serait tenté de croire que ces derniers auraient, comme un gigantesque coin, divisé les Chippeways en deux sections. En effet, si l'on considère la supériorité physique des Cris sur leurs voisins, il ne paraîtra pas improbable que les Chippeways eussent été les premiers possesseurs, au moins de cette portion du continent et qu'ils aient été rejetés au nord et au sud par une race de conquérants desquels ils conservent encore du reste aujourd'hui une terreur mortelle. Ce n'est toutefois qu'une supposition. Chez les Cris du moins, la seule tradition qui existe sur leur origine est qu'ils sont venus du « soleil couchant. » D'autre part, quelques vieillards se rappellent que leurs pères leur ont raconté qu'étant enfants ils furent emmenés avec *leurs pères* pour combattre les Chippeways sur les bords de la mer du couchant. Une telle expédition nécessitant plusieurs mois, sinon une année, rien que pour le voyage, est bien difficile à admettre si l'on tient compte des nombreuses tribus hostiles qu'ils auraient rencontrées en chemin.

Au nord, outre les nombreuses bandes de Chippeways, se trouvent les Esquimaux qui, de même que leurs congénères des continents Asiatique et Européen, occupent les régions Arctiques de cet hémisphère.

Caractères généraux.

Le type général des Cris, ainsi que de tous les Indiens de l'Amérique du Nord, est nettement mongolique, quoique présentant quelquefois une étroite ressemblance avec la

caste Juive. La nuance de la peau de la prétendue race Rouge ou cuivrée se rapproche plus du jaune que de toute autre couleur, et je puis dire que, pendant trente ans que j'ai parcouru ces contrées et parmi des centaines de mille sauvages que j'ai vus pendant ce laps de temps, je n'ai pas encore observé un seul homme à peau rouge : c'est une fausse dénomination. Il n'y a certainement aucune différence appréciable entre la couleur de leur peau et les différentes nuances de jaune que l'on observe en Europe et en Asie chez les Hindous, les Juifs et autres natifs des contrées de l'Orient. Dans certains cas, ils ne se distingueraient pas par leur couleur d'un Européen foncé. Le plus souvent leur teint se rapproche de celui des Gypsies auxquels, soit dit en passant, ils ressemblent d'une manière frappante par leurs habitudes. Leur chevelure est lisse. Leur crâne se rapproche du type brachycéphale. Leurs mâchoires sont carrées et légèrement prognathes, — la bouche grande et largement ouverte, — le nez aquilin et un peu applati, — les yeux enfoncés (ordinairement d'un noir de jais quoiqu'il s'en soit trouvé une ou deux fois de bleus, probablement de sang mêlé), — l'arcade sourcillière proéminente, — les pommettes saillantes, les pieds et les mains petits, ces dernières fines, mais les uns et les autres bien faits. La taille varie selon les tribus de cinq pieds quatres pouces à cinq pieds neuf pouces et même six pieds. Quoique dans quelques familles, portions de tribus ou cas particuliers les hommes soient bien membrés, en général ils sont chétifs et portent les indices d'une mauvaise nourriture. Leurs bras et leurs jambes laissent singulièrement à désirer sous le rapport du développement musculaire. Cepen-

dant l'exercice constant de certains muscles leur permet de produire de grands efforts avec moins de fatigue que n'en éprouverait probablement un natif de pays plus civilisés.En chasse, ils marchent pendant des journées entières ne prenant que peu ou point de repos. Dans le maniement de la hache ou de la rame, ils n'ont point de rivaux. Sous ce dernier rapport ils font l'étonnement des Européens. Il en est de même quand on les voit porter des fardeaux, par l'effort de la tête et du cou, au moyen d'une courroie passant autour du front. Il n'est pas rare de leur voir transporter ainsi deux à trois cents livres à travers les portages, à la distance d'un mille ou même plus, sans fatigue apparente. Ils feront des journées entières de marche chargés d'un fardeau pesant soixante à quatre-vingts livres, retenu sur leur dos au moyen d'une bande passant autour du corps ; — et cependant l'Indien est faible comparé à l'Européen. Demandez-lui de soulever un poids, frapper un coup, ou quelqu'autre effort exigeant l'emploi de plusieurs muscles, de ceux là même qu'il a l'habitude de faire agir depuis sa naissance, et son infériorité apparaîtra.

Généralement, à l'état sauvage, ils atteignent un âge avancé. La croissance est lente chez l'enfant et la différence entre un enfant Indien et un enfant du même âge d'origine et d'éducation européennes est très marquée. Jusqu'au delà de l'âge de 18 à 20 ans, ils restent petits ; alors ils passent à l'état d'hommes faits avec une rapidité étonnante. Les femmes deviennent fréquemment nubiles vers l'âge de 12 ans et même au-dessous et sont alors presqu'immédiatement mariées à un homme beaucoup

plus âgé qu'elles. Elles se fanent généralement vers 20 ans et prennent bientôt l'apparence de la vieillesse. Elles ne sèvrent leurs enfants qu'à l'apparition d'un successeur et les nourrissent ainsi fréquemment jusqu'à l'âge de 2 ou 3 ans, ce que l'apparence de la mère et de sa progéniture laisse assez voir. Les jumeaux sont rares ; quelques cas cependant en sont venus à ma connaissance.

La parturition est rapide et paraît facile pour les femmes vivant dans les forêts ; il n'était pas rare, dans les anciens temps, pour une femme en marche de faire une halte au camp, tandis que son mari poursuivait sa route, et de le rejoindre dans l'après-midi ou le soir au bivouac suivant, avec son baby sur le dos (A).

Il résulte de fréquents mariages consanguins que la race ne peut pas être appelée une race saine. Le gonflement et l'exhaussement de la paupière supérieure aux dépens de l'inférieure, au moment de la naissance, indiquent une intense diathèse scrofuleuse qui est largement confirmée dans le cours des années suivantes. L'inclinaison de l'épine dorsale, le rachitis, l'épilepsie, l'idiotie, ne sont rares ni chez les enfants ni chez les adultes. Dans l'enfance, ils ont des tendances à l'hydrocéphalie et sont sujets à l'engorgement des glandes du cou et de la clavicule, et, dans l'âge adulte, à la synovitie, à la pneumonie et à la phtysie. Nul doute que l'adoption partielle du vêtement et des habitudes des Européens ne soit, dans une grande mesure, la cause de cette dernière maladie. Dans tous les cas, la dégénérescence de la race s'accroît de jour en jour et amènera, dans un temps peu éloigné, la disparition du Peau-Rouge. Une particularité que j'ai souvent notée,

même dans les familles les mieux constituées physiquement, c'est l'obliquité de l'arc du sourcil s'abaissant à partir de la tempe et rappelant ce que nous considérons comme l'œil chinois ou fendu en amande. Y a-t-il là une preuve de plus de leur origine mongole, ou n'est-ce qu'un trait commun aux deux races, en raison de leur tempérament scrofuleux?

Les Indiens conservent leur vigueur jusqu'à un âge avancé et tombent tout d'un coup dans la décrépitude, de même qu'ils sont arrivés brusquement à la maturité. Ils traînent alors leur misérable existence pendant quelques années, alités quelquefois pendant des mois entiers. Autrefois, ils étaient généralement abandonnés par leurs proches à leur malheureux sort ; aujourd'hui ils sont ordinairement portés près de quelque settlement et confiés à la charité des Blancs jusqu'à ce que la mort termine leurs misères. La durée de la vie des Indiens est difficile à estimer. Ils n'ont aucune idée de leur âge, ne supputant le temps que d'après les évènements qu'ils ont vus. Il paraît que quelques-uns deviennent centenaires. Le cas est rare, mais on en voit souvent de 70 à 80 ans.

Costume et mœurs.

Se trouvant en contact continuel avec le monde extérieur, l'Indien a perdu successivement tous les traits qui lui donnaient autrefois une physionomie originale. Il a abandonné le pittoresque costume de ses ancêtres pour le vulgaire habillement de l'Européen moderne, qu'il peut se procurer avec moins de peine, il est vrai, mais qui, peut-

être plus confortable, est moins en rapport avec son existence rude et ses habitudes nomades, mal adapté à la vie des bois où il passe les deux tiers de son existence et peu propre à lui faire supporter les variations de température auxquelles il est exposé. Bien enveloppé autrefois dans son vêtement fait de peaux de castor ou autre fourrure, il pouvait braver les rigueurs d'un dur hiver contre lesquelles la capote moderne, la chemise de coton avec le pantalon et le tartan de laine sont une pauvre protection.

En été, l'Indien ne portait guère qu'une pièce d'étoffe autour des reins. Les femmes se contentaient alors d'une robe courte retenue sur les épaules par des cordons. Les vêtements étaient richement ornés de piquants de porc-épic, de plumes et de franges. Ceux des chefs étaient parés de deux longues bandes de plumes d'aigle doré, descendant de la tête aux pieds. Ces parures ont dû être d'un prix énorme, car on n'employait que deux ou trois plumes de la queue de ce rare oiseau, et il est notoire que, de nos jours encore, le prix d'une seule queue a égalé celui d'un cheval. Les guerriers et les scalpeurs (B) portaient sur leurs vêtements d'apparat et comme trophées des dépouilles d'ours gris et d'ours polaire souvent tués à la suite d'un combat corps à corps.

Ils se servaient pour leurs habitations ou *wigwams* de peaux de buffles, de rennes et de daims rouges préparées à la fumée, souvent couvertes d'ornements bizarres et même de peintures grossières faites avec des terres colorées et représentant les actes d'héroïsme de leur propriétaire. Elles étaient rarement occupées par plus d'une famille ayant en propre, suivant les localités, ses chevaux ou ses canots

et ses chiens de trait pour l'hiver. Un nombre de familles variant de cinq ou six à quelques centaines formait une bande sous l'autorité d'un chef suprême et de quelques autres subalternes dont la parole faisait loi et qui avaient au temps passé le droit de vie et de mort sur chaque membre de la tribu.

Une assemblée annuelle de quelques-unes de ces bandes avait lieu ordinairement au printemps ou en été dans un endroit spécialement fixé pour ces meetings, où étaient vidées par les chefs assemblés les questions d'intérêt général et les expéditions décidées et exécutées contre les tribus voisines (C). C'était là que se tenait la grande session médicale où les aspirants aux honneurs du doctorat étaient gradués et admis dans la corporation. A l'automne, la tribu se séparait d'abord en bandes, ensuite en familles et chacun se dirigeait vers ses différents cantons de chasse et regagnait ses quartiers d'hiver.

L'arc et les flèches semblent avoir été leurs armes offensives et défensives ordinaires. Il n'est pas facile aujourd'hui de dire quels moyens ils employaient pour fabriquer ces engins. Mais comme les métaux paraissent leur avoir été inconnus avant la visite des trafiquants Européens, il est grandement probable que le silex ou un bois durci au feu leur en fournissaient les pointes. Aujourd'hui encore parmi les Esquimaux, ceux du moins les plus éloignés qui ne se trouvent pas en contact immédiat avec le monde des trafiquants, de tels instruments sont en usage, et j'ai vu de mes yeux la hachette de pierre, la pointe de flèche en silex et la bouilloire en pierre, considérées en Europe comme appartenant nécessairement aux époques préhistoriques. Jus-

qu'à une époque récente, l'arc et les flèches avec pointes en fer grossièrement travaillées ont été d'un usage commun chez les Indiens purs, particulièrement chez les *Pieds-Noirs*, qui ont été les derniers à renoncer aux armes de leurs ancêtres et surtout à leurs habitudes et à leur costume.

Tout cela aujourd'hui est passé. L'Indien adopte complètement les vêtements européens ; il a renoncé au wigwam et se construit une cabane ou une tente pour l'hiver. Il ne se fait plus sa pipe d'une pierre de son pays, ni un hameçon d'une arête de poisson, mais il dépend entièrement des Blancs pour les vêtements et les autres nécessités de la vie. La hache et le couteau sont dans toutes les mains ; le percussion-double-baril a même remplacé le vieux fusil à pierre qui a été rejoindre l'arc et les flèches dans les choses du passé. La carabine à répétition se chargeant par la culasse, le revolver, sont aujourd'hui les armes des Indiens purs, et l'autorité des chefs n'existe plus. Chaque famille agit dans sa pleine indépendance lors même qu'elle vit avec d'autres en commun sous le même toit. Près des établissements européens il n'est pas rare de voir une trentaine d'individus de tout âge vivant agglomérés dans une petite maison de quelques pieds de longueur sur une largeur de moitié moindre. Est-il étonnant que la race s'étiole ? confinés dans des habitations fermées, privés d'air, et ne s'adonnant plus aux exercices qui les stimulaient autrefois, se contentant d'une nourriture insuffisante plutôt que de travailler ; — choisissant les produits des manufactures civilisées les plus médiocres à cause de leur apparence brillante et de leur bon marché et les préférant à des

vêtements plus chauds mais plus chers et aux produits plus convenables à leur genre de vie que leur fournissait la chasse ; — adoptant la vie artificielle des Blancs sans avoir les précautions des blancs pour sauvegarder la santé et la propreté ; — esclaves de leur gourmandise au point de se ruiner en thé et en sucre aussi nuisible aujourd'hui pour les Indiens que l'eau-de-feu d'autrefois, pour laquelle ils donnaient tout ce qu'ils possédaient : est-il étrange dans ces conditions qu'ils s'énervent et disparaissent?

Je demandai une fois à un vieil Indien d'environ 80 ans quand il avait pris son dernier bain. Il eut quelque peine à comprendre ma question, puis il me répondit : « Ah! alors j'étais jeune et fou. » Il me raconta que, dans une partie de bateau avec un camarade de son âge, ils avaient par bravarde traversé une rivière à la nage. En continuant mes questions, j'appris que cela s'était passé avant la naissance de sa femme (une vieille femme, au moins d'apparence), il devait y avoir environ 50 ou 60 ans. Aujourd'hui les jeunes gens, les femmes surtout, paraissent en voie d'amélioration à cet égard et la génération qui s'élève, sous le rapport de la propreté, extérieure du moins, est en progrès sur celle qui l'a précédée dont la devise semblait être : « plus on est sale mieux on vaut. »

On remarque aussi parmi les jeunes gens de la nouvelle génération une tendance vers une certaine déférence pour le sexe faible. Autrefois la *squaw* était la servante et la bête de somme. Dans les changements de camp, c'était elle qui portait les fardeaux, les « impedimenta » de la famille, tandis que monseigneur le maître marchait devant portant sur ses épaules son arc et ses flèches, ou son fusil. Cela

avait certainement ses avantages ; il se trouvait ainsi tout prêt si quelque gibier paraissait à portée sur la route, et, étant donnée sa charge de procurer les vivres, il avait raison de ne pas s'embarrasser d'un fardeau. A l'arrivée au camp, c'était encore à la femme à faire le feu, aller au bois, planter la tente, enfin tout faire pour assurer le bien être du maître. Et cependant, en menant cette vie de pur esclavage, elle lui était rarement infidèle, et, sous ce rapport, l'éclosion des attentions modernes envers le sexe tendre n'a pas amélioré la condition du mâle. En effet, la femme, ou plutôt les mauvais sentiments de la femme, se sont éveillés ; et il est à craindre que, en reconnaissance de cet adoucissement de mœurs, sa fidélité ne se soit pas améliorée en même temps que sa condition.

Les Chippeways ont une curieuse coutume à l'égard des femmes, qui rappelle les observances religieuses d'un autre peuple. Pendant la période des règles, la séparation des femmes est si sévèrement observée qu'un homme ne doit toucher à rien que la femme qui se trouve dans cette situation ait touché. Dans quelques familles de cette tribu, elles doivent même habiter une tente distincte tant que dure cette période. Après la parturition, les femmes doivent aussi se tenir séparées pendant un mois entier, au point qu'en voyage elles doivent suivre un sentier à part, même à travers une neige épaisse, de peur qu'un homme ne soit exposé à fouler le sol sur lequel elles ont marché. Chez les Cris, la susceptibilité à cet égard n'est pas aussi sévère, mais elle l'est encore assez pour que personne, mâle ou femelle, ne doive toucher à un objet appartenant à une femme se trouvant dans ces conditions.

Aussitôt la naissance de l'enfant, on lui fait ses premiers lavages (les derniers peut-être, sauf ceux qui pourraient résulter de circonstances étrangères et imprévues) ; il est alors enveloppé dans une robe d'indienne avec tout au plus un vêtement de dessous en coton ; il est ensuite fourré dans une espèce de sac fixé sur une planche ; l'intérieur est garni de flanelle et d'une moelleuse couche de mousse sèche ; sur le tout est étendue une petite couverture pour le garantir du froid ; la planche est suspendue au moyen d'une courroié sur les épaules de la mère ; c'est ainsi, dans l'attitude verticale, que le pauvre petit être commence son voyage à travers la vie, avant, pour ainsi dire, d'avoir appris à respirer. Et cependant peu périssent. On est étonné du froid que peut supporter un enfant de cet âge dans sa chaude couche de mousse.

Les Esquimaux portent leurs enfants nus dans un large capuchon qu'ils ont sur le dos ; et quelquefois, lorsqu'ils s'arrêtent, ils posent la petite créature sur la neige, à une température qui devrait immédiatement faire mourir un enfant d'âge aussi tendre, et cependant il n'en résulte aucun accident fâcheux.

Pendant que je suis sur le chapitre des enfants, je dois dire que le cordon ombilical n'est jamais noué, mais rompu et tordu, et que les cas d'hémorrhagie sont inconnus.

Entre eux, ils n'ont aucune idée d'achats ni de ventes ; tout leur trafic consiste en dons mutuels et ils sont si attentifs à ne pas se froisser réciproquement que si l'un d'eux admire quelque chose, l'objet lui est immédiatement offert.

Quelques madrés compères savent tourner à leur propre avantage ce trait de mœurs.

Je vais maintenant passer à quelques observations sur :

La religion, le culte et les traditions des Indiens Cris.

Les tribus Cris, en tant que nation, peuvent être considérées comme converties au christianisme et semblent avoir entièrement rompu avec l'idolâtrie, ainsi du reste que presque toutes les autres tribus de l'Amérique du Nord, sauf les Esquimaux des côtes orientales de la baie d'Hudson qui sont encore payens. La conversion a été graduelle et a mis à se faire un siècle environ, presque deux devrais-je dire, en tenant compte des travaux des missions, qui se sont produits à différents intervalles. Il est difficile d'avoir une idée des croyances des derniers payens. Le culte primitif était mort, rien de défini ne l'avait remplacé, et l'on peut dire que une ou deux générations ont vécu sans aucune croyance ou peu s'en faut.

L'on ne sait que bien peu de chose de l'ancienne religion de quelques-unes des tribus habitant cette partie des montagnes Rocheuses, si ce n'est qu'elles croyaient à l'existence de deux principes essentiels, un esprit du bien qu'ils appelaient *Munitou* et un esprit du mal *Moutchi Munitou*. Comme quelques autres nations payennes, ils pensaient que le Manitou était bienveillant et puissant, mais non omnipotent. En raison de sa bonté, ils n'avaient rien à craindre de lui et par conséquent rien à faire pour se le rendre pro-

pice. Quant au Mutchi Manitou, puissant également, mais malveillant, il était de la plus haute importance de s'assurer sa faveur. La résidence du premier était dans les cieux. Quant au dernier (dont le nom était souvent abrégé en Manitou, ou simplement Dieu), il semble avoir fait son séjour sur la terre, dans différents endroits. De là vient que nous trouvons des lacs, des rivières, des montagnes, portant le nom du Manitou et auxquels était attachée une sorte de terreur religieuse.

Il y avait une île dans ces lacs, une pierre au milieu ou à l'entrée de ces rivières, un roc sur ces montagnes, où le passant devait laisser une offrande sous forme de tabac, de graines ou de comestible quelconque, pour se rendre favorable la divinité qui y avait sa résidence. Dans leur opinion celui qui aurait négligé cette précaution n'aurait pas manqué de s'en mal trouver. Il semble qu'il y avait enfin un troisième être qui leur inspirait plus de terreur encore que les deux autres et sur le compte duquel on raconte de nombreuses et étranges histoires, même encore aujourd'hui que l'on suppose que leur conversion les a éloignés de leurs anciennes divinités ; ils l'appellent *Wetigo*, c'est-à-dire Cannibal. Allez où vous voudrez, dans n'importe quelle tribu, vous trouverez dans tout esprit Indien une croyance à cet être, ferme et profonde. Il paraît être moitié homme, moitié esprit, un homme de glace, pour me servir de la définition que m'a donné une fois un indien. Il peut indifféremment marcher sur l'eau ou raser la terre. On peut le détruire, car quelques Indiens prétendent en avoir tué, mais ils renaissent aussitôt et poursuivent leur carrière, « altérés de sang. » Les Indiens seuls

peuvent les voir, et vous trouverez difficilement un homme qui une fois ou une autre ne vous affirme pas avoir été en rapport avec l'un d'eux. On les voit rarement, mais ils jettent des pierres aux gens, ou leur administrent des coups de bâton, sans que personne soit visible, paraissant subitement dans les bois et disparaissant de même, jouant en un mot les mille et un tours que se permettaient Puck ou Robin Good-fellow dans les anciennes féeries ; mais malheur à l'infortuné trouvé par eux seul et endormi ; il était tué et dévoré sans cérémonie et ses os ne restaient même pas pour apprendre ce qu'il était devenu. Aussi chez les Indiens à l'état sauvage en avait-on grand'peur et usait-on de différents moyens pour s'en garantir. Dans les plaines, on bat le tambour presque toute la nuit pour l'effaroucher ou lui faire voir que quelqu'un est là pour surveiller ses noirceurs ; ou bien encore les femmes et les hommes chantent à tue-tête jusqu'à l'aube des chansons de guerre ou des chœurs dans le même but.

Il y a chez eux une curieuse croyance, c'est que un homme qui aurait réellement été cannibale, c'est-à-dire qui, poussé par la faim et la misère, aurait usé de la chair de son semblable pour soutenir son existence, deviendra un Wetigo après sa mort. Celui qui, dans le délire de la maladie, ferait supposer quelqu'inclination pour ce régime, serait exposé à la même transformation. Aussi arrivait-il et arrive-t-il encore chez les Indiens christianisés, mais vivant loin des settlements, que le pauvre malade soit frappé d'un coup de hache et tué amicalement pour lui éviter de se mettre dans le cas de devenir ainsi après sa mort un être malfaisant. Il y a là quelque chose qui res-

semble à la croyance aux Vampires ou Loups-garoux, heureusement disparue aujourd'hui, mais qui, il n'y a pas de bien longs siècles, étaient aussi redoutés dans certaines parties de l'Europe que le malfaisant Wetigo l'est encore chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

Quelle qu'ait été autrefois la religion des Indiens, elle n'a laissé que bien peu de traces. Il semble qu'il y avait dans chaque tribu une sorte de prêtrise conférée aux médecins ou sorciers, comme les Blancs les appellent, mais les détails de leur culte sont peu connus. Les rites et cérémonies ont été tenus secrets avec un soin jaloux et jamais un Blanc n'a été admis à assister à leur célébration. Le médecin ou sorcier, dont le rôle rappelle celui des *faiseurs de pluie*, chez les Nègres de l'Afrique, était consulté au moment d'entreprendre les expéditions armées, appelé auprès des malades ; il devait deviner les lieux de retraite du gibier ou même en procurer l'abondance lorsque le camp était à court de provisions de bouche ; enfin, dans toutes circonstances servir, pour ainsi dire, d'intermédiaire entre la tribu et le monde invisible.

Son pouvoir était singulier et s'acquérait dans la retraite, la solitude et le jeûne. Il s'isolait pendant quelques jours et restait absorbé en méditations. Au bout de ce temps, le premier objet qu'il rencontrait devenait son génie familier ; c'était ordinairement quelqu'animal dont il prenait la peau pour faire son sac à sortilèges, renfermant ses charmes, ses drogues et les poisons dont il usait largement pour établir et assurer son pouvoir. De ce moment, il commençait à être respecté et entrait dans la *confrairie* des enchanteurs et médecins. Il devenait alors

capable de jeter des sorts, tuer à distance, lire l'avenir par le moyen de ses esprits familiers ; régner sur les vents et les éléments (D). Il accomplissait ses conjurations dans une tente dans laquelle il s'était placé pieds et mains liés. Aussitôt que commençaient ses incantations, on voyait les cordes qui avaient servi à l'attacher jetées en l'air hors de la tente qui commençait à être violemment secouée. Quelque temps après, les assistants terrifiés, tenus à une distance respectueuse, entendaient des voix s'entretenir avec lui ; c'était le roi des ours, des loups, etc., jusqu'à ce que l'on entendît celle de son génie familier qui était questionné sur les circonstances qui avaient motivé l'information, tandis que la foule se tenait dans un religieux silence.

C'était ce qu'on appelait la petite tente de conjuration.

Chaque année, au printemps, lorsque la tribu était rassemblée, se tenait la grande tente de conjuration. C'était la plus grande et la plus imposante cérémonie de l'année : tous étaient présents, les chefs réunis à la place d'honneur, le reste de la tribu faisant cercle, au milieu les conjureurs, à une extrémité une sorte d'idole, souvent consistant seulement dans un bâton noueux et raboteux, grossièrement taillé pour représenter une tête, et peint en rouge avec du vermillon. La tente était une large enceinte à ciel ouvert, faite de branchages, haute de cinq à six pieds sur cent ou deux cents pieds de longueur, selon le nombre des assistants. Les chefs alors haranguaient le peuple, lui prêchant la puissance du Manitou sur toute chose, lui enjoignant une vie régulière envers eux-mêmes, et généralement donnant d'excellents conseils dans

leur propre intérêt. Ensuite, les sorciers accomplissaient quelques rites d'initiation sur des membres de la bande ; dans quel but? Je n'ai pas pu m'en informer.

Je vais seulement décrire ce que j'ai vu en une ou deux occasions. Le jeune sujet, mâle ou femelle, s'asseyait à l'une des extrémités du cercle de spectateurs (la tente était comble) et les sorciers à l'autre. Ils commençaient alors leurs chansons ; tout à coup, ils se livraient à une sorte de charge, brandissant leurs sacs à sortilèges contre l'individu assis et le frappant ; le premier arrivant frappait généralement les pieds, le suivant un peu plus haut, jusqu'à ce que le dernier frappât la tête. A chaque coup, le patient, homme ou femme, poussait un cri de douleur et portait la main à la partie touchée. Au coup porté à la tête, il tombait sur le sol la face contre terre, comme mort. Les sorciers alors l'entouraient, formant un cercle soigneusement fermé à tout regard profane ; puis au moyen de prétendus charmes et surtout du sac à sortilèges, ils faisaient sortir de la partie qu'ils avaient frappée tout à l'heure une petite coquille grosse à peu près comme un pois, et quand ils rompaient le cercle, l'homme ou la femme se trouvait assis comme au commencement. Alors les sorciers faisaient le tour de la tente en montrant leur coquille ; à mesure que chacun arrivait au bout de sa tournée, il l'avalait ou faisait semblant de l'avaler ; à l'instant, il tombait inanimé sur le sol, y restait quelques moments, puis se relevait en riant : la cérémonie était terminée pour notre individu. Il faisait alors le tour de la tente avec un certain air de solennité, donnait à tous les chefs une poignée de main, et faisait aux sorciers un présent de quelques yards de coton, de

rubans, de tabac, etc. Puis un autre aspirant aux mêmes privilèges, quels qu'ils fussent, le remplaçait à l'extrémité du cercle. Les cérémonies duraient trois jours, ni plus, ni moins. A la fin de la dernière journée, un chien, *blanc autant que possible*, engraissé pour la circonstance, était tué, assaisonné avec du maïs, de la farine et quelques autres végétaux et partagé entre toute la bande, de façon que chacun en ait une petite portion. La fête était alors ajournée à l'année suivante, à la même époque et ordinairement au même lieu. Telle est, à ma connaissance, la seule cérémonie religieuse encore actuellement en usage chez les Cris payens.

Aucun des actes de la vie sociale n'est accompagné de solennité. Le mariage est une institution purement civile. Les parents négocient l'affaire ; lorsque le père du jeune homme consent à payer le prix suffisant, la jeune fille est conduite dans sa tente sans autre cérémonie.

Ils ont cependant des idées particulières sur le mariage relativement aux degrés de parenté entre les conjoints. Entre frères et sœurs, il n'a jamais lieu et serait considéré comme une abomination, mais ils font une singulière distinction entre les enfants des frères et sœurs. Ainsi les enfants de deux frères ou de deux sœurs ne peuvent se marier entre eux ; ils sont regardés comme frères et sœurs ; mais ils considèrent que les enfants d'un frère et d'une sœur n'ont ensemble aucune parenté, et non-seulement ils autorisent les mariages de cette nature, mais encore les déclarent préférables aux alliances contractées avec des étrangers. De même, un homme n'épousera pas sa nièce, mais bien sa petite-nièce, surtout si elle est issue d'un demi-frère ou d'une demi-sœur.

A la mort d'un de ses membres, la famille quitte la tente où il est décédé et va s'établir ailleurs. Ils suivent encore aujourd'hui cet usage sans en savoir la raison. Autrefois, surtout en hiver quand la terre était gelée, on inhumait les morts sous le foyer; la tente devait donc nécessairement être déplacée et dressée ailleurs. Tous les objets à l'usage du défunt étaient enterrés avec lui; il aurait paru sacrilège de s'en approprier la moindre portion. On croyait qu'il en aurait besoin dans les régions d'heureuses chasses où il devait se trouver; aussi son arc, son carquois, sa hache, sa bouilloire, sa pipe et sa couverture étaient-ils enterrés avec lui.

Les contrées aux chasses merveilleuses étaient le paradis des Indiens. Celui qui, pendant sa vie, avait toujours été honnête homme, qui n'avait jamais tué que des ennemis de sa nation, jamais volé que leur bien, était admis dans un merveilleux pays où le soleil ne se couchait jamais, où l'hiver était inconnu, le daim, le bison, le castor ne s'y trouvaient que pour être tués par l'heureux chasseur; sa femme venait l'y rejoindre et il vivait là au sein de l'abondance, n'ayant que la peine de former des souhaits. Mais s'il s'était montré malfaisant pour ses semblables, il se trouvait après sa mort abandonné sans rames dans un canot qui le conduisait dans un pays de montagnes et de froid, où la neige régnait perpétuellement, où son fusil faisait toujours long feu, son arc ne pouvait se tendre, ses flèches ne partaient pas, à sa vue le gibier effarouché s'enfuyait au loin, enfin il souffrait du froid, et vivait nu et misérable.

Voilà, tracée d'une manière abrégée, une esquisse de leurs anciennes superstitions, et bien qu'il n'y ait plus au-

jourd'hui d'adhérents à la totalité de ces fables, il reste encore dans la foi de la plupart de ces payens convertis un fond de matérialisme, et la croyance au pouvoir des sorciers est intacte. Le mois dernier encore, un cas de fièvre puerpérale s'étant présenté (le seul cas que j'aie jamais observé chez les indigènes), il fut attribué à la malignité de quelques hommes demeurant à trois cents milles de là.

Il existe quelques traditions bien effacées de la mémoire de la génération nouvelle sur l'origine du monde et quelques autres matières ; je pense que c'est le moment d'en donner une légère idée. Elles se retrouvent avec de faibles variantes dans toutes les tribus du nord, bien que les noms diffèrent. La principale raconte soit le déluge, soit la création. Il se trouve là en effet une confusion que je n'ai jamais pu éclaircir. S'agit-il de la première apparition de la terre au-dessus des eaux ou de sa réapparition après une submersion? Voilà ce qui est difficile à résoudre à première vue.

Chez les Cris, le personnage mythologique qui joue son rôle dans toute cette histoire s'appelle *We-sa-kay-chak ;* chez les Saulteux son nom est *Ne-ne-Boosh ;* ce serait d'après cette légende l'ancêtre de tous les Peaux-Rouges. De son histoire antérieure, il n'en est nullement question, et il nous apparaît tout d'abord dans un radeau flottant sur l'immensité des eaux en compagnie de la plupart des animaux vivant aujourd'hui. A cette époque, les animaux parlaient et étaient compris par l'homme. Il n'est pas extraordinaire qu'au bout de quelque temps, trouvant sa position peu confortable, il ordonnât au rat (ou au castor, sur ce point l'histoire varie) de plonger pour voir s'il trouverait quelque chose. L'animal obéit et revint tenant la terre en-

tre ses griffes. Il y a un certain nombre d'histoires sur ce personnage dont quelques-unes ne font guère honneur à sa sagesse et qui serait trop longues à rapporter ici. Toutes ces légendes réunies feraient un petit volume ; ce que j'en ai dit me paraît en donner une idée suffisante. Elles sont obscures sur certains points. J'ai essayé de découvrir s'il s'agit là d'un déluge universel ; je n'ai rien trouvé pour me renseigner. Même obscurité sur le point de savoir si ce fait a été antérieur ou postérieur à la migration. Cette légende a quelques points de ressemblance avec l'histoire de Noé, particulièrement dans l'ivresse à laquelle s'abandonna We-se-kay-chak après sa délivrance des eaux. Sur d'autres points, elle se trouve noyée dans une telle masse d'absurdités qu'elle ne peut supporter la comparaison avec celles d'autres nations. Je ne trouve trace d'aucun compagnon humain, mâle ou femelle, de ce patriarche mythique qui semble n'avoir frayé qu'avec les animaux, dont le langage lui était familier.

Les Chippeways ou Tinnes ont une autre légende relative à un fils ou descendant du susdit personnage et à la formation du grand fleuve Mackensie par le Castor Géant dont il faisait la chasse ; c'était lui-même un géant qui avait pour épieu un des plus grands pins. Chassant le castor qui passait à la nage le grand lac de l'esclave que lui-même traversait *à gué*, il alluma du feu pour refaire la pointe de son épieu et incendia le pays qui depuis ce temps lance vers le ciel une épaisse fumée (1). Le castor serré de près et parvenu

(1) Il y a certainement dans ces parages une région qui repose sur un large lit de pétrole ; il est probable qu'à une époque ancienne elle

à l'extrémité nord du lac fit à la rive une ouverture dans laquelle l'eau se précipita formant un courant qui le conduisit dans l'Océan Arctique et qui forme aujourd'hui le fleuve Mackensie. Il n'est pas impossible que cette légende ait trait à quelque grande convulsion de la nature, probablement volcanique, à une époque éloignée.

Il y a, chez les Cris, un vestige de l'ancienne mythologie dans une légende d'un être femelle d'une merveilleuse beauté qui vivait dans la lune et qui se prit d'amour pour un jeune habitant de la terre qu'elle venait voir fréquemment ; elle finit par l'enlever et, depuis ce temps, il jouit de la situation d'un homme dans la lune.

Il n'y a guère d'autres légendes ; celles-là même sont effacées depuis longtemps de la mémoire de la génération nouvelle. Je crois qu'il en existe davantage chez les Chippeways qui semblent avoir l'imagination plus vive et qui d'ailleurs diffèrent totalement des Cris et Saulteux par l'apparence physique, par le langage et par l'ensemble des caractères ethniques.

Langage.

Le langage Cri peut être considéré comme participant des langues à flexion et des langues agglutinatives. Il n'a pas l'article indéfini qui est représenté par le mot *un*, l'article défini par l'adjectif démonstratif *ce*, *cette*. Le nom a quatre cas : le nominatif, l'objectif, le vocatif, et le

---

a été en ignition ; encore aujourd'hui à ma connaissance la fumée et le gaz sortent par des crevasses sur un vaste espace.

locatif signifiant *à*, *dans cet endroit*. Il n'a que deux genres : l'animé et l'inanimé ; un homme et une femme font partie du même genre animé. Il y a cependant des exceptions ; ainsi l'être vivant prend l'animé ; est-il mort, il attache la terminaison inanimée au nom ou au verbe.

Le cas possessif ou génitif se forme au moyen de l'adjectif possessif ; par exemple, *le cheval de l'homme* sera rendu par : *l'homme son cheval*. Quoiqu'il n'y ait pas d'article indéfini, il y a un pronom indéfini. Il y a six classes de pronoms : personnel, possessif, démonstratif, relatif, interrogatif et indéfini.

Le verbe est la plus compliquée aussi bien que la plus importante des parties du discours chez les Cris. Il a le singulier, le duel et le pluriel et trois formes : personnelle, transitive et intransitive ; chacune d'elles a deux voix : directe et indirecte (une espèce de voix passive) ; trois modes : l'indicatif, le subjonctif, et le douteux ou suppositif. Comme le nom, il est déclinable et a les deux terminaisons animée et inanimée à chaque personne ; de plus, il a une terminaison possessive, de façon que si j'ai à dire : *j'aime son fils*, à part le mot « fils », c'est le verbe qui doit exprimer : *j'aime lui son*.

On concevra facilement, partant de ce fait, que les terminaisons des trois personnes du singulier et du pluriel varient en raison de la relation entre la première et la deuxième, la première et la troisième, la deuxième et la troisième, quel nombre énorme de terminaisons peut avoir chaque verbe, et qu'un verbe Indien avec tous ses temps, ses modes et ses différentes flexions soit capable de remplir un volume in-quarto d'une

certaine épaisseur. Une des particularités du verbe, c'est qu'il n'a pas d'infinitif lequel est suppléé par la particule et le subjonctif. Il n'y a pas de verbes auxiliaires; les différentes formes des temps permettent de s'en passer. Les personnes sont marquées par des préfixes, des postfixes : le pronom personnel dans tous les cas, ou bien sa première syllabe ou lettre, jouant le même rôle que chez nous, — et la terminaison indiquant et la personne parlant ou agissant et l'objet dont on parle ou qui subit l'action. Le duel existe à la première personne du pluriel qui est double, ayant une forme pour la première personne du singulier et la deuxième personne du singulier ou du pluriel (moi et toi, moi et vous), et une autre pour la première du singulier et la troisième du singulier ou du pluriel (moi et lui, moi et eux). La grammaire de cette langue exige une étude approfondie; et, en fait, posséder le verbe est posséder la langue.

Il y a plusieurs dialectes locaux chez les Cris. La différence consiste principalement dans l'usage de la liquide. On en trouve un exemple frappant dans les pronoms personnels *je*, *vous*, *il*.

Spécimens des différents dialectes Cris.

	Pur ou plain Cri	Moose	York	Rivière anglaise
Je :	*nēya*	*nēla*	*mēna*	*nētha*
vous :	*kēya*	*kēla*	*kēna*	*kētha*
il :	*wēya*	*wēla*	*wēna*	*wētha*
un homme :	*ēyiyew*	*ēlilew*	*ēnenew*	*ētheyew*

(les voyelles doivent être prononcées comme en anglais).

Ci-joint quelques mots comme spécimens du langage. Ils ont été choisis pour servir de comparaison avec ceux des autres races. Les mots représentant les objets et les idées les plus vulgaires sont ceux dans lesquels on a le plus de chance de trouver des similitudes de sons vocaux, et c'est par ces similitudes que l'on a pu assez souvent trouver des rapprochements entre des tribus habitant des contrées fort éloignées les unes des autres. J'ai la conviction de n'avoir pas été trop prolixe, bien que je n'ignore pas que j'ai dépassé les limites d'un article ordinaire; mais le sujet est assez vaste pour offrir sur chacun des chapitres ci-dessus un traité séparé; d'ailleurs, il faut que l'on sache bien que si aujourd'hui déjà les sources de renseignements sur l'histoire ancienne des indigènes de l'Amérique ne sont pas plus abondantes, dans quelques années elles seront complètement taries. Ces races mêmes auront disparu de la surface du globe ou auront été absorbées dans le courant irrésistible de la colonisation, dont les nations civilisées commencent à s'émouvoir (E).

Liste de mots du dialecte des Purs ou Plains Cris.

SONS DES VOYELLES

a, comme en français.

ā, comme l'*a* anglais, ou comme l'*e* français, ou *ei* dans *Seine*.

ē, comme en anglais, ou comme l'*i* français.

i, le son anglais, ou comme *ei* en allemand.

o, naturel dans toutes les langues.

oo, *ou*, comme *ou* en français.

u, ordinairement bref.

ʻ, l'esprit rude des Grecs, une aspiration gutturale suivant ordinairement la voyelle sur laquelle il est figuré, quelque chose comme le *ch* écossais dans *Loch* ou le *gh* irlandais dans *Lough*.

La plupart des noms sont indéfinis. Les pronoms *mon*, *ton*, *son*, sont préfixes par abréviation, et dans certains cas, la première lettre, ou la principale seulement, est exprimée devant une voyelle. Dans les autres, l'affixe pronominal est : *nēt*, pour « mon », *kēt*, pour « votre », *oot* (par corruption *wēt*) pour « son ».

NUMÉRAUX

un : *pā-yuk*.
2 : *nē-soo*.
3 : *nis-too*.
4 : *nā-o*.
5 : *nē-yan-nan*.
6 : *koot-wa-sik*.
7 : *tāi-puh-koʻop*.
8 : *ean-an-āo*.
9 : *sak* (ou presque 10 : *kāgat mitatat*.
10 : *mitatat*.
11 : *mitatat pā-yuk-o-shap*.
12 : *nē so shap* (*mitatat* est ordinairement omis).
20 : *nē stinow*.
30 : *nissimatinow*.
40 : *nāometinow*.
50 : *nēyannanometinow*.
60 : *kootwasowmetinow*.
70 : *taypuhkoopmetinow*.
80 : *eananāometinow*.
90 : *sākometinow*, ou *kagat mitatowmetinow* (presque cent).
100 : *mitatowmetinow*.
200 : *nēsoomitatometinow*.
1,000 : *kʻiche-mitatometinow* (grand cent).

---

père : (son) *o'otawemow*, (mon) *no'otawe*, (votre) *ko'otawe*.
mère : *mikaw'e*, (ma) *nekawe*, (ta) *kekawe*, (sa) *ookawe*.
frère ou sœur aîné : (mon ou ma) { *nemis* / *nēstās* }, (ton) *kēstās*, (son ou sa) *oostās*.
frère ou sœur jeune : (mon ou ma) *nēseēm*, (ton ou ta) *kēseēm*, (son ou sa) *ooseēm*.
beau-père : *misisimow*, (mon) *nesis*, (son) *oosis*.
belle-mère : *oosikoosimow*, (ma) *nisikoos*, etc.
neveu ou nièce (enfant du frère aîné) : *oostāsimow*, (mon) *nistasimow*, etc.
neveu ou nièce du frère cadet : *ooseēminow*, (votre) *keseeminow*, etc.
oncle : même nom que beau-père, et aussi : *nokomis* (mon oncle).
tante : même nom que belle-mère, et aussi : *nitosis* (ma tante).

N. B. — La sœur du père est : *misikoos*, la sœur de la mère : *nitosis*.

grand-père : *oomoosoomimow*, (mon) *nē moosoom*.
grand'mère : *ookomimow*, (ma) *nookoom*.
petit-fils ou petite-fille : (mon) *noosisim*, diminutif : *noosisimis*.
homme, par opposition à femme : *napāo*, humain : *eyinew*.
femme : *iskwāo*, corrompu en *squaw* par les Européens.
mari : *napāo*, (mon) *ne napām*, } *wechāwaku weche a kun*.
femme : *iskwāo*, (ma) *net iskwan*. } qui vit avec moi.
fils : *mikosis*, (mon) *nikosis*, (ton) *kikosis*, (son) *ookosis*.
fille : *mitanis*, (ma), *nitanis*, etc., etc.
gendre : *n'uakisēm nuakis*.
bru : *oostimimow nistem*.

Dieu : *munitou*
ou Grand-Esprit : *kiche munitou* ; (*kiche*, grand).
Esprit du mal : *muchi munitou* (*muchi*, mauvais).
âme d'une personne morte : *chepa*.
esprit : *'ach'ak*.
saint : *kunatîsew*.
bon : *mēyoo*.

---

ciel : *kesik*.
les cieux : *kiche kesik*.
nord : { *utimapesim*. / *kewatino'ok*.
sud : *sawuno'ok*.
est : *wapuno'ok*.
ouest : *nākapāuno'ok*.
soleil : *pēsim*.
lune : *tipiskowe-pesim*, ou soleil de nuit.
nuit : *tipiskow*.
obscurité : *tipisiskewin*.
étoile : *uch'uk uchuko'os*.

jour : *kesikow*.
lumière : *wastawin*.
il éclaire : *wastāpuyew*.
tonnerre : *pinasewuk kitoowuk* (les petits oiseaux s'envolent).
nuage : *nuskoo*.
pluie : *kimēwun*, littéralement : il fait mouillé.
arc-en-ciel : *kimewuna āpi*, littéralement : ruban de pluie.

---

terre : *uske*.
herbe : *muskoosia*.
bois : *mistik*.
bois pour le feu : *m'tra*.
feu : *iskootāo*.
air : *nayāwuchekēsik*.

roc : *minisāk kistapisk*.
eau : *nipē*.
rivière : *sēpe*.
mer : *kichegume wenipāk*.
tente : *wekewam* ou *mekewap*.

---

tête : *mistikwan.*
œil : *miskēsik.*
oreille : *m'etowukac.*
nez : *miskoot.*
bouche : *mitoon.*
bras : *mispitoon.*
mains : *mich'iche.*
doigts : *yey'ikichichan.*
corps : *m'eyou.*
cuisse : *mipwam.*
jambe : *miskat.*
genou : *m'ichikwan.*
pied : *misit.*
orteils : *yey'ekisitan.*
langue : *mitãyune.*
dent : *mepit.*
gorge : *mikootuskwi.*
estomac: *woweanikunmutai*
cœur : *mit'ã.*
foie : *ooskoon.*
entrailles : *mit'ukasia.*
sein : *mispayow.*
vessie : *w'ekwi.*
reins : *tãtukoose.*
sang : *m'ikoo.*
cheveu : *mistukai.*
os : *ooskun.*
ongle : *miskuse.*
viande (nourriture):*mēchim.*
chair : *wēyas.*
boire : *minekisakun.*
dormir : *nipawin.*
lit : *nipãwin.*
mort : *nipiwin.*

---

printemps : *sēkwim.*
été : *nepin.*
automne : *tukwakin.*
hiver : *pipoon.*
neige : *koona.*
glace : *misk'amē.*
vent : *yootin.*
une feuille : *nēpē.*

---

lance : *t'ak'uchikun.*
hache : *chikahikun.*
couteau : *mo'oksoman.*
arc : *uchape.*
flèche à pointe : *wepis kenikutoos.*
flèche ordinaire : *utoos ukusk.*
hameçon: *kwaskwāpichigan*
bouilloire : *usk'ik.*
fer, ou toute espèce de métal, y compris le verre, excepté l'or et l'argent : *pewapisk.*
or et argent, monnaie : *sooneyow.*
monnaie blanche : *wapesooneyow.*

---

poisson (en général) : *kinoosāo.*
oiseau : *penāsew.*
chien : *utim.*
castor : *umisk.*
blaireau : *mistamisk.*
daim : *atik.*
cheval (ou gros chien) *mistutim.*
bison : *mistoos.*
renne, ou élan : *mooswa.*
loup : *muhican.*
ours : *muskwa.*
ours blanc : *wapusk.*

---

il mange : *mechisoo.*
il boit : *minikwāo.*
il marche : *pimootao.*
il s'assied : *upew.*
il vit : *pematisew.*
il aime : *sakehāo.*
amour : *sakehewawin.*
il dort : *nipow.*
il pense : { *stayimāo.* / *itayetum.* }
il parle : { *w'etum.* / *itwāo.* }
il tue { *nip'ahewāo, nip'ahāo* / *nip'achekāo, nip'atow* }

Il y a sept conjugaisons de verbes :

la première se termine en *iw* à la 3e du singulier animé ;

la deuxième	—	*ow*	—
la troisième	—	*ão*	—
la quatrième	—	*o*	—
la cinquième	—	*ew*	—
la sixième	—	*um*	—
la septième	—	*in*	—

Chacune de ces conjugaisons a sa forme et sa terminaison inanimée.

J'aurais voulu établir une distinction entre les terminaisons des verbes transitifs et intransitifs (impersonnels), mais j'ai trouvé des exceptions si nombreuses que j'ai dû renoncer à fixer des règles.

La langue des Chippeways est beaucoup moins riche. Entre autres particularités, elle n'a point de noms abstraits ; ainsi, pour exprimer « la lumière », « la bonté », elle est obligée de dire : « ce qui brille », « ce qui est bon », etc.

NOTES

A. Au moment de la naissance, il y a peu de différence entre les enfants de sang Indien et les petits Européens. La peau, sauf sur un point, est d'un rouge clair qui pâlit sans devenir tout à fait jaune à la période ordinaire. Le seul point, peut-être, où la différence soit bien marquée, est l'organe de la génération chez les mâles dont la couleur

très foncée, se rapprochant du noir ardoisé, fait un contraste frappant avec celle du reste du corps. Peut-être aussi peut-on noter comme trait caractéristique le développement très considérable de ces parties chez les enfants Indiens des deux sexes. C'est aussi le moment d'établir que le corps des adultes mâles ou femelles est absolument privé de poils dans toute son étendue, sauf sur le sommet de la tête, les hommes ne possédant ni favoris, ni moustaches.

B. Le premier soin d'un guerrier d'autrefois, après avoir mis son ennemi par terre, quelquefois même avant sa mort, était de le scalper. Cette opération se faisait au moyen d'une incision circonscrivant le cuir chevelu qui, arraché du crâne du vaincu avec la chevelure tout entière, devenait un trophée pour le vainqueur. Elle n'entraînait pas nécessairement la mort et l'auteur de cette notice a vu plusieurs hommes qui, après s'être rétablis, ont vécu de longues années ainsi privés de l'ornement de leur chef. Après le combat, les femmes et les enfants dépouillaient les morts, les mutilaient, leur coupaient les membres, et arrachaient ce qui pouvait leur rester de cheveux pour en orner les vêtements. Quant au scalp, il était étendu et tanné, orné de plumes et *cætera*, et porté comme trophée à l'époque des danses ; mais, aux premières neiges, il devait être mis de côté, sans quoi l'âme du guerrier mort serait venue hanter son vainqueur. Il était alors ordinairement suspendu dans le cimetière de la tribu en offrande aux mânes des amis défunts.

C. La plupart des guerres de l'époque moderne avaient pour origine des vols de chevaux entre tribus voisines. L'Indien a une merveilleuse habileté pour le vol des che-

vaux. Il se tiendra coi pendant des jours entiers jusqu'à ce qu'il saisisse le moment de s'emparer d'une proie et de s'enfuir. S'il est découvert,il s'ensuivra nécessairement un combat et quelques victimes resteront sur le terrain. — Le Cri est l'ennemi naturel de toute autre tribu de l'Amérique.

D. On remplirait un volume d'histoires relatives à ces sorciers, des croyances absurdes qui ont cours à leur égard, de leurs actes de sorcellerie, des emprisonnements même qu'on leur attribue. Quelques-uns de leurs tours sont habilement exécutés, et il n'est pas douteux que les prestidigitateurs européens leur en ont emprunté un certain nombre.

E. Dans l'absence complète de tout monument d'architecture, de toute relique d'aucune sorte, enfin d'une écriture quelconque hiéroglyphique ou autre, il est absolument impossible qu'il existe une histoire du passé des aborigènes du nord de l'Amérique. C'est donc un devoir pour les explorateurs appartenant aux nations civilisées de donner un corps, de stéréotyper pour ainsi dire, le fantôme près de s'évanouir des anciens âges, en colligeant et en réunissant leurs traditions, presque oubliées de ces peuples eux-mêmes. Dans une ou deux générations, ce travail ne sera plus possible : la race aura disparu.

ACTES
DE LA
SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1883

PRÉSIDENCE DE M. **Em. LEVASSEUR**, DE L'INSTITUT.

Séance du 19 février 1883.

PRÉSIDENCE DE M. FERDINAND DENIS, PRÉSIDENT SORTANT.

A la suite de la lecture du procès-verbal, et en conséquence, M. FERDINAND DENIS, après avoir remercié la Société de lui avoir prêté un concours assidu pendant l'année de sa présidence, se félicite d'avoir à remettre ses pouvoirs entre les mains du savant éminent que les votes de ses collègues ont appelé à la direction des travaux de la Compagnie. Il prie ensuite M. Levasseur, président élu, de prendre place au fauteuil.

PRÉDIDENCE DE M. E. LEVASSEUR, PRÉSIDENT.

En prenant place au fauteuil, M. LEVASSEUR croit se faire l'organe de tous les membres de la Société en remerciant M. Ferdinand Denis du concours qu'il a accordé aux travaux de l'association, non seulement durant sa présidence, mais depuis bon nombre d'années.

Correspondance.

Le Ministre de l'Instruction publique écrit pour inviter la Société à visiter l'exposition des *moulages d'antiquités* réunis au Yucatan, par M. Désiré Charnay.

MM. Charles RAU, de Washington, et Juan de Dios DE LA RADA Y DELGADO écrivent pour remercier la Société de leur élection au titre de membres correspondants.

M. TSCHUDI, M. T., écrit pour annoncer ses récentes pu-

blications et les nouveaux travaux qu'il a entrepris dans le domaine de l'américanisme.

M. DE LA RADA, M. C., écrit de Madrid pour annoncer qu'il est sur le point d'achever l'impression de sa traduction espagnole de l'*Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, par M. de Rosny, et il se propose d'y ajouter en appendice une nouvelle édition de la *Relacion de las cosas de Yucatan*, de Diego de Landa, édition dans laquelle seront corrigées les nombreuses erreurs que renferme celles de Brasseur de Bourbourg. Il publiera, également comme annexe, le *Document mexicain* du Musée d'Artillerie de Madrid.

M. E. BOBAN, M. C., écrit pour appeler l'attention de la Société sur *les fausses poteries mexicaines* qui se répandent de plus en plus dans les collections. Il signale notamment la représentation d'une de ces poteries fausses gravée sur le frontispice du nouvel ouvrage de M. de Nadaillac, l'*Amérique préhistorique*.

M. James D. Butler, de Madison, envoie une note sur *les ouvrages préhistoriques de pierre et de cuivre du Wisconsin*.

Election d'un Secrétaire-général.

M. DE LUCY-FOSSARIEU, ayant informé la Société qu'il était appelé par le gouvernement à quitter la France, l'élection d'un nouveau secrétaire général a été inscrite à l'ordre du jour. Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Votants : 18. — Majorité absolue : 10 voix.

1er tour :	MM. de Rosny........	7 voix.
	Castaing.........	5 —
	Torres Caicedo....	1 —
	Bulletins blancs...	5 —
2e tour :	MM. DE ROSNY.........	17 voix. (*Elu.*)
	Castaing	1 —

Sont ensuite nommés membres de la Commission de

Publication : MM. Rémi Siméon, Castaing et Malte-Brun ; — et membres de la Commission des Fonds : MM. le Dr Legrand, Lesouef et Pitrou.

Notification d'un décès.

Le secrétaire annonce la perte sensible que la Société vient de faire dans la personne de M. le baron de Dumast, M. C., à Nancy, ex-président de la première session du Congrès international des Américanistes, congrès fondé sur l'initiative de la Société Américaine de France.

Communications.

M. Léon de Rosny, M. T., expose quelques nouveaux résultats de ses essais de *déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale.*

A la suite de cette communication, le président signe, pour prise de date, plusieurs feuillets du manuscrit présenté par M. de Rosny.

M. Lesouef, M. C., lit quelques extraits de sa traduction du *Mémoire sur les Indiens Cris de l'Amérique du Nord,* par le Rév. Fortescue.

Séance du 6 juillet 1883.

Présidence de M. Rémi SIMÉON, vice-président.

Admission de membres.

Sont admis comme membres correspondants : MM. Hermann Strebel, à Hambourg, et Ch. Wiener, à Paris.

Correspondance.

M. Malte-Brun écrit pour signaler un article *sur le nom d'Amérique*, par M. T. H. Lambert, suivant lequel ce nom serait tiré des langues indiennes, et non point de celui d'Amerigo Vespuci.

M. Worsaae écrit pour inviter la Société Américaine à prendre part à la cinquième session du Congrès interna-

tional des Américanistes qui ouvrira ses travaux à Copenhague, cette année le 21 août.

Comité particulier.

La Société se constitue en Comité particulier pour l'examen de questions relatives à son administration intérieure.

Séance du 17 décembre 1883.

PRÉSIDENCE DE M. E. LEVASSEUR, PRÉSIDENT.

Correspondance.

L'administrateur de la Bibliothèque Nationale écrit pour remercier la Société du don d'un exemplaire de la *Revista de Merida*, Yucatan.

La famille de M. John T. Short écrit pour annoncer que ce savant américaniste est décédé à Columbus, Ohio, le 11 novembre 1883.

M. DAIREAUX, membre titulaire non-résident, écrit pour annoncer qu'il a cessé définitivement d'habiter Buenos-Aires, et demande à être reporté sur la liste des membres titulaires résidents. La Société décide que M. Daireaux occupera la place 19 actuellement vacante dans cette dernière liste.

M. PITROU, trésorier, présente les comptes de l'année 1883.

La Société se constitue ensuite en Comité particulier pour l'examen d'une proposition qui lui a été faite par M. Ernest Leroux, libraire-éditeur à Paris, pour la continuation de la publication de ses *Archives*.

Séance du 21 janvier 1884.

PRÉSIDENCE DE M. E. LEVASSEUR, PRÉSIDENT.

L'ordre du jour appelle la discussion générale sur la

question des *plus anciennes dates de l'histoire de l'Amérique avant Christophe Colomb.*

MM. LEVASSEUR, Rémi SIMÉON et DE ROSNY prennent successivement part à cette discussion, dont la continuation est renvoyée à la prochaine séance.

Renouvellement annuel du Bureau.

La Société fixe au lundi 18 février 1884 l'élection pour le renouvellement annuel du Bureau, lequel, pour des raisons de force majeure, n'a pu avoir lieu au mois de novembre 1883.

Séance du 18 février 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RÉMI SIMÉON, VICE-PRÉSIDENT.

Correspondance.

M. Salmon écrit pour annoncer la fondation d'une nouvelle *Société de Géographie à Saint-Valery-en-Caux*, et demande l'échange des publications. — Le même échange est demandé par l'*Observatoire astronomique national de Tacubaya*. — Renvoi à la Commission des Fonds.

Admission de membres fondateurs.

Sont admis pour faire partie de la Société, comme membres correspondants :

MM. Célestin LAGACHE, sénateur ; — Alfred LEMERCIER, imprimeur ; — Théophile FILLON, héliographe.

Communications.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion générale sur les *plus anciennes dates de l'Amérique avant Christophe Colomb.* M. CASTAING fait une lecture sur cette question au sujet du Pérou, et M. DAIREAUX communique le résultat de ses recherches au sujet des autres contrées de l'Amérique du Sud.

Renouvellement annuel du Bureau.

Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

BUREAU DE 1884.

Président :	Rémi SIMÉON..........	23	voix.	(*Elu.*)
	Levasseur, de l'Institut..	7	—	
	Léon de Rosny.........	1	—	
Vice-président :	Levasseur, de l'Institut..	23	—	(*Elu.*)
—	Léon de Rosny..........	22	—	(*Elu.*)
—	Oppert................	7	—	
—	Rémi Siméon...........	2	—	
Secrétaire-général :	Castaing..............	31	—	(*Elu.*)
Archiviste :	Peuvrier..............	31	—	(*Elu.*)
Trésorier :	Octave Pitrou.........	31	—	(*Elu.*)

L'installation du nouveau Bureau aura lieu à la prochaine séance.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Par la Société : A partial Index to the Proceedings of the American Antiquarian Society, by Stephen Salisbury. Worcester, 1883. — In-8.

Par la Société : Transactions of the Royal Historical Society, t. I, part. 3. — In-8.

Par la Société : Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1881. — In-8.

Par les Administrateurs : Fithteenth annual Report of the trustees of the Peabody Museum of American Archæology and Ethnology. Vol. III, n° 2. Cambridge, 1882. — In-8.

Par le Ministre de l'Instruction publique. — Revue des Travaux scientifiques. Tome III, année 1882. — In-8.

Par l'auteur : Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiratique de l'Amérique Centrale, par Léon de Rosny, 4e livraison. — In-fol., planches.

Par M. Lesouëf : Les documents écrits de l'antiquité américaine. Compte-rendu d'une mission scientifique en Espagne et en Portugal (1880), par Léon de Rosny. Accompagné d'une carte géographique aztèque en chromolithographie et de dix planches héliogravées sur les photographies de l'auteur. Paris, 1882. — In-4, planches color.

Par l'auteur : Bericht ueber die Sammlung Alterthuemer aus Costa-Rica im Bremer Museum. Von Hermann Strebel. — In-8, avec 4 planches.

Par M. Pedro S. Lamas : Revue Sud-Américaine, numéros 1 à 37. — In-4.

Ouvrages acquis.

Congreso internacional de Americanistas. Actas de la cuarta reunion. Madrid, 1881. Tomo I. Madrid, 1883. — In-8, planches et cartes.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

—

1884

—

BUREAU.

Président :

RÉMI SIMÉON, ✿.

Vice-Présidents :

ÉMILE LEVASSEUR, de l'Institut, O. ✱.
LÉON DE ROSNY, ✿.

Secrétaire-général :

ALPH. CASTAING, ✱.

Secrétaire-archiviste :

PEUVRIER.

Trésorier :

O. PITROU.

MEMBRES ORDINAIRES RÉSIDENTS

(Nombre limité à 27).

		Fondateurs perpétuels.
1859	Aubin.	Aubin.
—	Rosny (Léon de), ✿.	Léon de Rosny.
—	Malte-Brun, ✱.	A fonder.
—	Oppert, ✱.	id.
—	Maury (Alfred), O. ✱.	id.
—	Renan (Ernest), ✱.	id.
1863	Castaing, ✱.	id.
1864	Torres Caicedo, G. O. ✱.	Torres Caicedo.
1865	Geslin.	A fonder.
1873	Madier de Montjau (Ed.).	id.
1874	Ferdinand Denis, O. ✱.	Brasseur.
1875	Daly (César), ✱.	Waldeck.
1877	Semallé (René de).	Labarthe.
—	Schoebel (Ch.).	Lucien de Rosny.
1878	Guieysse (Paul), ✱	Guieysse.
1879	Montblanc (le comte de).	Montblanc.
—	Quatrefages (de), C. ✱.	A fonder.
—	Levasseur, O. ✱.	id.
1880	Maspero (G.), O. ✱.	id.
1881	Siméon (Rémi), I. ✿.	Viollet-le-Duc.
1883	Lesouef (Aug.).	A fonder.
—	Legrand (le Dr).	id.
—	Daireaux.	Daireaux.
—	N.	A fonder.
—	N.	id.

NON-RÉSIDENTS

(Nombre limité à 36).

		Fondateurs perpétuels.
1873	Silva. (P. da), O. ✱, à Lisbonne.	A fonder.
—	Pinart (Alph.), ✿, à San-Francisco.	Pinart.
1875	Chil y Naranjo, à Las Palmas.	Chil.
1876	Platzmann (Julius), à Leipzig.	Platzmann.
1877	Quesada, à Buenos-Aires.	Quesada.
—	Dom Pedro II, d'Alcantara (S. M.), G. C., ✱.	A fonder.
—	Orozco y Berra, à Mexico.	id.
1881	Tschudi, à Vienne.	id.
—	Campbell (le Rév. John), à Montréal.	id.
—	Bancroft (Hubert), à San-Francisco.	Buchmann.

N. B. — Sont déclarées « places perpétuelles », les places fondées par des membres ayant opéré un versement une fois pour toutes de 270 francs au minimum.

MEMBRES FONDATEURS

Albouy (l'abbé), directeur de la *Terre-Sainte*, à Paris.
Altamirano, à Mexico (Mexique).
Arnaud-Jeanti, ✱.
Barrot (Frédéric), ✱.
Beauvois (Eug.), ⚘, à Corberon, Côte-d'Or (France).
Becker, à Darmstadt (Allemagne).
Benoit (Léonard), à Caen, Calvados.
Benoit du Rey, ✱.
Ber, à Lima (Pérou).
Besnard (Eric), à Neuilly, Seine.
Boban (Eugène), antiquaire, à Paris.
Bons (P.), de la Bibliothèque Nationale, à Paris.
Cordeiro (Luciano), à Coïmbre (Portugal).
Croizier (le marquis de), I. ⚘, ancien consul, à Paris.
Desjardins (Ernest), de l'Institut.
Domenech (l'abbé Emmanuel), voyageur en Amérique.
Dunant (Henri), à Genève (Suisse).
Dupont (E.), conservateur du Musée, à Bruxelles (Belgique).
Fillon (Théophile), héliographe, à Paris.
Gaffarel, ✱, à Dijon (France).
Girard de Rialle, ✱, directeur au Ministère des Affaires étrangères, à Paris.
Gravier (Gabriel), ⚘, à Rouen (France).
Hervey de Saint-Denys (le marquis d'), ✱, de l'Institut.
Lagache (Célestin), O. ✱, sénateur, à Paris.
Lamas (Pédro S.), à Paris.
Leemans (le D.), à Leide (Hollande).
Lemercier (Alfred), imprimeur.
LeMoine, à Québec (Canada).
Markham, à Londres (Angleterre).
Margry (Pierre), archiviste de la Marine, à Paris.
Méhédin (Léon), ✱, à Meudon, Seine-et-Oise.
Mikorski (le comte), à Paris.
Orvis, à Paris.
Osten-Sacken (le baron d'), à Saint-Pétersbourg (Russie).
Peuvrier, instituteur, à Paris.
Pimentel (Franc.), à Mexico (Mexique).
Pimpeterre, ✱.
Pipart (l'abbé), à Artannes (France).
Pitrou (Oct.), de la Société d'Ethnographie, à Paris.
Rada (D. Juan de Dios de la), Madrid (Espagne).
Rau (le Dr), Washington (Etats-Unis).
Reinisch (Léon), à Vienne (Autriche).
Ruck (le Dr), à Sumatra (Inde Néerlandaise).
Samper (Jose-Maria), à Bogota (Colombie).

Schmidt (Waldemar), à Copenhague (Danemark).
Schmitz (l'abbé), à Louvain (Belgique).
Stone (Edwin), à Providence, Rhode-Island (Etats-Unis).
Strebel (Hermann), archéologue, à Hambourg.
Teza, philologue, à Pise (Italie).
Traz (de), géographe, à Genève (Suisse).
Turettini (François), à Genève (Suisse).
Vivien de Saint-Martin, géographe, ✻, à Versailles.
Wiener (Charles), ✻, ancien consul au Pérou, à Paris.
Zélinski (Louis de), à Nijni-Novogorod (Russie).

INSTITUTIONS ET SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Baltimore. — Maryland Historical Society.
Boston, Mass. — Historical Society.
Brooklyn, New-York. — Long Island Historical Society.
Brunwick, Maine. — Historical Society.
Cambridge, Mass. — Peabody Museum of Archæology.
Madison, Wisc. — Historical Society.
Madrid. — Academia de la Historia.
Mexico. — Société de Géographie.
Montréal. — Historical Society.
New-York. — Historical Society.
Paris. — Ministère de l'instruction publique.
— Institution Ethnographique.
— Société d'Ethnographie.
Philadelphia, Penn. — American Philosophical Society.
— Historical Society of Pennsylvania.
— Antiquarian Society.
Québec. — Literary and Historical Society.
Rio-de-Janeiro. — Instituto Etnografico.
Saint-Paul, Minn. — Historical Society.
Saint-Valery-en-Caux. — Société de Géographie.
Savannah, Georgia. — Historical Society.
Washington. — Smithsonian Institution.
Worcester, Mass. — American Antiquarian Society.

Laval. — Imprimerie et Stéréotypie E. JAMIN.


THE ASTOR LIBRARY
NY



1



2

Heliog & Imp Lemercier & Cie

INDIENS CRIS

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

SESSION DE 1884.

Présidence de M. Rémi SIMÉON.

Sur cette terre où les matériaux abondent, les savants se montrent pleins d'ardeur et exécutent d'utiles travaux. Je citerai quelques noms : M. Cyrus Thomas, de Philadelphie, qui, par ses études sur l'écriture figurative des Mayas, a pris de suite un rang honorable dans la science, M. Albert Gatschet, de Washington, dont les recherches et notes sur les langues de l'Amérique du Nord sont pleines d'intérêt, et M. Brinton, professeur d'ethnologie et d'archéologie, à l'Académie des Sciences naturelles de Philadelphie, qui, depuis quelques années, a entrepris la publication d'un important recueil de documents sous le titre de *Bibliothèque d'antique littérature américaine*. Ce *corpus* compte déjà 4 volumes : Chroniques Mayas qui ont paru en 1882, les Rites iroquois, édités en 1883, une comédie, ballet en nahuatl-espagnol, sorte de jargon du Nicaragua (même année) et une grammaire de la langue cakchiquel parlée au Guatélama (1884). M. Brinton se tient au courant de tous les travaux qui paraissent et se procurent tous ceux qui offrent un intérêt direct concernant l'Amérique. C'est ainsi que dès l'apparition de la notice sur les annales mexicaines de Chimalpahin, M. Brinton a annoncé l'intention de traduire le travail une fois publié et de l'insérer dans son recueil.

En dehors de ces travaux d'érudition, il faut mentionner les collections d'antiquités formées aux États-Unis, et que M. Lorillard a tant enrichies à la suite de son voyage exécuté, il y a quelques années, au Yucatan, en compagnie de notre collègue M. Désiré Charnay.

Au Mexique, deux écrivains distingués, M. Orozco y Berra et Francisco Pimentel, ont depuis longtemps fixé

l'attention par leurs savantes publications. Le premier a ouvert une voie nouvelle dans l'étude des langues du Mexique en essayant de les classer méthodiquement et suivant leur affinité. Sa géographie des langues, accompagnée d'une carte ethnographique fort bien établie, est un travail justement estimé.

M. Pimentel a donné vers le même temps un tableau descriptif et comparatif des langues du Mexique, dans lequel il a réuni en quelques groupes les divers idiomes épars sur le sol mexicain. D'après cette étude, il est permis d'espérer qu'une classification morphologique plus rigoureuse permettra de ramener un jour à un type primitif les langues nombreuses du Mexique. C'est là un sujet extrêmement élevé au point de vue de l'origine des races et de l'histoire générale du langage.

Dans la plupart des contrées de l'Europe, des esprits sérieux attachent aujourd'hui à ces études une très grande importance. Ainsi l'Angleterre, l'Allemagne notamment s'efforcent de réunir dans des centres éclairés les documents originaux se rapportant à la civilisation primitive de l'Amérique. L'Espagne, qui possède à cet égard de vastes trésors, favorise les recherches, accueille les savants qui vont visiter ses bibliothèques, ses musées, et suit attentivement les publications. M. Juan de Dios de la Rada y Delgado, directeur du Musée archéologique de Madrid, vient de traduire et de publier, à grands frais, l'Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique des Mayas, dû à notre savant collègue M. de Rosny.

Chez nous, le Gouvernement qui, en 1864, avait projeté d'exécuter de grands travaux sur le Mexique et l'Amérique

centrale, ne s'est pas laissé rebuter par l'insuccès de l'entreprise. Il a continué à encourager ces études en donnant des missions et en prenant à ses frais diverses publications. Je rappellerai les voyages de MM. Pinart et Cessac au Mexique, celui de M. Wiener au Pérou et plus récemment celui de M. Désiré Charnay au Mexique et dans le Yucatan. Il est facile de connaître les résultats obtenus par ces explorateurs en examinant les documents qui ont été réunis au Musée du Trocadéro. Mais peu de publications importantes ont été faites à la suite de ces voyages. On nous annonce pourtant un magnifique volume : les Anciennes villes du Nouveau-Monde, où M. Charnay rend compte de ses découvertes et fixe l'âge des villes qu'il a visitées. Sa théorie est, paraît-il, très ingénieuse.

C'est aussi au Gouvernement qu'il faut rapporter les travaux de linguistique que j'ai pu faire imprimer. La publication du Dictionnaire mexicain, dont j'ai eu occasion, il y a quelques années, d'entretenir la Société, touche à sa fin. Les dernières feuilles sont sous presse et l'introduction s'imprime actuellement.

A côté de cette haute intervention qui, je l'espère, ne s'arrêtera pas là, il y a l'initiative privée. Vous pouvez juger, par les productions qu'elle a déjà données, de ce qu'elle nous réserve dans un avenir sans doute très prochain, car à mesure que les travaux se multiplient, les solutions se dégagent et s'imposent tout-à-coup.

Comme vous le savez, M. de Rosny, après des études générales qu'il a exposées dans son *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale*, a abordé directement l'interprétation des signes figuratifs

en publiant ses *Documents écrits de l'antiquité américaine* (1882), et plus récemment le *Codex Cortesianus*. Il a déterminé les signes des 4 points cardinaux et déchiffré quelques termes. Ce qui lui a permis de conclure que l'écriture yucatèque doit être lue de gauche à droite. Ce point paraît désormais acquis. La méthode adoptée par M. de Rosny est excellente et doit nécessairement le conduire à des résultats définitifs importants.

En terminant, je dois mentionner aussi les études de M. Castaing concernant l'histoire, la religion et les coutumes des anciens Péruviens. Dans presque toutes nos séances, nous avons de lui des communications extrêmement intéressantes qui trouvent ensuite place dans nos *Archives*.

Ces travaux font certainement honneur à la Société ; mais il me semble que les recherches pourraient être plus nombreuses. Il suffirait pour cela qu'il y eût une entente pour que le vaste domaine que nous avons à explorer fut partagé entre les divers membres. Il serait nécessaire aussi de donner à nos *Archives* le caractère de périodicité qui leur manque et de créer peut-être des cours, des conférences, dans lesquels on étudierait les principaux points d'histoire d'archéologie, de linguistique, en un mot toutes les branches des connaissances humaines.

La Société Américaine doit ne pas perdre de vue sa devise et se rappeler que le monde anté-colombien n'a pas été complétement découvert. Un grand voile cache encore les mystères de son antique civilisation. C'est à la Société qu'il appartient surtout d'aider à le déchirer.

LES SYSTÈMES RELIGIEUX

DANS

L'ANTIQUITÉ PÉRUVIENNE

Par A. CASTAING,

Secrétaire-Général de la Société Américaine de France.

---

§ 1. — LES GRANDS DIEUX.

Si l'on s'en rapportait au sentiment du plus grand nombre de ceux qui ont étudié les choses anciennes du Pérou, la religion nationale de cette contrée, antérieurement à l'arrivée des Espagnols, aurait consisté dans le culte du Soleil, aïeul des Incas : l'erreur est évidente. Des recherches mieux dirigées ont conduit quelques uns à proclamer la suprématie du célèbre Viracocha ; mais ce personnage étant une sorte de Protée difficilement saisissable, les uns en ont fait la manifestation primitive d'un monothéisme assez voisin du nôtre, les autres l'ont considéré, soit comme le créateur du Soleil, soit au contraire comme son fils, soit enfin comme la personnification de l'astre lui-même : dans ce dernier cas, on revient au premier système, il n'y a que le nom de changé. Il en est qui se croient en mesure de substituer à cette haute

personnalité, des divinités d'un ordre encore supérieur, Con, Ticci, Pachacamac. On a aussi prétendu que Pachacamac fut le dieu des masses, et le Soleil celui de la Cour. De toutes les façons, on marche vers l'idéal préconçu du monothéisme primitif, que l'on a voulu voir en tous lieux, et dont il est si difficile de constater quelque part la réalité.

Ces théories, si favorables aux affirmations d'une science avide de résultats acquis, remontent aux premières années de la conquête espagnole ; elles proviennent des efforts qui furent faits pour christianiser rapidement le pays. On comprend que les missionnaires aient trouvé commode de signaler, sur le terrain même de leur ministère, une besogne à demi faite : pour cela, il suffisait de constater le principe essentiel du monothéisme dans l'une des divinités locales. Sans avoir même à changer le nom, on faisait tomber quelques particularités malsonnantes, on ajoutait les dogmes et les symboles réduits à une simple expression. Le succès couronna ces ingénieuses combinaisons : Les néophytes s'y étant prêtés de la meilleure grâce, on n'eut que le choix entre les quatre grandes divinités. Viracocha avait, à vrai dire, des attaches trop humaines, Con et Ticci étaient peu connus ; au contraire, Pachacamac, dont le culte mystérieux prit une grande extension sous les derniers Incas, répondait mieux aux conditions du programme. Garcilasso n'en fait pas de doute ; « Si j'avais à nommer dieu, en péruvien, dit-il, je dirais Pachacamac. » (1).

(1) Garcilasso de la Vega, *Commentarios reales*, II, 2.

Après avoir si aisément persuadé les autres, il faudrait être doué d'une forte dose de mauvaise foi, pour ne point croire soi-même ; aussi, est-ce avec une pleine conviction, qu'un grand nombre de missionnaires ont émis et répandu les systèmes religieux qui ont fait leur chemin dans les pages de l'histoire. Mais l'Ethnographie, dont la mission est de se rendre compte des institutions et des mœurs, est tenue à une critique plus sévère : c'est pourquoi, sans vouloir aujourd'hui pénétrer au plus profond de questions dont tous les éléments ne sont pas encore en nos mains, j'essaierai provisoirement d'esquisser l'individualité de chacun des êtres, sur lesquels on a prétendu faire reposer l'attribution de l'idée divine.

Viracocha paraît n'être qu'un surnom, dont l'origine et le sens sont restés à l'état d'énigme (1). Quoiqu'il soit devenu le dieu officiel de l'empire des Incas, pendant le siècle qui précéda la conquête, et qu'en réalité, il soit peut-être antérieur aux autres grands dieux, son antiquité ne remonte pas aussi haut que l'on aimerait à le supposer, lors qu'il s'agit d'une aussi considérable personnalité. Son existence, dans l'esprit des Incas eux-mêmes, qui l'ont inventé, ne remonte peut-être pas beaucoup plus loin que l'époque où les historiens font figurer son nom dans la liste des souverains de Cuzco ; il ouvre ou précède immédiatement la période franchement historique : la date ne se perd pas dans la nuit du temps, elle appartient au milieu du XIVe siècle de notre ère.

(1) *Huiracocha* est traduit « enflûre de la mer » ; ce serait plutôt « mer enflée » ; mais, dans les deux cas, le sens échappe ; Voy. *La Légende de l'Homme-Blanc*.

Un souverain, que la plupart des historiens assimilent à un Yupanqui, aurait reçu, d'une divinité portant le nom de Viracocha, l'importante révélation que les Incas étaient tous des fils du Soleil, comme le dieu lui-même dons ils descendaient. C'est alors que le rénovateur de la dynastie prit le surnom de Viracocha, et que les Incas, ses successeurs, se proclamèrent les héritiers du soleil.

A vrai dire, la légende fait remonter deux siècles plus haut l'existence d'un autre Viracocha ; d'après elle, Manco-Capac, le fondateur de la dynastie, ne fut pas un modèle de moralité : après avoir violé l'une de ses sœurs, il en épousa une autre, tua de sa main l'un de ses frères et en empoisonna un second. Celui-ci passa pour être monté au ciel, où il règne sous le nom de Viracocha. Mais, dans ce fait, il ne faut pas chercher une date, un certificat d'origine : absolument mythique, la légende de Manco-Capac ne contient que des allusions à la formation du centre politique de Cuzco ; les faits et les personnages qu'on y voit figurer sont des allégories, des institutions, des tribus et des localités primitives.

Il y eut enfin une troisième manifestation de Viracocha, la plus populaire de toutes : c'est celle qui le confond avec trois autres grands dieux, dont les noms s'associent au sien : il devient alors Contícciviracocha. Sous cette forme, il est le créateur, *el gran Hazedor*, le grand faiseur, comme dit Santacruz, qui prétend faire remonter sa connaissance à Manco-Capac, législateur religieux, en même temps que civil, et grand ennemi du fétichisme des *huacas*.

Tout dieu qu'il est, Viracocha n'est pas moins un

homme, et non pas seulement par voie d'antropomorphisme, comme le Soleil et les forces de la Nature, mais conformément aux traditions nationales. Tantôt, c'est l'ancêtre du genre humain, sortant, par un jour de brume, du lac de Titicaca, suivi d'une troupe de compagnons qui peuplèrent le monde. Il s'établit à Tiahuanaco, où le Soleil fut créé par ses soins. A vrai dire, le soleil existait déjà, puisqu'il avait éclairé les hommes, qui furent alors détruits par un déluge, dont le souvenir s'est conservé parmi les habitants du Collao (1). Mais Viracocha ayant caché cet astre dans l'île de Titicaca, qui fut préservée des eaux, put ensuite le produire à Tiahuanaco (2) ; fait important et dont les célèbres sculptures du temple immortalisent la mémoire. Probablement, il y a là un mythe, et le Soleil n'est que l'allégorie de la famille des Incas qui s'était réfugiée dans les îles du lac d'où elle prétendait tirer son origine.

Tantôt Viracocha est la personnification du fameux Homme Blanc de la légende. Dans la vallée de Jauja, l'on distinguait l'un de l'autre, en les adorant tous les deux, le premier sous le nom de Ticciviracocha, et le second sous celui de Huarivillca (3) ; mais ailleurs on les confondit. C'est même à titre d'Homme Blanc, qu'il était honoré dans les plus illustres de ses temples. Au sanctuaire à deux étages de Cacha, sa statue reproduisait les formes sous lesquelles il était apparu à l'Inca qui prit son nom :

(1) Cieza de Léon, *Chronica del Peru*, C, 1a parte.

(2) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, l. I, c. 25 —

(2) *Huarivillca*, prêtre fondateur.

c'était, dit Garcilasso, puisant aux meilleures sources quant à ce fait, c'était un homme de belle stature, ayant une barbe de plus d'une palme, ornement d'autant plus significatif, qu'il est absent chez les Péruviens ; sa robe, flottante et assez longue, pour arriver à ses pieds, ressemblait plutôt à une soutane où à l'aube d'un prêtre, qu'aux vêtements des indigènes qui ne descendaient, pour les hommes du moins, qu'à la hauteur du jarret. Il était accompagné d'un animal aux formes bizarres ayant des griffes de tigre ; enfin, il portait au cou une chaîne dont l'extrémité tombait dans sa main. Ce morceau de sculpture existait encore à l'époque où l'historien des Incas était au Pérou, mais il était défiguré par le contact des pierres qu'on lui avait jetées (1). Cieza de Léon ajoute que la statue portait une couronne ou tiare (2) ; ce signe de royauté rappelait sans doute son titre de fondateur et protecteur de l'empire. D'autres ont fait observer que cet extérieur était assez conforme à celui des grandes statues de Tiahuanaco, lesquelles étaient barbues et vêtues de robes longues.

L'auteur de la *Relacion anonyma* publiée par M. Jimenez de la Espada, ajoute qu'il existait, dans le grand temple de Viracocha, qui est devenu la cathédrale de Cuzco, une autre statue, placée à l'endroit qu'occupa ensuite le maître autel, et dont il donne la description suivante : « les cheveux, le visage, les vêtements et la chaussure étaient semblables à ceux que les peintres

(1) Garcilasso de la Vega, *Comment. reales*, IV, 21.

(2) Cieza de Léon, *Chronica del Peru*, 1a parte, LXXX,V.

donnent à l'apôtre saint Barthélemy. » (1). Cette représentation n'avait pu être faite que de tradition, l'édifice ayant été construit par les trois Incas qui régnèrent au XVe siècle. (2)

Sous ces aspects, Viracocha s'identifie avec le bon Tounapa de la légende, l'Homme Blanc, dont l'un des noms est *Viracochanpachayachicachan,* l'instructeur du monde Viracocha. C'est à tort que les missionnaires ont voulu retrouver en lui l'apôtre saint Thomas, ou quelqu'un de ses disciples ; la date du personnage est bien postérieure ; mais il s'agit d'un homme blanc, différent des Indiens. Au moment de la venue des Espagnols, les Péruviens donnaient le nom de *Viracochas* à tous les hommes blancs et barbus ; en voyant les Espagnols, ils crurent que François Pizarre était le dieu Viracocha en personne et ses soldats les fils du Ciel que leurs légendes faisaient intervenir dans les destinées du pays.

Aujourd'hui, le souvenir s'est conservé sur les bords du lac de Titicaca. Squier, visitant ces parages, en compagnie d'un Irlandais, fut salué par des Indiens, dont un curaca, qui venaient toucher du front leurs étriers, en les appelant « père Viracocha » (3). Dans la tradition du pays, ajoute cet explorateur émérite, Viracocha avait les cheveux blonds et les yeux bleus ; aussi les Indiens ne donnaient-ils pas le même titre au commandant militaire du district dont le teint était basané et qui les qualifiait d'imbéciles (4).

(1) *Relacion anonima,* dans *Tres relaciones.*
(2) Pachacutec Yupanqui, Topa Yupanqui, Huayna-Capac.
(3) *Tattai Viracocha.*
(4) *Tontos*, Sots. Squier, *Peru, travel and exploration in the land of Incas*, ch. 16 et 17. Squier était blond et son compagnon avait les yeux bleus.

Les idées populaires relatives à la personnalité de Viracocha furent donc extrêmement ondoyantes ; elles parcoururent, dans la suite des temps, toute l'échelle des gradations par lesquelles un homme se peut distinguer du Créateur de la nature, En réalité, on avait fini par le considérer comme une divinité suprême, ayant la surintendance de toutes choses, mais ne s'occupant point des détails départis aux divinités inférieures, dont chacune avait une mission spéciale. Dès lors, Viracocha était voué à un abandon plus ou moins prochain. Contrairement à l'injonction du proverbe, qui veut que l'on s'adresse à Dieu plutôt qu'à ses Saints, les populations de tous les pays ont confiance dans les spécialités, au Ciel comme sur la terre : c'est pourquoi les Péruviens négligèrent Viracocha, pour s'adresser aux multiples divinités qui étaient censées répondre à leurs besoins. Peut-être serait-on le plus près de la vérité, en admettant que Viracocha fut d'abord la qualification d'une individualité légendaire, à laquelle la suite des temps ajouta successivement les attributs d'ordre supérieur, mais d'origine diverse, sous lesquels il fut connu, au moment de l'arrivée des Espagnols dans ses domaines.

Pachacamac n'est pas une divinité du pays des Incas, Il fut inconnu de la Sierra qu'occupaient les Aymaras, et de la vallée de Cuzco où l'empire s'organisa, jusqu'au moment où la puissance de Pachacutec Yupanqui s'étendit aux rivages du Pacifique. C'est alors, dans la première moitié du XVe siècle, que l'on constata son existence snr la côte occidentale, de l'autre côté des Cordillières, dans une province que les Incas annexèrent

à leur royaume de Counti Souyou, et que les Espagnols ont nommé la Barranca (1). Il y avait, dans cette contrée, des oracles célèbres, entre autres celui de Rimac, localité dont le nom a été métamorphosé en Lima (2) : une idole à figure humaine, occupant le sanctuaire, rendait des oracles fort appréciés des Yincas, habitants des terres chaudes. Un peu plus au sud, dans la vallée d'Irma, et la localité de Lurin, était l'oracle de Pachacamac.

Invisible, sans formes connues et sans représentations figurées, au moins pendant les premiers temps de son culte, Pachacamac, à proprement parler, n'était autre chose que l'âme du monde, résultat du premier effort d'une philosophie qui avait su distinguer l'esprit de la matière.

C'était donc une divinité panthéistique, dont Garcilasso a dit : « Celui qui est à l'univers comme l'âme est au corps » (3). Ailleurs, le même historien assimile Pachacamac avec le Dieu des Chrétiens, ce qui montre de quelle façon les Péruviens accueillaient les idées de l'Europe : ils ne les subissaient qu'en se les appropriant à leurs instincts traditionnels.

Au début de son règne, l'Inca Pachantec Ynpanqui avait été le promoteur du culte de Viracocha, dieu suprême, substitué à la divinité classique du soleil. Ce ne fut point sans étonnement qu'il trouva, sur le rivage où le succès

(1) *Barranca*, en espagnol, fondrière, lieu des fondrières.

(2) *Rima*, parler ; *Rimar*, le parlant, celui qui répond.

(3) *Pacha*, la terre, le monde ; *camar*, animer et *cama*, âme. Participe présent, *camac*, animant le monde : Garcilasso, II, 2.

de ses armes l'avait porté, une divinité nouvelle réalisant, à certains égards, la théorie qu'il avait élaborée, et la dépassant sous d'autres rapports. Le temple, bâti depuis quelques années par les prédécesseurs de Cuysmancu, seigneur des Quatre-Vallées (1), n'était pas un lieu de cérémonies et de prières, mais le simple séjour d'un oracle ; toutefois, si les sacrifices sanglants faisaient défaut, les offrandes abondaient au profit des devins qui ne permettaient pas l'abord du sanctuaire à quiconque n'arrivait pas avec un présent, ne fût-ce qu'une pierre du chemin (2). Ils avaient le droit de se montrer exigeants, puisqu'ils prédisaient l'avenir, guérissaient les maladies et possédaient les recettes les plus assurées pour mener à bonne fin toutes les affaires de ce monde et de l'autre. L'absence d'un culte officiel se conciliait au mieux avec les instincts du peuple, déjà trop chargé de fêtes et de cérémonies dirigées par l'État. En sortant du sanctuaire de Pachacamac, où il s'était trémoussé de la tête aux pieds, en l'honneur du dieu invisible, l'Indien retournait tranquillement à ses idoles de pierre et de bois, à ses *huacas*, à ses fétiches. Garcilasso nous apprend que les

(1) Son titre était *Hatunapo*, grand chef. Au temps de Garcilasso, les Quatre-Vallées de la province de Barranca portaient les noms de Pachacama (jadis Irma), Lima (jadis Rimac), Chancay et Huaman.

(2) Garcilasso, XI, 30, prétend que les Yuncas faisaient des sacrifices d'animaux et même d'hommes, dans le temple de Pachacamac. On ne peut pas s'en rapporter aux dires d'un auteur qui se plaît à exagérer la barbarie des pays conquis, pour illustrer le rôle civilisateur des Incas.

Yuncas, habitants du pays, ne tardèrent pas à remplir le temple de leurs idoles représentant les animaux auxquels ils faisaient la chasse, les poissons alimentant le commerce de la côte et le renard, célèbre par ses ruses sur le rivage américain du Pacifique, aussi bien que sur les bords lointains de l'Asie. Enfin, les prêtres ayant constaté que l'absence de représentation personnelle mettait leur dieu dans un état manifeste d'infériorité, Pachacamac eut une grande statue de bois, qui fit des petits, comme on le verra plus tard ; mais ensuite, la jugeant sans doute indigne d'un si haut personnage, on la cacha en un lieu sombre et puant que l'on tenait fermé. (1).

Ayant donc plus ou moins assujetti le pays maritime compris entre la Cordillière et l'Océan, Pachacutec Yupanqui voulut le doter du culte de Viracocha. Cette innovation ne pouvait être bien accueillie des possesseurs du sanctuaire de Pachacamac, dont elle menaçait les revenus. Le grand chef Cuysmancu prit la peine de se rendre à Cuzco, « pour faire la connaissance de l'Inca », ce qui n'indique pas des relations très suivies jusqu'alors (2). Le seigneur des Quatre-Vallées ne dissimula pas son peu d'enthousiasme à l'endroit de la divinité incasique : trois dieux qu'il possédait déjà lui suffisaient pleinement (3). Cependant après avoir longtemps négocié, on arriva sur le

---

(1) Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, XLVI, 2.

(2) Selon Santacrus, Yupanqui visita le pays à deux reprises et la seconde fois, il s'y reposa pendant plusieurs jours ; mais, par exception, il n'imposa point de tribut à la province.

(3) Rimac, Pachacamac et Mamacocha (la mer).

terrain des transactions. Il fut convenu que Pachacamac et Viracocha vivraient en bonne intelligence et sur le pied de la plus complète égalité : le premier permit la construction d'un temple de Viracocha à côté de celui qu'il occupait lui même ; en échange, il reçut l'une des deux places d'honneur dans le panthéon des Incas, où le Soleil était relégué au troisième rang. Par cette combinaison, Pachacutec Yupanqui crut faire acte de haute politique, et il ne prévit pas les difficultés qu'il se préparait. Ayant déclaré que Viracocha était le maître et la source de toutes choses, et même le père commun de Pachacamac, du Soleil et des Incas, il s'était mis lui-même à la tête des grands dieux de l'empire ; et, comme il avait en main la puissance effective, il nourrissait le secret espoir d'absorber à son profit toute l'autorité : c'est ce qui était arrivé partout jusqu'alors. En attendant, il assignait au temple de Viracocha, dans Lurin, un terrain artificiellement exhaussé, qui dominait le sanctuaire de Pachacamac.

Toute cette habileté fut en pure perte, et le démon, comme le dit Cièza désignant ainsi Pachacamac, fut très satisfait du résultat (1) : Son domaine allait être indéfiniment agrandi. En effet, les circonstances et l'adresse des devins de l'oracle ayant déjoué les calculs de l'Inca, le culte du dieu nouveau venu ne tarda point à éclipser celui de son illustre concurrent. Au temps de la conquête espagnole, le culte de Pachacamac s'était développé à un tel degré qu'il avait envahi la partie la plus civilisée de l'empire : on accourait de trois cents lieues pour con-

(1) Cieza de Léon, *Chronica del Peru*, 1re partie, L XXII.

sulter l'oracle, dont les dérivés avaient, en même temps, des sanctuaires sur d'autres points, comme je le raconterai plus loin. Il occupait alors la première place dans la vénération publique : les Péruviens n'osaient prononcer son nom ; ils ne s'y décidaient qu'après avoir pris une attitude suppliante, levé les yeux au ciel, et humblement regardé le sol. Pour l'adorer, on envoyait des baisers dans l'air, qu'il remplissait de son invisible puissance (1). Ce culte intime contenait une muette protestation contre l'hommage officiel que les Incas exigeaient pour leur auteur Viracocha et pour eux-mêmes, ses représentants. Le culte du Soleil avait pu avoir un grand prestige, alors que cet astre restait dans son rôle de suprême vivificateur, de bienfaiteur du genre humain. Mais, lorsqu'on le vit se poser en possesseur unique de la terre, s'en attribuer tous les produits, et ne laisser au pauvre monde que ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, le prestige s'évanouit. Il devait à peine en rester quelques traces, après la conquête espagnole ; on sait que cette révolution eut pour résultat de rendre aux familles les terres dont elles avaient été dépossédées, au nom du Soleil et par ses prétendus héritiers, pendant toute la durée du communisme officiel dont les derniers Incas furent les promoteurs et les opulents bénéficiaires. Il n'en fallait pas davantage pour que Pachacamac s'élevât, dans les idées populaires, au dessus de Viracocha. On essaya de les confondre, et la tentative aurait sans doute réussi, si le peuple n'avait eu, de son côté, des préoccupations reli-

(1) Garcilasso de la Vega, I ; Balboa, etc.

gieuses d'un autre genre, celles de ses génies et de ses fétiches.

Le nom du dieu Con, Coun et même Choun, viendrait, d'après M. Angrand, d'une racine quichua rendant l'idée de chaleur : cette opinion le rapprocherait du Soleil. Paraissant fréquemment dans les récits des historiens du Pérou, ce nom est ordinairement associé à ceux de Ticci et de Ticci-Viracocha. Le frère Betanzos raconte que Conticci Viracocha monta du lac de Collasouyou avec ses compagnons. Il forma le Soleil au lieu où est placé actuellement Tiahuanaco, puis les autres étoiles ; il fabriqua, en des régions diverses, des hommes de pierre, auxquels ses compagnons donnèrent des noms. Ils sortirent des sources, rivières et lacs, sous forme d'hommes vivants. Bientôt, ils se révoltèrent, et le dieu leur ayant fait sentir sa puissance, ils lui bâtirent des temples avec des pierres énormes (1). Il est aisé de voir que cette légende se rapporte à la construction du temple de Tiahuanaco.

Selon P. Simon, c'est du Nord que vient Con : fils du Soleil et père de toutes choses, il forme les montagnes et les vallées par un acte de sa seule volonté. Il crée les hommes qui ne tardèrent pas à devenir des scélérats ; il dévaste alors le pays, et ils traînent une vie misérable. Cependant, Pachacamac, fils du Soleil et de la Lune (2), venant lui disputer la place, il fait retraite devant des forces supérieures ; mais, en s'en allant, il change les hommes en chats noirs et autres bêtes horribles. Pacha-

(1) Garcia, L. V. 7.

(2) D'autres disent fils de Con. Cf. Rivero et Tschudi, VII.

camac crée de nouveaux hommes et leur donne des doctrines (1). Ceci peut se rapporter à l'abandon mystérieux de Tiahuanaco.

D'après d'autres traditions, Choun avait un corps sans os et sans muscles, il abaissait les montagnes, comblait les vallées et traversait ainsi les lieux les plus inaccessibles (2).

Il est possible que les notions bibliques, apportées par les Espagnols aient modifié les primitives légendes ; on a même prétendu que le dieu aurait été adoré sous la figure d'une croix : cela n'impliquerait pas nécessairement l'initiation au christianisme. A Liribamba, qui fut la métropole du pays des Puruhas, sur la côte au sud de Quito, Con était figuré sous l'aspect d'une tête humaine ayant la forme ou faisant partie d'un vase.

Ticci est le plus obscur de tous ces grands dieux : Garcilasso n'hésite pas à déclarer qu'il ignore la signification du terme, et il ajoute que les autres n'en savent pas davantage (3). Cependant, les Espagnols ont cru retrouver en ce personnage la notion du Créateur de toutes choses : ils l'ont représenté comme un dieu suprême, en faisant précéder son nom de celui d'*Illa*, qu'ils ont assimilé aux termes bibliques d'El, Eloah, et même à l'Allah des Arabes : dans cette combinaison, le nom signifierait

(1) P. Simon, *Notizias historiales de las conquistas de tierra firme*, P. II, dans Kingsborough.

(2) Coréal, *Voyages*, t. II, p. 89.

(3) Garcilasso, L. II, 2.

Lumière éternelle (1). Ceci me fait soupçonner que le terme *Illa*, qui est fort peu connu, est une mauvaise transcription d'*Illapa*, l'éclair, la foudre, le tonnerre, qui fut en effet la seconde des divinités sensibles des Péruviens.

Ticci se confond, du reste, avec les autres grands dieux sous les noms de Conticci et de Ticci Viracocha. Peut-être son nom n'est-il qu'un qualificatif ajoutant à la valeur des autres ou les présentant sous un aspect spécial. En tous cas, c'est une supposition fort gratuite des premiers missionnaires, que celle qui retrouve, en ces associations de noms, le souvenir du dogme de la Trinité (2). L'idée de triade n'y était même pas et les trois termes se fondaient dans la désignation d'un seul et même personnage.

§ 2. — LE MONOTHÉISME DES PÉRUVIENS.

Connaissant ainsi les quatre grandes divinités du Pérou, l'on est porté à se demander dans quelles proportions, en l'honneur duquel de ces dieux, et enfin à quelle époque se réalisa le fait important du monothéisme péruvien.

Il convient d'abord de délimiter le périmètre du territoire où put se produire une pareille idée. Ne répondant pas à une configuration géographique, le terme de Pérou n'a point de signification précise; et tout ce que put faire la politique des Incas, ce fut de lui donner un centre, Cuzco, d'où le pouvoir était censé rayonner indéfiniment dans la direction des quatre points cardinaux. Au surplus, le pays, dans les temps antérieurs à la con-

(1) *Relacion anonima*, dans *Tres Relaciones*.

(2) Acosta, *Historia natural*, etc., V, 4.



quête espagnole, ne connut point ce nom de Pérou, et il n'en posséda aucun autre qui s'appliquât à un ensemble de provinces réunies par des liens géographiques ou nationaux. On l'appelait *Tavantinsuyou*, les quatre royaumes, dont l'ensemble formait l'empire des Incas, expressions administratives avec des limites de convention. Cette division est celle dont il faut se préoccuper, parce qu'elle est seule admise par les historiens et les anciens voyageurs, chez lesquels nous sommes obligés de puiser nos informations; or, la plus grande partie de cet immense empire des Incas avait été conquise dans les cent cinquante ans qui précédèrent l'arrivée des Espagnols : les populations étaient variées et sans lien commun ; chacune d'elles avait son système religieux indépendant, et si les Incas réussirent à supprimer des rites barbares, comme le veut Garcilasso, dont les assertions sont contestables en grande partie, ils ne purent faire accepter des idées nouvelles, auxquelles la plupart de ces peuples n'étaient nullement préparés. En réalité, l'action religieuse des Incas ne s'exerça jamais complétement que sur le périmètre de l'empire primitif, tel que le grand Yupanqui l'avait reçu de ses prédécesseurs, au moment où il ouvrit l'ère des conquêtes. Ce périmètre comprenait les vallées centrales, dont celles de Cuzco était la plus importante, entre les Cordillières, la Sierra, les Andes et les pampas du Nord. Partout ailleurs, même dans les derniers temps de l'empire des Incas, nous trouvons l'indépendance religieuse unie le plus souvent à l'autonomie administrative.

Dans cette limite même, le pauvre peuple, assujéti à

l'asservissement le plus complet qui ait jamais existé, n'essayait pas la discussion des hautes idées pour lesquelles il n'avait ni autorité ni compétence ; maintenant en secret ses pratiques fétichistes, il allait chercher l'espérance et la consolation auprès de ses oracles et de ses devins, et subissait publiquement tel culte et telle doctrine qu'il plaisait au pouvoir de lui imposer. En un mot, le peuple péruvien ne compte pas dans le développement de cette portion supérieure de l'histoire religieuse : tout se passe entre le Sacerdoce et les Incas. La preuve de cette appréciation ressortira des faits qui vont être exposés.

En remontant aussi haut que possible dans le dédale des traditions locales, on rencontre la Légende de l'Homme Blanc, que j'ai fait connaître en d'autres circonstances ; il suffira donc d'en rappeler les détails essentiels. Le bon Tounapa, qui n'est pas l'apôtre saint Thomas, est du moins antérieur à la monarchie des Incas : il représente les plus anciens souvenirs du pays. On ne saurait dire d'où il venait, quoique son extérieur, ses vêtements, sa manière d'être accusent une origine et une éducation européennes. Il est également difficile de caractériser sa mission ; sans doute, la légende est pleine de traits rappelant le christianisme : Tounapa construit une grande croix et la porte sur ses épaules, à travers les Andes de Caravaya ; il baptise une princesse sur les bords du lac de Carapuco, et les Indiens, ne comprenant pas de quel droit il se permet de laver la tête d'une personne aussi respectable, le saisissent, l'emprisonnent et le condamnent à mort ; heureusement un beau jeune homme, qui déclare

lui être envoyé par la madone dont il est le protégé (1), brise ses fers, en les touchant du bout du doigt, l'emmène sans que la garde s'en aperçoive, et lui fait passer le lac sur son manteau converti en nacelle. Ces détails n'inspirent pas grande confiance : si l'on pouvait admettre qu'ils remontent en plein moyen-âge, leur physionomie si chrétienne n'aurait pas persisté à travers trois ou quatre siècles d'un paganisme, où comme le dit Santacruz lui-même, d'après les traditions de ses aïeux, le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ étaient également ignorés (2) ; il faut donc admettre que, pendant le siècle qui s'est écoulé entre l'arrivée des Espagnols et la rédaction de l'œuvre de Santacruz, des additions de source catholique ont transformé certaines parties de la légende de l'Homme Blanc.

Mais ce caractère chrétien ne se soutient pas. Sans doute, le bon Tounapa fait force miracles et guérit les malades par la simple imposition des mains ; mais la tradition met à son compte une foule de prodiges qui ne se concilient point avec la mansuétude prescrite aux disciples du Christ : il maudit ceux qui l'accueillent mal, il abîme dans un lac le village de Yamque Soupa avec ses habitants qui l'avaient insulté, il change en statues de

(1) Santacruz, *Antiguedades deste reyno del Peru* : « y los (le) avia dicho : no tengas pena, que ya vengo à llamaros en nombre de la matrona que os està aguardando solo, el cual està para irse al lugar de hulguras. »

(2) Santacruz, *Liv. cit.* : no les faltava solamente nombre de Dios nuestro senor, y de su hijo Jesucristo nuestro senor les faltava, que es publico notorio entre los viejos. »

pierre les gens de Quinamares et plus tard ceux de Tiahuanaco qui se livraient au plaisir de la table et à la danse, au lieu d'écouter ses leçons. Contrairement aux préceptes de l'Évangile, dont il ne prononce pas le nom, il s'occupe surtout des choses de ce monde : s'il fait la guerre aux idoles et aux *huacas*, c'est dans un but de bonne police et de civilisation. Aussi, les contemporains lui décernent-ils le surnom de Viracocha, et lorsque sa mémoire revint à flot, sous l'Inca Yupanqui-Capac, à la fin du XIIIe siècle, ses admirateurs rétrospectifs ne connaissent plus que les services qu'il a rendus à l'organisation de l'État (1), en lui attribuant le mérite d'avoir banni les *huacas* et mis en fuite les méchants diables *happinuños*, on n'a jamais su dire par quoi il les avait remplacés. En somme, la doctrine prêchée par Tounapa est restée absolument inconnue, et le motif en est sans doute dans ce fait qu'il ne fut jamais écouté ni compris d'une population mal préparée à ses enseignements (2).

La seule chose qui fût restée de Tounapa, c'était la baguette détachée de son bourdon de pélerin, en faveur de son hôte, le curaca d'Apotampo, l'un des aieux de Manco Capac (3). Or, il arriva qu'à la naissance du fondateur de la monarchie, cette relique se changea spontanément en une baguette d'or, qui devint le fameux

(1) Santacruz : « gran consejador en acto publico a toda la republica. »

(2) Id. « No fueron oydos, porque los naturales de ese tiempo no hezieron caudal ni casso del hombre. »

(3) *Apotampo*, la maison du chef.

toupayauri, sceptre traditionnel des Incas. On trouva en même temps, deux petits vases ou plaques d'or, provenant aussi de Toumapa, que l'historien appelle *tupacuri* (1). L'un de ces objets faisait partie de la coiffure du souverain, qu'un double symbole rattachait ainsi à l'Homme Blanc de la légende.

Dans ces conditions, il n'y aurait rien de surprenant à voir Manco-Capac faire revivre cette mémoire dans le nom de Viracocha, qui associe la tradition de la légende avec les qualifications de Con et de Ticci, représentant les aspirations instinctives de l'homme vers les formules de l'infini. Mais Manco-Capac et son histoire fabuleuse ne sont qu'une série de mythes, personnifiant tant bien que mal la période d'incubation de l'empire des Incas, laquelle s'étend sur une durée de plus d'un siècle, entre 1050 et 1170. Il est possible que le nom de Viracocha ait pris naissance pendant cette vague période; mais on ne sait comment y rattacher la notion du Créateur et des emblèmes, si l'on est conduit à les ramener au siècle suivant, au temps de Mayta-Capac, à qui Santacruz en attribue la formule définitive.

D'après notre chronologie, Mayta-Capac régna de 1240 à 1270. Santacruz le représente comme un grand législateur, ennemi des idoles auxquelles il voulait substituer le culte du Créateur. Précurseur de l'Évangile, il en aurait prédit la venue, à trois siècles de distance; enfin, il y aurait mis la main, en faisant exécuter des routes conduisant jusqu'à la mer, et à Lima, cent cinquante

(1) M. Jimenez : « *Thupaccochor* ? plancha de oro que se ponia en la *mascapaicha* o tocado real. »

ans avant que le pays n'eût été soumis par ses successeurs. On ne doit pas en conclure que Mayta-Capac ait porté ses armes de ce côté : Santacruz ne lui assigne pas de conquête ; Garcilasso, au contraire, le montre soumettant les montagnes du Sud et le pays des Collas jusques à Tiahuanaco. Seulement vers la fin de sa vie, il aurait mis la main sur la province d'Arequipa, en passant par le Sud.

C'est probablement sur les bords du lac de Titicaca, dont il s'empara, que Mayta-Capac trouva la fiction de Conticeiviracocha, qui en était originaire (1) ; après l'avoir amalgamée avec celle du grand dieu innommé de Tiahuanaco, qui passait aussi pour le Créateur de toutes choses, il la rapporta dans Cuzco (2). Là, on trouva bon de rehausser le système, en lui donnant l'auréole d'antiquité locale, dont il aurait été dépourvu s'il était resté à l'état d'importation récente ; à cet effet, on le fit remonter au fabuleux Manco-Capac ; changeant de patrie, le fondateur de l'empire fut supposé originaire, non plus de Pacaritampo, comme on l'avait dit jusqu'alors, mais du lac de Titicaca lui-même.

Au point de vue politique, la combinaison était pleine d'avantages. On s'assurait le concours du sacerdoce du pays de Collasuyu, et l'on évitait de heurter les croyances de la population, qui n'aurait pas aisément consenti à faire passer le Soleil, du second au premier rang de son panthéon. Dans le pays de Cuzco, l'Inca

(1) Fr. Betanzos, dans Garcia, V, 7.

(2) Garcilasso de la Vega, *Comment. reales*, L. III, 1.

n'était plus le fils, mais le frère du Soleil et tous deux avaient désormais pour père cette invisible puissance où chacun pouvait imaginer ce qui lui plaisait le mieux, soit un principe avec Con et Ticci, soit un homme avec Viracocha ; l'association des noms permettait à toutes les hypothèses de se produire.

Tel fut le grand œuvre de Mayta-Capac, et il semble que c'est là ce que Santacruz a voulu dire, lorsqu'il montre ce destructeur d'idoles et de fétiches, reprenant l'œuvre de son prétendu bisaïeul Manco-Capac et rétablissant le grand talisman ou lame d'or, sur laquelle avait été figuré le symbole du Créateur. En même temps, il fit renouveler le répertoire des chants sacrés, ainsi que le matériel de la grande fête nationale du solstice d'été, l'Intyp Raymi (1); en un mot, l'Inca ne négligea rien de ce qui devait assurer une rénovation religieuse. Il reste à définir le symbole, base des idées nouvelles.

Santacruz a donné par trois fois, sous forme d'illustrations à la plume, la représentation du symbole qui était gravé à la pointe sur lame d'or ; la première figure attribuée à Manco-Capac, est ovale et isolée ; la troisième, également ovale est accompagnée des images plus petites du Soleil et de la Lune, avec cette inscription : « Plaque d'or fin, que l'on dit avoir été l'image du Créateur du vrai soleil, du soleil appelé *Viracocha-Pachayachachiy*. » La seconde planche, beaucoup plus considérable et de forme ovale, est un plan cosmogonique. La partie

(1) On sait que cette fête a été célébrée dans tout l'univers, et qu'elle subsiste dans le monde catholique sous le nom de la Saint-Jean.

supérieure, qui est à pans coupés, contient, au haut du pignon, une croix formée de cinq étoiles, représentant, soit un diadème, soit une rose des vents; au dessous, est le symbole, qui cette fois, est de forme elliptique, et flanqué, à gauche, du soleil, *inti*, ainsi que de l'étoile du matin, avec le nom espagnol, *lucero*, et le péruvien *chasca coylla*; a droite, la lune et une autre étoile; le tout accompagné de deux inscriptions: c'est le ciel supérieur. Au dessous, les phénomènes atmosphériques, les saisons en un mot, le ciel inférieur. Plus bas, la terre, avec ses caractères essentiels, la mer, l'homme et la femme, un animal, la foudre, un arbre, emblème généalogique, dont l'inscription *mallqui* signifie racines et reliques et rappelle les ancêtres. La Terre est spécialement représentée par un cercle portant les mots *pacha-mama*, mère-terre: couronné de l'arc-en-ciel, il contient trois montagnes avec la notice « milieu de la terre », ce qui indique le pays dont Cuzco est le centre; de la montagne du milieu sort le fleuve Pillcomayo, qui s'écoule au dehors. A droite, une figure irrégulière, avec les mots *mama-cocha*, désigne la mer. Sept petits cercles peuvent représenter le produit des mines de métaux précieux. Enfin un lieu grillagé, au plus bas de la page, doit donner l'emblême de l'enfer.

Ce tableau est un résumé des éléments de la Nature; et, comme les Péruviens adoraient tous ces objets, on peut y voir le dieu suprême entouré de son olympe, de ses créatures ou ses fils. L'idée de création n'excluant pas celle d'indépendance, rien n'indique la subordination nécessaire des autres dieux, ni la direction constante qui met le monde dans la main du Dieu unique, selon nos

idées; toute l'histoire des Péruviens montre ce peuple, opposant constamment ou confondant l'une avec l'autre toutes ces divinités. Ce n'est donc point un symbole de monothéisme.

Quant à l'image même du symbole, si c'était un cercle, on pourrait dire que cette ligne de circonférence indéfiniment brisée, n'ayant ni commencement ni fin, dont tous les points sont également éloignés du centre, représente l'éternité, en même temps que l'unité ; mais c'est un ovale ou une ellipse, et si l'on ajoute des rayons tout autour et, à l'intérieur les traits indiquant les yeux, le nez et la bouche, on a la figure officielle du Soleil ; l'un dérive de l'autre ; et, comme dans les temples, le Soleil était toujours représenté sous la figure d'un homme, l'anthropomorphisme de la conception est évident.

En un mot, le Créateur proclamé par Mayta-Capac, le grand Conticciviràcocha, est le père du Soleil dont il porte la ressemblance ; en se substituant à ce dernier dans l'adoration des hommes, il prend l'honneur de ses fonctions primitives, il forme la Nature, à la surface de la Terre. Mais la Terre lui est antérieure, puisqu'il en sort, par le lac de Titicaca ; il en est le premier produit. Cela peut offrir quelque analogie avec la théogonie d'Hésiode ; ce n'est point, même en puissance, le monothéisme.

Si la tentative de réforme eut quelque succès, ce ne fut que dans l'entourage immédiat de Mayta-Capac. Son successeur, Capacyupangui, put se convaincre que les Curacas, seigneurs féodaux du pays, étaient tous adonnés au culte des idoles ; ils lui procurèrent le régal des scènes de haute magie que les prêtres des *huacas* pratiquaient

pour eux. Bien plus, ajoute Santacruz, à cette époque fut inventée l'horrible cérémonie de l'ARPA. Précédemment, on barbouillait le visage des statues avec le sang des animaux offerts en sacrifice ; alors, on y employa le sang des victimes humaines. Les sacrifices humains étant la plus complète preuve de soumission à une divinité, ceux que l'on faisait aux diverses *huacas* excluent toute idée de monothéisme. Ils montrent ainsi jusqu'à quel point les Incas avaient fait accepter le culte du Soleil.

La première moitié du XIVe siècle ne fut point féconde en innovations religieuses. Des souverains adonnés aux plaisirs de la table, ou troublés dans leur possession par de formidables insurrections, n'avaient pas le cœur aux discussions métaphysiques. L'idolâtrie et le fétichisme se développèrent sans encombre. Le réveil de l'esprit politique de la Cour s'opéra dans les dernières années du règne d'Yahuarhuacac, son père, avant 1400 (1). Le début de cet Inca n'avait pas été brillant ; les finances étaient obérées, l'armée affaiblie, les curacas en pleine révolte. L'Inca rétablit peu à peu le bon ordre, en se montrant assez fort pour se faire respecter ; il prétendait être en relations suivies avec le dieu Viracocha, son ancêtre, qui lui donnait des conseils en songe et du secours dans ses difficultés. Cependant, ayant envoyé son fils naturel Incaorcon contre les Changas, peuple féroce qui habitait les montagnes entre Cuzco et Lima, il y perdit son héri-

(1) C'est à cette époque que plusieurs historiens brouillent la succession du trône, en introduisant dans la liste des Incas un Viracocha et un Pachacuti, qui sont des surnoms du grand Yupanqui ou de son père.

tier et son armée. Son fils légitime, qui fut plus tard le grand Yupanqui, surnommé Pachacutec et Viracocha, imagina la fameuse apparition du dieu de ce nom, qui lui rendait le double service d'assurer le courage des troupes qu'il conduisit à l'ennemi et de le désigner comme devant succéder à son père (1).

J'ai déjà donné la description de ce dieu se présentant sous l'apparence d'un homme et se disant le fondateur de la race royale ; « Mon neveu, dit-il, je suis le fils du Soleil, et le frère de l'Inca Manco-Capac et de Coyamamaocllohuaca (2), sa femme et sœur, les premiers de tes ancêtres ; je me nomme Viracocha Inca. Or, je viens de la part du Soleil, notre père » (3). Nous voici retournés à la légende du frère tué par Manco-Capac et mis au rang des dieux. Mais une autre tradition montre le pas décisif que Yupanqui fit faire au système : le prince raconta que Viracocha lui avait dit qu'il était le créateur du Ciel et de la Terre, et qu'il réclamait les honneurs à lui dûs, en échange de la victoire sur les Changas qu'il lui annonçait, et à laquelle il prit une part effective, en combattant à la tête d'une troupe d'hommes blancs et barbus comme lui (4). Avec de pareilles preuves, le doute n'était pas possible : l'invention, qui était dans le goût des Péruviens, réussit parfaitement et l'Inca n'eut pas de peine à placer le culte du Créateur, son oncle, au dessus de ceux du Soleil et de la Lune. Le système n'était pas absolument logique,

(1) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, VI, 21.
(2) Sainte-Vierge-Mère-Lune.
(3) Garcilasso, V, 21.
(4) Acosta, *Hist. general y moral de las Indias*, VI, 21,

puisque Viracocha était en même temps le père et le fils du Soleil ; mais, pour l'instant, il n'y eut point de résistance.

A la suite de ses conquêtes sur le littoral du Pacifique, Yupanqui Pachacutec se trouva dans une situation difficile : la gloire de Pachacamac avait fait irruption dans ses états, malgré tous ses efforts pour maintenir la suprématie officielle de Viracocha. A la fin de son règne, le nouveau culte envahissait les vallées et la sierra. Cet Inca qui était, selon Balboa, le plus barbare des hommes et le plus sanguinaire qui ait existé, n'avait pas moins l'étoffe d'un puissant organisateur et l'empire lui dut sa constitution classique ; il voulut régler également la question religieuse. Mais cette fois, le bon plaisir n'y suffit plus; il fallut compter avec les ministres des divers cultes, qui se partageaient les sympathies du pays. Yupanqui réunit donc, à Cuzco, dans la première moitié du XVe siècle, un concile de prêtres, devins et magiciens, et il les invita à déterminer les lignes d'un culte national. Habitué à se voir obéi en toutes choses, il ne doutait pas de l'acceptation des doctrines que ses ancêtres, prédécesseurs et lui-même avaient édictées. Le résultat trompa complètement son attente : négligeant les divinités métaphysiques, mettant même en oubli la sympathie que les Incas avaient jadis attribuée au Soleil, on proclama les anciennes tendances du pays, en proposant à son adoration, *ex-æquo* : 1° le Soleil ; 2° le Tonnerre ; 3° la Terre ; 4° les constellations. Cette solution ne satisfit point l'Inca : donner des associés au Soleil, c'était rabaisser le niveau suprême où les actes officiels l'avaient placé ; négliger le Créateur

du soleil et de la nature, c'était mettre en doute l'autorité de Viracocha, de celui dont les Incas étaient les descendants, les successeurs, les représentants sur terre. Yupanqui posa au concile une question captieuse en demandant s'il existait au ciel un être supérieur au Soleil. Le concile ne voulut pas avoir l'air de comprendre et répondit qu'il n'était pas permis à personne de croire qu'il existât « au ciel ou sur terre » un être qui fut supérieur au Soleil. Cette fois, il n'était plus possible d'en douter: le concile niait l'autorité de Viracocha et celle de l'Inca. Yupanqui menaça d'abord ; puis, il déclara qu'il avait trouvé quelqu'un qui doit commander au Soleil lui-même. Un frémissement d'indignation parcourut l'assemblée ; mais, en raison du caractère bien connu de l'homme, nul ne s'avisa de répondre. Sur l'insistance de l'Inca, on admit l'existence d'un principe supérieur aux divinités sensibles et, pour concilier toutes les prétentions, on l'appela Ticci-Viracocha-Pachacamac, triade personnifiant l'antique tradition, l'autorité royale, et les nouvelles préférences populaires. Con seul était exclu, s'étant laissé expulser par Pachacamac.

Yupanqui avait réussi à faire prévaloir sa volonté, mais non pas sans être obligé d'accepter la divinité qu'il aurait tenu à exclure ; le système était profondément modifié ; Pachacamac, que l'Inca avait jadis déclaré la créature de Viracocha, devenait l'égal de ce dieu, en attendant qu'on en fît une puissance supérieure ; mais on feignit de se persuader provisoirement qu'ils étaient une même chose. Armé de cette décision, Yupanqui prohiba tous les autres

cultes (1). Inutile d'ajouter qu'il échoua complètement : on ne supprime point par décret la conscience et les habitudes des populations ; on peut amener ce résultat, avec l'aide du temps, mais à condition de ne point dépasser le niveau de l'intelligence et des mœurs. Qu'est-ce que les Péruviens de ces temps là auraient fait de principes métaphysiques ? S'ils finirent par adopter Pachacamac, ce fut moins en sa qualité d'âme du monde, que parce qu'il était un puissant sorcier prédisant l'avenir et indiquant les destinées.

Pendant le règne suivant, qui fut celui de Topa-Yupanqui, l'influence de Pachacamac ne fit que s'accroître, mais en changeant de caractère. Le rapport officiel du licencié Fernando de Santillan met ce mouvement sur le compte de l'Inca (2). Voulant expier un prodige qui aurait précédé sa naissance, Topa, dès son arrivée au pouvoir, se rend dans la vallée d'Irma où se trouve le temple de Pachacamac, jeûne pendant quarante jours, offre de nombreux sacrifices et obtient enfin les confidences du personnage de pierre qui rend les oracles. Celui-ci déclare qu'il est bien Pachacamac, frère du Soleil, qu'il a une femme et des enfants et qu'il désire qu'on lui élève sur place un temple digne de lui ! L'Inca s'empresse de satisfaire à ce désir. Sur un monticule artificiel, on élève un magnifique édifice ; à la suite de ce premier succès, le dieu avoue son désir d'établir ses quatre fils, il réclame des maisons pour les trois premiers dans des

(1) Balboa, *Miscellanea austral.*

(2) Fern. de Santillan ; *Relacion*, dans *Tres Relaciones*.

vallées voisines de Cuzco ; quant au quatrième, objet de toutes ses tendresses, il le confie à l'Inca, auquel il demande pour lui l'abri du palais impérial: tout cela fut immédiatement accordé. Cette famille était excessivement prolifique : les quatre divins rejetons en produisirent d'autres, et le pays en fut littéralement couvert. Un siècle plus tard, le licencié Polo de Ondegardo, chargé de procéder à une enquête sur ces faits, signala dans Cuzco et la prochaine banlieue, plus de quatre cents sanctuaires où des *huacas* des deux sexes, issues de Pachacamac, débitaient des oracles sur les sujets les plus variés. Car il y avait des spécialités : l'une faisait pleuvoir, d'autres présidaient aux semailles ou aux récoltes, plusieurs procuraient des garçons ou des filles, et toutes étaient tenues pour dieux nouveaux (1). C'est ainsi que, du mysticisme originel dont on avait prétendu entourer sa naissance, le culte de Pacharamac était passé au polythéisme le mieux caractérisé. L'instinct populaire avait définitivement triomphé, avec le concours du sacerdoce qui l'exploitait.

Ce succès, quoique très réel et non moins productif, ne suffit bientôt plus aux directeurs de la religion nouvelle : ils voulurent que la suprématie de Pachacamac fût solennellement proclamée. Huayna-Capac n'eut pas le courage de résister à cette entreprise ; il consentit à l'abaissement de Viracocha, le dieu de ses pères (2).

Pendant ce long règne, qui précéda immédiatement la venue des Espagnols, les pratiques de l'idolâtrie attei-

(1) Fern. de Santillan, *Relacion*, 28.
(2) Santacruz, sur Huayna-Capac.



gnirent les dernières limites ; on a même prétendu que l'adoration fut accordée à Huayna-Capac, ce qui n'était arrivé à aucun de ses prédécesseurs (1).

Mais cette assertion, bien que répétée par plusieurs historiens, est au moins contestable. Huayna-Capac passe pour avoir tenu la main à l'exécution des lois existantes et notamment de celle qui défendait d'adorer aucun homme vivant. On ajoute que cette loi fut renouvelée par son successeur Atahuallpa, à la suite d'une délibération prise, en Conseil d'État, à Casamarca (2).

L'exposé qui précède est marqué au coin d'une critique sévère des institutions et des idées religieuses du Pérou. Toutefois, elle ne serait pas équitable, si l'on n'y rendait justice aux tendances qui s'en dégagent. Des souverains se préoccupant de faire prévaloir les principes métaphysiques, quelque fût d'ailleurs le but intime qu'ils poursuivaient ; des prêtres combattant l'innovation, mais finissant par y céder ; des artistes exposant le symbole sous les formes matérielles ; un peuple partant du fétichisme, mais se laissant pénétrer par des vues plus élevées ; c'est un spectacle curieux en tous lieux ; mais aucune partie de l'Amérique n'offre l'équivalent d'un pareil progrès.

---

(1) Polo de Ondegardo, Acosta, etc.

(2) *Relacion anonima*, citant les quippos de Quito, ceux de Cuzco et de Sacsahuaman, Fr. Chaves, Falcon, Hernandez.

NOUVELLES RECHERCHES

POUR

L'INTERPRÉTATION DES CARACTÈRES HIÉRATIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Rapport sur un Mémoire de M. A. Pousse, adressé à la Société Américaine de France.

Par **LÉON de ROSNY**,
VICE-PRÉSIDENT.

Messieurs,

Vous avez bien voulu me charger d'examiner un travail qui vous a été envoyé au commencement des vacances de cette année par M. A. Pousse, sous le titre de *Remarques sur les Manuscrits des peuples indigènes de l'Amérique Centrale*. Suivant le désir qui m'a été exprimé par votre Bureau, je m'efforcerai de vous présenter un Rapport très succinct, d'autant plus que je me propose de vous demander de voter l'impression in-extenso du mémoire dont je vais vous entretenir un moment.

M. Pousse a étudié avec un zèle des plus louables les rares documents que nous possédons jusqu'à ce jour sur l'écriture du Nouveau-Monde antérieurement à Christophe Colomb, et il a adopté la seule méthode qui puisse

nous permettre de projeter quelque lumière au milieu des profondes obscurités de ce grand problème de paléographie américaine. Les progrès de la science, dans cette direction, sont d'une extrême lenteur ; mais, depuis quelques années, il n'est plus permis d'en contester la valeur et la solidité.

La direction suivant laquelle doivent être lus les signes hiératiques du Yucatan et de la région isthmique, par exemple, direction au sujet de laquelle on a émis tant d'idées contradictoires, *est aujourd'hui un fait irrévocablement acquis* ; et ce fait, — on le comprend aisément, — est d'une importance exceptionnelle, puisque, tant qu'on était dans le doute au sujet du sens dans lequel doivent être lus les signes katouniques, les tentatives de déchiffrement manquaient absolument de base. Je suis heureux de voir ma doctrine à cet égard adoptée par M. Pousse, comme elle l'avait été, dans ces derniers temps par M. Cyrus Thomas, de Philadelphie, et par tous les autres américanistes compétents des deux côtés de l'Atlantique.

Ma théorie, au sujet de la direction des profils, direction qui, dans les manuscrits de l'Amérique pré-colombienne, comme dans les papyrus de l'antique Égypte, indique le sens d'après lequel doivent être lues les lignes d'un texte, a également préoccupé M. Pousse qui dit, au sujet du *Codex Peresianus* de la Bibliothèque Nationale de Paris : « En effet, les caractères qui représentent des figures humaines y ont tous le profil tourné vers la gauche, ce qui, *suivant l'observation absolument exacte* de M. de Rosny, *détermine d'une façon formelle* le sens dans lequel les textes doivent être lus. »

Il y a donc là un nouveau fait acquis pour la science de la paléographie yucatèque.

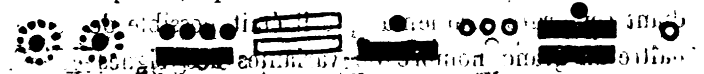
Lorsque j'ai publié, en 1876, mon *Essai sur le déchiffrement des écritures hiératiques de l'Amérique Centrale*, j'ai montré que les signes cycliques de jours, si fréquents dans les manuscrits katouniques, y étaient sans cesse disposés suivant un ordre mathématique, et qu'en étudiant cet ordre mathématique il était possible de reconnaître un grand nombre de variantes des signes connus par la *Relacion* de Diégo de Landa, et même de découvrir la valeur d'un certain nombre de signes absolument nouveaux. J'ai insisté sur l'avantage de diriger dans cette voie les tentatives de déchiffrement, et sur les dangers qu'il y avait, au contraire, à essayer dès le début, de retrouver des noms propres ou d'expliquer des mots et des légendes continues. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est en suivant ce système qu'on a obtenu les résultats les plus sûrs et les plus incontestables.

M. Pousse s'est livré, avec la plus louable patience, à l'étude des combinaisons numériques qui président, dans les documents katouniques, au tracé des séries de signes de jours, et il est arrivé de la sorte à énoncer quelques nouveaux principes au sujet du problème qui nous occupe.

« Frappé, dit-il, de la différence de couleur des hiéroglyphes représentant des nombres tracés tantôt en noir, tantôt en rouge dans les manuscrits, j'en ai recherché la cause déterminante, et je suis arrivé à la constatation de ce principe général que : « *Si à un nombre écrit en rouge, on ajoute le nombre écrit en noir qui le suit immédiatement, le total ainsi obtenu* (diminué de 13 ou de ses

multiples, toutes les fois que cette opération est possible et laisse un reste), *est égal au nombre rouge qui vient immédiatement après.* »

A l'appui de sa doctrine, le savant américaniste cite divers exemples, dont nous reproduisons l'un d'eux, afin de bien faire comprendre sa pensée. A la page 2 du *Codex Troano*, on trouve les signes suivants (1) :



Si au nombre 1, qui occupe la gauche du texte, et qui doit être considéré comme le premier, nous ajoutons le nombre 9, par lequel débute, sur la gauche, la ligne de nombres reproduite ci-dessus, nous aurons un total 10, chiffre que nous trouvons écrit en rouge immédiatement à la droite et par conséquent à la suite de 9. En continuant de même avec les autres nombres de la ligne, nous obtenons la série suivante qui vérifie complètement le principe énoncé plus haut :

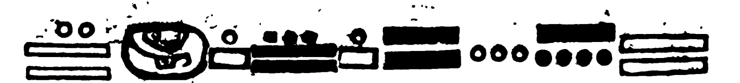
$$1 + 9 = 10 + 6 = (16 - 13) = 3 + 11 = (14 - 13) = 1$$

Partant de ce principe, M. Pousse a été amené à attribuer une valeur numérique au signe que j'ai donné, dit-il, sous le nº 17, avec la valeur, *cimi*, dans le Vocabulaire de l'écriture hiératique Yucatèque, que j'ai publié à la suite de mon édition du *Codex Cortesianus*. Je ferai observer, en passant, que je ne me suis pas donné comme l'auteur de

(1) On est convenu, à défaut de tirages en couleurs, de noter les signes rouges par des traits non remplis et les signes noirs par des traits pleins.

ce déchiffrement, et que j'ai cité l'abbé Brasseur comme ayant expliqué le caractère en question par *cimi* (sixième jour de la semaine yucatèque).

D'après le calcul suivant, M. Pousse nous donne cet hiéroglyphe comme une représentation incontestable du chiffre 20. Il trouve à la page XXIX du *Codex Troano*, compartiment inférieur, les notations suivantes :



« Nous devrions trouver, dit-il, à la gauche du nombre qui figure dans la série immédiatement avant un nombre écrit en noir et d'une valeur telle qu'ajouté au nombre initial, la somme, diminuée de 13 ou d'un multiple de 13, fût égale à 6. Or précisément, à la place que devait occuper un tel nombre, et dont nous ne trouvons pas de trace ailleurs, figure le caractère Nous sommes donc amenés logiquement à supposer que ce caractère précède une valeur numérique, et que cette valeur est telle qu'elle satisfait à la condition que je viens d'énoncer. A s'en tenir à l'exemple choisi, on pourrait admettre que ce caractère est l'équivalent du nombre 7. En effet : 12 + 7 = 19 — 13 = 6. Mais la règle qui préside à la formation de ces sortes de séries, ayant pour principe fondamental la soustraction de 13 ou de ses multiples, toutes les fois qu'elle est possible avec un reste, il est clair que la valeur numérique du caractère que nous

étudions pourrait être égale à 7 plus un multiple quelconque de 13, sans que le résultat de l'opération que nous venons de faire s'en trouvât modifié. En effet, si nous représentons, dans ce cas, la valeur de par la formule $n\ 13 + 7$, nous aurons :

$$12 + (n\ 13 + 7 - (n\ 13 + 13) = 6$$

« La valeur exacte de ce signe resterait donc incertaine, si le *Codex de Dresde* ne nous fournissait un passage permettant de la fixer d'une manière indiscutable. Examinons la ligne de nombres qui figure dans la section inférieure de la page XXXV de ce manuscrit. Nous remarquons tout d'abord une particularité frappante : à chacun des nombres écrits en rouge est adjoint un signe de jour. — On a en effet :



Soit 9 9-*ix* 11 7-*chicchan* (n 13+7) 1-*chicchan*

« La série fournie par les nombres seuls nous donnera :

$$x+9 = 9+11 = (20-13) = 7 + [(n\ 13+7) - n\ 13+13] = 1$$

« Comme il fallait s'y attendre, les nombres, considérés

indépendamment des hiéroglyphes de jour, ne nous apprennent rien ; mais, si, pour préciser la valeur de nous introduisons dans le calcul des noms de jours qui affectent les nombres rouges, nous pourrons arriver à un résultat concluant.

« Pour l'intelligence du système de computation de la ligne que nous étudions, il n'est pas inutile de rappeler que, par la combinaison des 20 noms de jours avec les 13 premiers nombres, les peuples de l'Amérique Centrale, comme ceux du Mexique, obtenaient une sorte de période ou cycle de 260 jours, dans lequel un signe de jour quelconque ne se présentait jamais qu'une fois associé au même nombre. Pour la commodité des explications ultérieures, j'appellerai la période ainsi obtenue *cycle rituel.*

« Ceci posé, reprenons les deux nombres de l'exemple ci-dessus (11 et le signe auquel est attribuée la valeur de 20). Le premier, représentant l'écart qui, dans le cycle rituel, existe entre le jour 9 *ix* et le jour 7 *chicchan*, c'est-à-dire onze jours, le second devra être égal au nombre de jours qui sépare 7 *chicchan* de 1 *chicchan* soit VINGT jours. D'où il résulte que le caractère en question est l'hiéroglyphe du nombre 20, en Maya *kal* ».

M. Pousse fait observer que l'existence d'un caractère spécial pour noter le nombre 20 est tout naturel chez des peuples qui avaient un système numérique vigésimal. Les anciens Mexicains avaient également un signe particulier pour indiquer ce nombre *cempohualli* « la hache », ou « l'étendard » (*pantli*) ; et il ajoute que l'abbé

Brasseur, qui avait donné le signe  comme l'hiéroglyphe de 20, avait oublié d'indiquer où il avait puisé ce renseignement, ce signe ne figurant pas dans les manuscrits katouniques connus jusqu'à présent. Poursuivant l'application de la même méthode, le savant américaniste considère « les séries de nombres alternativement rouges et noirs comme appartenant à un mode de computation de la période de 260 jours ou cycle rituel, cycle qui était la base de tout le système religieux et astrologique des peuples de l'Amérique Centrale et du Mexique ». Il est, enfin, amené à établir les trois principes suivants :

Dans une série quelconque de ces systèmes : 1° Le commencement est toujours marqué par une ou plusieurs colonnes de signes de jours ;

2° Le nombre qui surmonte les signes de jours initiaux et celui qui termine la série de nombres alternativement rouges et noirs sont toujours égaux ; ils sont, en outre, tracés à l'encre rouge ;

3° La somme des nombres écrits en noir, multipliée par le nombre de jours de noms différents qui figurent dans la ou les colonnes initiales, donne toujours au produit 260.

La place qui m'est accordée dans ce fascicule ne me permet point de parler des nombreux exemples que donne M. Pousse à l'appui de son système, et je dois me borner à signaler quelques faits de son mémoire qui doivent attirer tout particulièrement l'attention des américanistes.

Dans mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, j'ai signalé la présence de mots écrits *en lettres européennes* sur plusieurs

feuillets du *Codex Peresianus*, et j'en ai donné un spécimen sur une des planches qui accompagnent mon ouvrage (1). M. Pousse s'est livré à un examen minutieux de ces mots et il a été conduit à constater que, dans ce précieux manuscrit, les signes  *ben* et  *akbal* appartiennent à une série spéciale de jours initiaux particuliers aux habitants du Chiapas ; qu'ils doivent se lire, en conséquence, *Been* et *Votan* ; que les mots écrits en lettres européennes (*Agual aud*...., et *Conamaviadl c*.....) ne sont pas des mots espagnols, comme on aurait pu s'y attendre ; que le premier *agual* est le nom du 20e jour de la semaine dans le calendrier chiapanèque (répondant à *ahau* des Mayas); qu'en conséquence

(1) J'avais reproduit fidèlement les lettres européennes qui figurent sur le *Codex Peresianus* d'une façon si peu apparente qu'ils avaient passé inaperçus jusqu'alors. Un lithographe trop zélé a cru bien faire, au moment du tirage et après mon bon à tirer, en accentuant davantage les traits de ces lettres qu'il a de la sorte, altérés d'une façon regrettable. Il ne m'a pas été possible, à mon grand regret, de faire retirer cette planche; mais elle figurera d'une façon absolument exacte dans l'édition nitrochromique que je prépare du *Codex Peresianus*, édition dont deux planches ont déjà paru dans la savante traduction espagnole de mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, publiée à Madrid, en 1881, par le savant directeur du Museo arqueologico de cette ville, D. Juan de Dios de la Rada y Delgado (un vol. in-fol. comprenant, outre une version castillane de mon travail, une nouvelle édition *rectifiée* de la célèbre *Relacion de las cosas de Yucatan* de Diego de Landa, une Introduction, divers Appendices, etc., etc.)

le Codex Peresianus, dit Manuscrit Mexicain nº 2, dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris, est un fragment du calendrier des peuples du Chiapas et qu'il doit être interprété au moyen de la langue Tzendale ».

M. Pousse termine son savant mémoire, dont je n'ai pu à regret signaler qu'un petit nombre de particularités intéressantes, en annonçant un prochain travail dans lequel il fera connaître ce que ses études lui ont appris au point de vue du déchiffrement des textes hiératiques de l'Amérique Centrale.

ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1884.

PRÉSIDENCE DE M. **Rémi SIMÉON.**

Séance du 17 Mars 1884.

PRÉSIDENCE DE M. LEVASSEUR, DE L'INSTITUT, PRÉSIDENT SORTANT.

Le secrétaire-général donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, qui est adopté sans observations.

M. LEVASSEUR, de l'Institut, président sortant, rend compte des opérations de la Société pendant l'année 1883. Il rend hommage au zèle de M. de Rosny, secrétaire-général sortant, qui a contribué, pour la plus grande part aux bons résultats obtenus ; notamment la publication des travaux en retard. Il dépose ensuite sur le Bureau le premier fascicule du tome III des *Archives*, qui va être en distribution, et dans lequel sont publiés les travaux de la session de 1883 qu'il a présidée. Il exprime l'opinion que la Société suit parfaitement sa voie en se renfermant dans l'étude des questions importantes et spéciales qui ne sont pas susceptibles d'une grande publicité, mais qui

ont par cela même, une valeur scientifique de premier ordre.

PRÉSIDENCE DE M. RÉMI SIMÉON, PRÉSIDENT.

Le secrétaire-général donne connaissance des ouvrages offerts.

Le nouveau président, M. Rémi SIMÉON fait son discours d'inauguration, après avoir remercié M. Levasseur des paroles bienveillantes qu'il lui a adressées.

Il annonce ensuite l'intention d'entretenir la Société sur l'importance des suffixes de noms de lieux. Les suffixes donnent le genre du lieu à désigner, comme exemple on peut citer la terminaison *C* ou *CO* qui indique la situation ; *Tlan* veut dire au milieu ; *Atlan* indique sur l'eau, *Canyan* indique des localités où s'exercent certains métiers. Puis il entretient la Société des textes écrits en anciens caractères mexicains.

M. DE ROSNY, ne croit pas que jusqu'à présent on ait trouvé de véritables textes écrits en caractères mexicains. Dans les manuscrits que l'on connaît, ces caractères servent seulement à noter les noms propres au moyen de rébus, le cycle et les nombres ; mais, nulle part, on n'a trouvé des mots du langage écrits avec ces images, encore moins des marques grammaticales ou des particules ; en somme, rien qui puisse ressembler à une phrase écrite. Les missionnaires catholiques seuls paraissent avoir employé les signes mexicains pour écrire des mots du langage religieux, des prières, etc. Il est probable, cependant, ajoute M. de Rosny, que les Mexicains n'étaient pas plus arriérés dans l'art de l'écriture que leurs voisins de l'Amérique Centrale et qu'ils possédaient un système graphique

analogue à l'écriture hiératique des Mayas. La description des livres mexicains, donnée par Pierre Martyr, ne se rapporte guère aux images didactiques des Aztèques. Toutefois, il reste des doutes à cet égard, car aucun livre de ce genre n'a encore été découvert chez les Mexicains.

M. Rémi SIMÉON insiste sur le véritable caractère des écritures que l'on constate dans quelques anciens manuscrits américains.

M. DE ROSNY répond que ce qu'annonce M. Rémi Siméon lui paraît un fait nouveau pour l'Américanisme et qu'il serait bien à désirer que le savant mexicaniste voulût bien justifier ses recherches par une communication spéciale qui serait certainement accueillie tout particulièrement par la Société.

M. Rémi SIMÉON pense qu'il existe des textes du genre de ceux dont il a parlé dans les rôles et autres manuscrits qui ne sont, malheureusement pas à la disposition de la science américaine à Paris.

Élections de Membres.

M. Daniel BRINTON, à Philadelphie (États-Unis), est élu membre de la Société.

Un groupe de membres de la Société demande l'autorisation de disposer des feuilles 1 et 2 de la première série des *Archives*, afin de pouvoir terminer ce volume resté en suspens. L'autorisation est accordée.

Commissions permanentes.

Sont nommés Membres de la Commission des Fonds : MM. DE MONTBLANC et le docteur LEGRAND, délégué ;

De la Commission de Publication : MM. Malte-Brun, Lesouef, de Rosny, délégué ;

De la Commission des Récompenses : MM. Torres Caicedo et Oppert, délégué ;

De la Commission de la Bibliothèque : MM. Pitrou et Peuvrier, délégué.

M. Castaing continue sa communication *sur les plus anciennes dates de l'histoire, dans l'Amérique du Sud*. Il en est une qui ne saurait laisser aucun doute, c'est celle de l'année 1524, où Pizarre prit la résolution d'attaquer l'empire des Incas. Huayna-Capac, qui régnait alors, mourut l'année suivante : la somme des années du règne de ce prince et de ceux des deux prédécesseurs, les deux Yupangui, sous lesquels le Pérou avait reçu l'organisation communiste que l'on sait, s'élève à 115 ans ce qui porte à l'an 1410, le début du règne du grand Yupangui. En supprimant Pachacutec et Viracocha, qui sont, l'un une allégorie et l'autre une incarnation de la divinité, il reste une liste de sept Incas, dont le premier, Sinchi-Roca, commença son règne en 1257 de notre ère. Avant lui, est une période de 118 ans, d'un caractère mythologique, indiquée dans les traditions sous le nom de Manco-Capac. On arrive ainsi à la date de 1140 qui paraît être la plus ancienne de la dynastie des Incas.

L'un de ces deux princes, Mayta-Capac, s'étant emparé, en 1320, de Tiahuanaco, y trouva les restes d'une architecture magnifique, abandonnée depuis 150 ans, d'après les traditions locales, ce qui reporte à 1170, date voisine de celle de Manco-Capac. L'abandon de Tiahuanaco paraît se lier à une migration des Quichuas du Tercuman, qui

se réfugièrent dans les montagnes, et y fondèrent l'état des Incas, fuyant devant une invasion de barbares du Sud, qui n'étaient autres que les Patagons. Ceux-ci étaient des insulaires de la Polynésie ; les navigateurs ont reconnu l'identité de ces races qui comprennent les hommes de la plus haute stature, ayant d'ailleurs tous les caractères physiques assurant une communauté d'origine dont les traditions locales ne permettent pas de douter.

A l'Est du lac Sacré de Titicaca, on trouve des tombeaux dont les uns ont le caractère propre de l'architecture des Aymaras, tandis que les autres rappellent de plus ou moins près les constructions mégalithiques de l'Ancien Monde : celles-ci très anciennes, mais sans date ; les autres plus récentes.

Plus au Nord, vers l'Équateur, d'innombrables constructions, d'un caractère tout différent, attestent la grandeur des royaumes de Quito et du grand Chinu, qui durèrent 550 ans, avant leur assujettissement par les Incas, en 1475. Voilà donc encore une date initiale remontant à 925, et comme les Caras (hommes-guerriers) auteurs de ces monuments, avaient erré 200 ans avant de s'organiser, il faut reporter à la première moitié du VIII[e] siècle la première date de l'histoire de l'Amérique du Sud.

La séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire-général, A. CASTAING.

Séance du 26 Mai 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RÉMI SIMÉON, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures et demie du soir, 47, Avenue Duquesne.

En l'absence de M. Castaing, secrétaire-général, M. Pedro S. LAMAS est prié de le remplacer dans ses fonctions.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Correspondance.

M. CASTAING, secrétaire-général, écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la Séance, et envoie un travail pour être communiqué à la Société.

M. Désiré PECTOR, M. C., écrit pour accompagner l'envoi de deux moulages d'inscriptions Yucatèques. A cette occasion, M. de Rosny annonce qu'il a reproduit, par la photographie, l'image d'un vase Yucatèque que lui a communiqué M. Pector et offre à la Société une épreuve de cette reproduction.

MM. de HARLEZ, de Louvain, et BRINTON, de Philadelphie, écrivent pour remercier au sujet de leur nomination comme Membres Correspondants.

Ouvrages offerts.

M. PEUVRIER, bibliothécaire, fait ensuite un Rapport sur l'état actuel de la Bibliothèque de la Société.

Admission d'un Membre Titulaire.

M. le docteur JOURDANET, est admis comme Membre Titulaire résident, pour occuper la place N° 24, fondée par lui à titre perpétuel.

Communications.

M. Pedro S. LAMAS fait une lecture sur les monuments

anciens conservés dans les Musées de l'Amérique du Sud.

Il est donné lecture d'un travail de M. CASTAING, *sur le culte des Pierres au Pérou.*

L'Agent de la Société rappelle que la séance publique annuelle des Sociétés réunies doit avoir lieu cette année au mois de juillet, sous la présidence de la Société Américaine de France. M. Rémi Siméon, président de la Société, est prié, de vouloir bien prendre, d'accord avec le Bureau, les mesures nécessaires pour la tenue de cette réunion.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Pour le secrétaire-général, P.-S. LAMAS.

Séance du 11 Juillet 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RÉMI SIMÉON, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures et demie, chez M. Rémi SIMÉON, président, 33, rue Sainte-Placide.

Conformément à la convention entre les Sociétés faisant partie de l'Institution Ethnographique, la présidence de cette séance publique annuelle pour la distribution des récompenses revenait cette année à la Société Américaine de France.

Le Bureau a été, en conséquence, composé de M. Rémi SIMÉON, président de la Société Américaine, président, et de MM. Célestin LAGACHE, sénateur, vice-président de la Société d'Ethnographie, CASTAING, président du Comité Oriental et Africain, Léon DE ROSNY, président de l'Insti-

tution Ethnographique, et le docteur LEGRAND, délégué de la Société des Études Japonaises.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la précédente séance, lequel est adopté.

Correspondance.

M. JOURDANET, M. T., écrit pour remercier au sujet de sa nomination.

M. le docteur MÈNE, président de la Commission Mixte des Récompenses et Encouragements, donne lecture de son Rapport annuel.

Les récompenses suivantes sont décernées :

1° Une grande médaille de bronze à M. Célestin LAGACHE.

2° Une grande médaille de bronze à M. le commandant DE VILLEMEREUIL.

3° La grande médaille d'argent du concours Urechia, à M. Émile LEGRAND.

Communications.

1° De M. Rémi SIMÉON, *sur les temps les plus anciens de la Civilisation dans l'Anahuac.*

2° De M. DE ROSNY, *sur le dieu Hiru-kô.*

3° De M. CAHUN, *sur quelques documents Turcs relatifs aux peuples Tartares dans l'Asie centrale.*

4° De M. CASTAING, *sur l'origine des Bulgares.*

La séance est levée à dix heures et demie.

Le secrétaire-général, CASTAING.

Séance du 23 Décembre 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RÉMI SIMÉON, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures et demie du soir, 28, rue Mazarine.

M. PITROU, trésorier, donne communication des comptes de l'année 1884. Le bilan sera porté sur les registres à ce destinés.

Il est procédé à l'élection de six membres ordinaires non-résidents. Sont élus :

MM. GAFFAREL (Paul), membre correspondant, à Dijon;
RAU (le Dr), à Washington (États-Unis) ;
PEET (Stephen D.), à Chicago (États-Unis) ;
RADA (Juan de Dios DE LA), à Madrid (Espagne) ;
THOMAS (Cyrus), à Philadelphie (États-Unis) ;
ANCONA (D. Carillo y), à Mérida de Yucatan (Mexique).

La séance est levée à 10 heures.

Le secrétaire-général, CASTAING.

Séance du 29 Décembre 1884.

PRÉSIDENCE DE M. RÉMI SIMÉON, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures, à l'Hôtel de l'Institution Ethnographique, à Paris, 28, rue Mazarine.

M. PEUVRIER, secrétaire-archiviste de la Société, offre un exemplaire de l'*Histoire des Voyages* de M. Richard Cortambert.

Des remercîments sont adressés au donateur.

M. Rémi SIMÉON prononce la clôture de la session de

1884 par un discours où il passe en revue les principales publications relatives à l'Américanisme.

M. Léon de Rosny fait un rapport sur une communication manuscrite adressée par M. Pousse relative au *Déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale.*

M. Castaing continuant ses recherches sur les antiquités péruviennes, donne un *Aperçu des idées relatives aux quatre grands Dieux* dans lesquels on a cru voir des manifestations monothéistes. Il fait l'historique du développement de ces idées pendant la durée de la dynastie des Incas.

M. Boban, partant pour le Mexique, se met à la disposition de la Société et prend l'engagement de lui communiquer le résultat de ses fouilles.

Il est ensuite procédé au dépouillement du scrutin pour l'élection du Bureau de l'année 1885.

BUREAU DE 1885.

Président :	M. le Dr LEGRAND.....	20 voix.	*(Elu.)*
1er *Vice-Président :*	M. Rémi Siméon........	18 —	*(Elu.)*
	M. Jourdanet..........	2 —	
2e *Vice-Président :*	M. Léon de Rosny......	17 —	*(Elu.)*
	M. Oppert.............	3 —	
Secrétaire-Général :	M. Castaing...........	19 —	*(Elu.)*
	M. Lamas..............	1 —	
Secrétaire-Archiviste :	M. Peuvrier...........	19 —	*(Elu.)*
	M. Geslin.............	1 —	
Trésorier :	M. Pitrou.............	18 —	*(Elu)*
	M. Schœbel............	1 —	
	M. le Dr Legrand.......	1 —	

L'installation du nouveau Bureau aura lieu à la prochaine séance.

La séance est levée à 10 heures.

Le secrétaire-général, A. Castaing.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

—

1885

—

BUREAU.

Président :

Le docteur LEGRAND, Ⓑ.

Vice-Présidents :

Rémi SIMÉON, I. ✪.
LÉON DE ROSNY, ✱.

Secrétaire-Général :

Alph. CASTAING, ✱.

Secrétaire-Archiviste :

PEUVRIER.

Trésorier :

Octave PITROU, Ⓑ.

COMMISSION ADMINISTRATIVE.

LEGRAND (le Dr), Ⓑ, président ; — SIMÉON (Rémi), I. ✪, vice-président ; — ROSNY (Léon DE), ✱, vice-président ; — CASTAING, ✱, secrétaire ; — PITROU (Oct.), Ⓑ ; — LESOUEF (Aug.), Ⓑ ; — DAIREAUX (Émile) ; — LAMAS (Pedro S.) ; — PEUVRIER.

LISTE DES MEMBRES.

MEMBRES ORDINAIRES RÉSIDENTS.

(24 Membres).

ENTRÉE	NOMS	PRÉDÉCESSEURS
1859	AUBIN	Origine.
—	ROSNY (Léon DE), ✻, ❁	dito.
—	MALTE-BRUN, ✻, ❁	dito.
—	OPPERT, ✻	dito.
—	MAURY (Alfred), O. ✻	dito.
—	RENAN (Ernest), C. ✻	dito.
1863	CASTAING, ✻	dito.
1864	TORRES CAICEDO, G. O. ✻, ❁	dito.
1865	GESLIN	dito.
1873	MADIER DE MONTJAU	dito.
1874	FERDINAND DENIS, O. ✻	Brasseur de Bourbourg.
1875	DALY (César), ✻	Waldeck.
1877	SEMALLÉ (René DE)	Charles de Labarthe.
—	SCHŒBEL (Charles)	Lucien de Rosny.
1878	GUIEYSSE (Paul), ✻	Jomard.
1879	MONTBLANC (le comte DE)	Lacaze.
—	QUATREFAGES (DE), C. ✻	Rodet.
—	LEVASSEUR (Émile), O. ✻	Bonnetty.
1880	MASPERO (Gaston), O. ✻	Lindau.
1881	SIMÉON (Rémi), I. ❁	Viollet-le-Duc.
1883	LESOUEF (Auguste), Ⓑ	Beauvois.
—	LEGRAND (le Dr), Ⓑ	Cortambert.
—	DAIREAUX (Émile)	Martin de Moussy.
—	JOURDANET (le Dr)	Adrien de Longpérier.

MEMBRES ORDINAIRES NON-RÉSIDENTS

—

(Les noms qui ne sont pas précédés d'une * sont ceux des membres qui occupent des places perpétuelles.)

1873. * SILVA (P. DA), O. ✱, I. ✿, à Lisbonne (Portugal).
— PINART (Alphonse), à San Francisco (États-Unis).
1875. CHIL Y NARANJO, à Las Palmas (Canaries).
1877. QUESADA (Gregorio-Vic.), à Buenos-Aires (Plata).
— * DON PEDRO II (S. M.), G. C. ✱, à Rio-de-Janeiro (Brésil).
— * OROZCO Y BERRA, à Mexico (Mexique).
1881. * TSCHUDI, à Vienne (Autriche).
— * CAMPBELL (John), Ⓑ, à Montréal (Canada).
— * BANCROFT (Hubert), à San-Francisco (États-Unis).
1884. * BRINTON (Daniel), à Philadelphie (États-Unis).
— * GAFFAREL (Paul), ✱, à Dijon, Côte-d'Or.
— * RAU (le Dr), à Washington (États-Unis).
— * PEET (Stephen-D.), à Chicago (États-Unis).
— * RADA (Juan de Dios DE LA), à Madrid (Espagne).
— * THOMAS (Cyrus), à Philadelphie (États-Unis).
— * CARILLO Y ANCONA (D. Cr.), à Mérida (Yucatan).

N. B. — Sont déclarées *places perpétuelles*, les places fondées par des membres ayant opéré un versement, une fois pour toutes, d'une somme de 270 francs au minimum.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

Résidents.

Arnaud-Jeanti, ✻.
Charnay (Désiré), explorateur.
* Croizier (le marquis de), I, ✪.
* Desjardins (Ernest), ✻, de l'Institut.
Féry, négociant.
Fillon (Théophile), héliographe.
* Girard de Rialle, ✻, directeur au ministère des Affaires Étrangères.
Lagache (Célestin), O. ✻, I. ✪, sénateur.
Lamas (Pedro S.), directeur de la *Revue Sud-Américaine.*
* Margry (Pierre), ancien archiviste de la Marine.
* Méhédin (Léon), ✻, voyageur au Mexique.
Mène, ✻, docteur-médecin.
Peuvrier, instituteur communal.
Pitrou (Octave), Ⓑ, agent de l'Institution Ethnographique.
* Vivien de Saint-Martin, ✻, géographe.
Wiener (Charles), ✻, ancien consul au Pérou.
Zélinski (Louis de), ✻, professeur de langues étrangères.

Non-Résidents.

* Altamirano, à Mexico (Mexique).
* Beauvois (Eug.), ✪, à Corberon (Côte-d'Or).
* Becker, à Darmstadt (Hesse).
* Benoit (Léonard), à Caen, Calvados
* Benoit du Rey, ✻, à Caen, Calvados.
Boban (Eugène), à Mexico (Mexique).
* Dunant (Henri), à Genève (Suisse).
* Dupont (E.), à Bruxelles (Belgique).
* Gravier (Gabriel), I, ✪, à Rouen, Seine-Inférieure.
Harlez (le chanoine de), à Louvain (Belgique).
* Le Moine, à Québec, (Canada).
* Markham, à Londres (Angleterre).
* Matthieu (le Dr) à Angermünde (Prusse).
* Pimentel (Francisco), à Mexico (Mexique).
Pipart (l'abbé), à Natzelles, (Indre-et-Loire).
* Reinisch (Léon), à Vienne (Autriche).
* Samper (Jose-Maria), à Bogota (Etats-Unis de Colombie).

* Schmitz (l'abbé), à Louvain (Belgique).
* Stone (Edwin), à Providence, Rhode-Island (Etats-Unis).
Strebel (Hermann), à Hambourg (Allemagne).
* Teza, à Pise (Italie).

Les membres dont le nom est précédé d'une * reçoivent les *Archives* s'ils ont fait des communications ou rendu des services à la Société durant l'année précédente.

INSTITUTIONS ET SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Baltimore. — Maryland Historical Society.
Boston, Mass. — Historical Society.
Brooklyn, New-York. — Long Island Historical Society.
Brunswick, Maine. — Historical Society.
Cambridge, Mass. — Peabody Museum of Archæology.
Madison, Wisc. — Historical Society.
Madrid. — Academia de la Historia.
Mexico. — Société de Géographie.
Montréal. — Historical Society.
New-York. — Historical Society.
Paris. — Ministère de l'Instruction publique.
— Institution Ethnographique.
— Société d'Ethnographie.
Philadelphia, Penn. — American Philosophical Society.
— Historical Society of Pennsylvania.
— Antiquarian Society.
Québec. — Literary and Historical Society.
Rio-de-Janeiro. — Instituto Etnografico.
Saint-Paul, Minn. — Historical Society.
Saint-Valery-en-Caux. — Société de Géographie.
Savannah, Georgia. — Historical Society.
Washington. — Smithsonian Institution.
Worcester, Mass. — American Antiquarian Society.

E. DANGU, imprimeur, rue Nationale, 19, à Saint-Valery-en-Caux.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

—

SESSION DE 1885.

—

Présidence de M. le Dr LEGRAND

—

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1884.

BUREAU.

Président :

Le docteur LEGRAND, Ⓑ.

Vice-Président :

Rémi SIMÉON, I. Ⓘ.
LÉON DE ROSNY, ✻.

Secrétaire-Général :

Alph. CASTAING, ✻.

Secrétaire-Archiviste :

PEUVRIER.

Trésorier :

Octave PITROU, Ⓑ.

COMMISSION ADMINISTRATIVE.

LEGRAND (le Dr), Ⓑ, président; — SIMÉON (Rémi), I, Ⓘ, vice-président ; — ROSNY (Léon DE), ✻, vice-président ; — CASTAING, ✻, secrétaire ; — PITROU (Oct.), Ⓑ ; — LESOUEF (Aug.), Ⓑ ; — DAIREAUX (Émile) ; — LAMAS (Pedro S.) ; — PEUVRIER.

COMMISSIONS PERMANENTES.

Commission des fonds : LAMAS (Pedro S.); le comte DE MONTBLANC ; le Dr LEGRAND, Ⓑ.

Commission de publication : MALTE-BRUN, ✻ ; LESOUEF, Ⓑ ; DE ROSNY, ✻.

Commission des récompenses : LEVASSEUR, O. ✻ ; TORRES CAICEDO, G. O. ✻ ; OPPERT, ✻.

Commission de la bibliothèque et des collections : DAIREAUX (Émile); PEUVRIER ; PITROU (Oct.), Ⓑ.

LES SYSTÈMES RELIGIEUX

DANS

L'ANTIQUITÉ PÉRUVIENNE (1)

Par Alph. CASTAING,

Secrétaire-Général de la Société Américaine de France.

(Suite)

III. — LE SABÉISME AU PÉROU.

§ 1. — LE SOLEIL.

Rien de plus inexact que d'affirmer que le Soleil ait jamais été la principale divinité des Péruviens ; il ne l'est pas moins d'avancer, à la suite de Garcilasso, que son culte fut une invention des Incas. Aussi loin que les souvenirs se puissent reporter, on trouve l'adoration du Soleil établie dans la Sierra et autour du grand lac. Ce fait n'a rien de spécial au pays de Collao : il était, pour ainsi dire, général dans le Nouveau Monde (2) ; il est même permis d'a-

---

(1) Voy. *Archives de la Société Américaine*, nouvelle série, t. III, p. 2, 1885.

(2) Balboa, *Hist. du Pérou*, p. 3.

jouter que, dans presque tout l'univers terrestre, cet astre fut d'abord considéré comme la manifestation la plus éclatante de la puissance surnaturelle dont la reconnaissance constitue le sentiment du divin. Mais le lac de Chicuyto, comme on l'appelait jadis, et l'île de Titicaca lui étaient spécialement dédiés, et ce dernier nom paraît vouloir le dire (1). Les ruines du temple de Tiahuanaco, qui sont d'une date antérieure à tous les monuments du temps des Incas, accusent également l'existence de ce culte : la frise si délicatement sculptée de la grande porte monolithe paraît représenter une apothéose du Soleil. Ce sentiment n'est pas seulement celui des archéologues qui se sont efforcés d'expliquer la signification de ces figures hiératiques ; on la trouve dans les traditions que les historiens ont conservées. D'ailleurs, l'auréole de rayons dont la tête du principal personnage est entourée ne laisse subsister aucun doute à cet égard. On s'est étonné de trouver ce culte sous un climat aussi rigoureux, en raison de son altitude ; les rayons bienfaisants de l'astre s'y font à peine sentir. Squier répond que rien n'est mieux justifié : « On comprend, dit-il, que ce peuple adore le Soleil ; on ne peut s'y chauffer, faute de combustible (2) ». Sans doute ; mais, probablement, le culte n'était pas né sur les lieux ; il avait été importé par les populations réfugiées dans cet

(1) *Titicaca* signifierait Rocher du Tigre ; mais l'auteur de la *Relacion anonima* prétend qu'on disait *Inticaca*, Rocher du Soleil.

(2) Squier, *Peru*, ch. 14.

asyle. Du reste, Tiahuanaco ne fut jamais qu'une station d'été et un lieu de pélerinage (1).

Mais si, sur le rivage que le lac a déserté, Tiahuanaco fut consacré au culte du Soleil, à plus forte raison le doit-on supposer du lac lui-même, dont l'astre et son créateur étaient sortis; de l'île de Titicaca, où l'adoration fut rétablie et développée par les soins des derniers Incas; enfin, de l'île du Soleil, où se trouvent les carrières de granit qui ont fourni les matériaux pour les constructions antiques de la contrée.

Si les Incas, et ceux qui les ont aidés à fonder l'empire, dans la vallée de Cuzco, sont originaires de cette partie du pays de Collao, comme il y paraîtrait à divers signes et selon plusieurs traditions, on peut admettre qu'ils importèrent dans leur nouveau domicile le culte du Soleil, et surtout qu'ils lui donnèrent un développement hors de proportion avec ce qui existait déjà. Pour eux, c'était une base politique : afin de s'assurer le respect dû à l'origine divine la plus élevée dont le peuple pût alors se faire une idée, ils se disaient les descendants de cet astre par Manco Capac et sa sœur et femme Mamaoellohuaco, auxquels le dieu Père avait permis de s'incarner et de descendre pour apporter les bienfaits de la civilisation. A mesure de leurs conquêtes, on les voit imposer à leurs nouveaux sujets leur dieu officiel, qui fut d'abord le Soleil (2). Il

(1) On a donné plusieurs étymologies du nom de Tiahuanaco : celle que M. Ber propose, comme étant adoptée par les habitants du pays, donne le sens du rivage desséché.

(2) Garcilasso, III, 11.

ne faudrait pas toutefois en conclure que la transformation fût aussi rapide et aussi complète que les historiens semblent le dire. Il s'agissait surtout des questions de forme : on proclamait le nouveau culte, en même temps que la prise de possession au nom de l'Inca; l'un ne pouvait aller sans l'autre. On faisait ensuite construire un temple au dieu suprême, on le dotait au moyen des tributs imposés, et avec les corvées de réquisition; on établissait des prêtres entretenus par les offrandes plus ou moins volontaires du public et le produit des terres consacrées. Enfin, on créait des fêtes annuelles, où chacun était tenu de venir se réjouir par ordre supérieur, et s'enivrer pendant une période déterminée, en l'honneur du dieu et de l'Inca, son petit fils. Pendant le reste du temps, venait qui voulait au sanctuaire et l'on ne s'empressait pas d'y aller. Les *curacas*, seigneurs féodaux du pays, donnaient l'exemple du retour aux coutumes locales; le gouvernement fermait les yeux, pourvu que son autorité fût officiellement proclamée. Pour le peuple, c'était un dieu de plus et celui dont il avait le moindre souci; s'il y allait pour obéir à ses maîtres, il n'en conservait pas moins la pratique de ses fétiches, cachant les uns, et rencontrant les autres en tous lieux. C'est ainsi que l'empire se trouva couvert de temples dédiés au Soleil, à une époque où la Cour elle-même faisait prévaloir la suprématie de Viracocha et que le sentiment populaire lui substituait progressivement l'adoration de Pachacamac et de ses dérivés.

On a dit que les Incas n'avaient jamais réussi à faire accepter la réalité de leur descendance solaire ; c'est assez

probable. On admettait que le Soleil était la divinité des hommes, comme la Lune était celle des femmes ; mais, malgré l'apparence anthropomorphique sous laquelle il était représenté, le peuple ne pouvait croire que le Soleil fût un vrai homme : on n'a pas deux formes à la fois. C'est en raison de cette difficulté, que les derniers Incas préférèrent Viracocha et subirent Pachacamac, dont l'essence métaphysique ne faisait pas obstacle aux représentations plastiques sous lesquelles le peuple les comprenait à sa façon. Cela ne fut pas facile : les prêtres du Soleil ne voulaient pas voir réduire une influence qui leur procurait de grands avantages : le culte du Soleil était richement doté, celui de Viracocha ne l'était pas, attendu, avait-on dit, que le maître du monde n'a pas de besoins qu'il ne puisse satisfaire sans le secours de personne. On a déjà vu l'antagonisme se produire au concile de Cuzco, où le promoteur du culte de Viracocha, le grand Yupanqui, fit cependant prévaloir ses idées. Son successeur Tupac Yupanqui, plus favorable à Pachacamac dont il multiplia les sanctuaires, trouva les choses dans le même état ; le Sacerdoce et la Cour s'obstinaient à proclamer la suprématie du Soleil ; il la combattit. « J'entends dire que le Soleil vit, disait-il, et qu'il a fait toutes choses ; il faut que celui qui fait une chose soit présent à cet acte ; mais une foule de choses se font en l'absence du Soleil, qui n'est donc pas l'auteur de toutes choses. Il est évident que le Soleil ne vit point, puisque ses courses ne le fatiguent pas ; s'il était vivant, il se lasserait comme nous; s'il était libre, il visiterait d'autres parties du ciel où il ne paraît jamais. Il est comme un objet attaché qui parcourt

sans fin la même courbe, comme la flèche qui va où on l'envoie et non pas où elle veut » (1). C'est puissamment raisonné et selon toutes les règles de la scolastique; mais Tupac aurait sans doute parlé différemment, s'il eût su que le mouvement du Soleil n'est qu'apparent et que l'influence de cet astre sur le monde qui se groupe autour de lui, est énorme et incontestable.

La situation est encore la même, lors de la conversation que raconte Acosta, entre Huayna-Capac et son oncle, frère de Tupac et grand-prêtre du Soleil. C'était la grande fête de l'Intip Raymi ou Solstice d'été; Huayna-Capac se mit à considérer l'éclat du soleil son vénérable aïeul. L'acte étant des plus inconvenants, le pontife le tira par la manche, en lui faisant observer quel scandale il donnait à une Cour qui n'osait lever les yeux sur le Souverain maître de l'Empire, qu'elle venait en corps adorer. Huayna-Capac était ce jour là d'humeur querelleuse; après avoir pris en lui-même l'exemple d'une autorité qui n'était jamais méconnue, et devant laquelle tout se taisait, en dût-il coûter la vie, il ajouta : « Le Soleil, notre père, doit reconnaître un maître plus grand que lui, un maître qui lui ordonne de faire chaque jour le chemin que nous lui voyons accomplir, sans jamais s'arrêter; car, s'il était Souverain maître, une fois ou l'autre il cesserait de marcher, il se reposerait quand bon lui semblerait, même sans nécessité » (2).

Ces blasphèmes irritaient le sacerdoce officiel du Soleil,

(1) Garcilasso, VIII, 8, d'après Blas Valera.
(2) Acosta, V. — Garcilasso, IX, 10.

mais ils recevaient l'approbation des masses ignorantes et désintéressées; cette coûteuse divinité ne payait pas les sacrifices qu'elle exigeait; après avoir pris le meilleur des terres du pays, elle prélevait sur leurs propres récoltes des sommes considérables pour l'entretien des prêtres, des Incas et des Acllas; et pas le moindre sortilège à offrir aux sollicitations des fidèles : en cela, la politique des Incas fut au-dessous des exigences de l'esprit public, fort enclin à la superstition. Aussi préféra-t-on au Soleil la divinité de Viracocha qui ne coûtait rien, et surtout celle de Pachacamac qui rendait des oracles.

On adorait surtout le Soleil levant. Le fidèle sortait au moment où l'aurore annonce la venue de l'astre roi, se mettait à genoux en se tournant vers l'Orient, levait les bras au ciel et envoyait des baisers à l'air qui était chargé de les porter à la divinité. « C'est, dit Garcilasso, ce que l'on appelle, en Espagne, baiser sa propre main; cela équivaut à baiser le bord du manteau du Prince, quand on le salue (1). » On a déjà vu que cette cérémonie, connue de l'Antiquité classique, était employée au Pérou pour l'adoration de Pachacamac (2). Elle s'employait également, lorsque l'on s'approchait d'une divinité, pour lui parler.

§. 2. — LA LUNE.

Le culte de la Lune, *Quella*, arrive naturellement à la suite de celui du Soleil : elle avait ses temples, où on

(1) Garcilasso de la Vega, *Comment. reales*, ch. 21 et 22.
(2) Voyez le ch. I du présent travail.

l'adorait, quoique en puisse dire Garcilasso, auquel ce détail paraît avoir échappé. Le naïf anthropomorphisme des Péruviens fit de la Lune la sœur et la femme du Soleil, la mère des hommes : on la surnommait *Coya*, la reine ou l'impératrice, titre donné aussi à l'épouse légitimede l'Inca. Il y avait une sorte d'assimilation entre les famille royale et celle que l'on supposait exister chez les astres, opinion commune à un grand nombre de pays de l'un et de l'autre hémisphère. On attribuait à la Lune la domination des mers et des vents, ce qui indique l'existence de quelques notions de la physique générale, telle que notre Antiquité la comprenait. Elle était la patronne des reines, des princesses, elle présidait aux accouchements, on l'appelait la reine du Ciel (1). Tout cela se retrouve ailleurs, et avec une telle identité de formes, que l'on se demande si la théorie du développement parallèle des inteligences et des sociétés suffit à expliquer de pareilles coïncidences (2). Mais, ce qui est spécial au Pérou, c'est que la Lune y passait pour commander aux Étoiles, dont elle était la princesse ; on retrouve là une application de de la doctrine gouvernementale assimilant les Incas aux astres, leurs ancêtres.

Il est possible que les formes du culte fussent originaires du pays de Collao, comme il en fut pour celui du Soleil. Après la soumission de la Sierra, aux temps historiques, lorsque les Incas eurent établi le culte du grand

---

(1) *Relacion anonima*, dans *Tres relaciones*.

(2) Il est inutile de rappeler la *Baalath Schamaïm* ou Astasté des Phéniciens, la *Belisama* des Gaulois, Junon et Artémis, Libitana, etc.



astre dans l'île de Titicaca, ils consacrèrent à la Lune, l'île voisine, mais plus petite, de Coati. C'est là qu'est le fameux palais des Acllas ou vierges du Soleil, bâti autour de deux sanctuaires consacrés au Soleil et à la Lune, l'un des monuments les mieux conservés du Nouveau-Monde.

La question des éclipses de lune occupe une place considérable dans l'histoire des croyances du pays. Les Péruviens croyaient, qu'au moment où viendrait la fin du monde, le soleil s'évanouirait et la lune tomberait sur la terre. Chaque éclipse de lune était considérée comme une grave maladie de l'astre, qui pouvait en mourir et tomber: la frayeur devançant l'évènement, on l'appelait déjà *Quellahanuy*, lune morte. Au milieu des terreurs profondes qu'inspirait une pareille perspective, on se livrait à tous les sortilèges que l'on croyait capables de préserver la lune des suites funestes de ce fâcheux état. On lui chantait des *haravis* ou poésies plaintives, sur une musique lugubre, on remplissait les airs de lamentations; les jeunes gens, les enfants mêmes étaient obligés de l'implorer les larmes aux yeux, de l'appeler *mama-quella*, lune notre mère, de l'encourager à ne point défaillir. On menait grand bruit d'instruments de musique et d'ustensiles de cuisine, on rossait les chiens pour leur faire pousser des hurlements; il était admis que la Lune aimait ces animaux, ce qui est en grande analogie avec ce que nos anciens attribuaient à Diane (1). Lorsque l'éclipse était finie, les acclamations de la multitude félicitaient l'astre de n'avoir point succombé.

(1) Garcilasso, II, 22.

On sait que toutes ces croyances et des usages analogues existent de l'autre côté du Pacifique; pour mettre en fuite le dragon qui veut dévorer la Lune, les populations mongoliques ou tartares frappent à tour de bras sur les tambours et les chaudrons, qui sont une partie essentielle du matériel de leur culte.

Des opinions analogues existaient dans l'Antiquité classique et presque tous les poètes latins en ont fait mention. Toutefois, on n'y croit plus au dragon déchirant la Lune, cet ordre d'idées ne pouvant se concilier avec la mythologie et la science locale; mais on admet que les sorcières peuvent, par leurs incantations, forcer l'astre à descendre sur la terre, où elle couvre les herbes de son écume. Les femmes de la Thessalie avaient une réputation dès longtemps établie, à cet égard. Pour éviter un aussi grand malheur, on s'efforçait d'empêcher l'astre d'entendre les enchantements, et à cet effet, on remplissait l'air du bruit des vases d'airain. Les Égyptiens n'y manquaient pas pour délivrer Isis. Les Romains y ajoutaient des torches qu'on élevait le plus haut possible. Il semble que l'invention des cloches se rattache à l'usage de l'airain retentissant usité en pareille occasion dans la Campanie.

Le *Mahabharata* raconte comment le démon Rahu, s'étant subrepticement bourré d'ambroisie, Vichnou lui coupa la tête; celle-ci se met à la poursuite du Soleil et de la Lune, ses dénonciateurs : de là, les éclipses.

Chez les Mongols, le démon Aracho, proche parent du précédent, cherche à avaler le Soleil et la Lune.

Les Scandinaves admettaient deux loups, Skoll et Hati, dont le dernier était aussi nommé Managarm, chien de la

Lune ; ils poursuivaient l'astre, et celui-ci devait l'avaler à la fin des temps. De là, selon Grimm, la locution bourguignonne « Dieu garde la lune des loups », qui se dit ironiquement d'un péril imaginaire.

Au Moyen-Age, on y croyait encore : Saint Maxime de Turin et saint Éloi (VII[e] s.) combattirent cette superstition.

Les Arabes d'Alger pratiquent encore le charivari de l'éclipse.

Aucune de ces traditions ne fait figurer le chien dans l'histoire des éclipses, aussi expressément que dans les usages du Pérou. Toutefois, dans l'Antiquité classique, les aboiements du chien, ainsi que le retentissement de l'airain, étaient réputés avoir la vertu de faire évanouir les fantômes. C'est pourquoi, on immolait les chiens à Hécate, l'une des personnifications de la Lune, qui passait pour être la mère ou la grande pourvoyeuse des fantômes ; Lycophron la nomme mangeuse de chiens.

Enfin, il faut mentionner notre locution : aboyer à la Lune, remontant à l'Antiquité, comme le dit le proverbe latin : « plus la Lune brille et plus le chien aboie (1) ». Sans doute parce que sa vigilance est surexcitée par les ombres qu'il aperçoit. Cette particularité a pu suffire pour établir un rapport entre les chiens et l'astre des nuits.

§ 3. — ÉTOILES.

Le culte des planètes, des étoiles et des constellations passe pour un des plus anciens du pays. Il avait fini par

---

(1) Quo magis lucet luna, magis latrat molossus.

devenir collectif, du moins à Cuzco, ou les astres avaient un temple commun.

Jupiter, comme partout ailleurs, tenait le premier rang parmi les planètes. On lui donnait le nom de *Piruha*, qui ne paraît pas dénué de rapport avec celui du Pérou lui-même. D'après une tradition conservée par les Quippos, dit la *Relacion anonima*, Jupiter était le gardien et le patron du pays; il en surveillait le gouvernement et les terres. C'est pourquoi on lui offrait les premières récoltes, ainsi que tous les produits d'une dimension dépassant les proportions ordinaires, parmi les épis de maïs ou les fruits des arbres et des champs. On lui recommandait les greniers, les magasins, les trésors, les armes, et en général, les meubles, qui prenaient de lui le nom de *Piruhe*. On donnait aussi ce titre aux anciens souverains, et spécialement à Manco-Capac, qui auraient été enlevé par le dieu, dont il recevrait l'hospitalité.

Chlasqui Coyllur était Vénus, adorée comme page du Soleil, en raison de sa constance à suivre le lever et le coucher du grand astre. Mais ce dont on se préoccupait surtout, c'était l'étoile matinière, que les Espagnols nomment le *lucero*; présidant au point du jour, aux crépuscules, aux jeux de la lumière dans les nuages, son apparition déterminait, à ce qu'il semble, le début du jour et de la nuit. Elle répandait la rosée sur la terre, en secouant sa chevelure, elle y faisait surgir les fleurs des champs. On la considérait comme la protectrice des princesses et de toutes les jeunes filles.

La *Relacion Anonima* ajoute le culte des trois autres planètes visibles à l'œil nu : *Aucayoc*, protecteur des

guerriers, comme le Mars antique; *Catu-illa*, présidant aux voyages et aux opérations de commerce, à la façon de Mercure; enfin, *Haucha*, qui produisait la fatalité, les maladies, les épidémies, de même que le Saturne des traditions astrologiques; mais, au lieu de la faux classique, il portait la massue, l'arc et les flèches, comme un autre Hercule; il châtiait les hommes à la suite de leurs méfaits, et en conséquence, il disposait des éclairs et du tonnerre. Tout celà mérite confirmation.

Oncoy-Coyllur ou *Collca* était le nom des Pléiades; leur apparition était célébrée par la fête d'*Oncoy mitta*, qui avait pour objet de les détourner de la pensée de brûler les moissons. Plusieurs peuplades les avaient en très grande vénération, de même que les Hyades, *Chuaracaqui* (les mâchoires de tapir), pour le bien des semailles.

D'autres constellations étaient censées remplir divers office, pour les besoins de la société humaine. Les bergers adoraient *Urcuchillay*, dans laquelle ils voyaient un bélier de couleurs variées ayant mission de garder leurs troupeaux contre les terreurs, les bêtes féroces et les maladies; c'est notre Lyre. A côté, deux autres constellations, l'une de même nom, l'autre appelée *Catuchillay*, leur réprésentaient un agneau et une brebis. *Machuacay* commandait aux serpents et autres reptiles, et il savait préserver de leurs morsures venimeuses ses fidèles adorateurs, *Chuqui chinchay*, le tigre, remplissait le même bon office, contre les bêtes féroces.

Les Péruviens croyaient, d'ailleurs, que tout animal existant sur la terre avait son type dans le Ciel : telles

sont, à peu près, dit Acosta, les idées que Platon exprime dans ses Lois (1).

Il y avait enfin un astérisme mal famé : c'était le nommé *Maman* ou *Mircuc-Coyllur*, que l'on accusait de pousser les hommes à manger leurs pères ; cette coutume, dont l'analogue exista dans l'Ancien Monde, n'était pas inconnue de quelques peuplades sauvages voisines du Pérou.

§ 4. — LE NATURALISME AU PÉROU.

La religion des Péruviens porta le caractère naturaliste à un aussi haut degré qu'aucun système de l'Ancien Monde. On peut affirmer que, pour eux, il n'y eût pas, dans la Nature, un seul objet qui n'eût sa part de divinité. C'est à peu près la doctrine de l'Extrême-Orient, qui met partout en connexion *li* et *ki*, l'esprit et la matière, de telle sorte que tout corps suppose l'existence d'une âme qui le régit. Seulement, le fétichisme intervenant, l'âme annexée s'élève à la hauteur d'un génie, d'un dieu agissant sur les phénomènes du monde, se posant naïvement comme centre de l'univers ; l'homme suppose que toutes les puissances naturelles et surnaturelles n'ont pas d'autre but que de s'occuper de lui, ce qui est la façon primitive de comprendre les causes finales.

Tous les phénomènes atmosphériques, tout ceux qui dépendent de la physique générale étaient divinisés, mais ils obtenaient des degrés fort différents de vénération. Le Tonnerre tenait le premier rang immédiatement après le Soleil, comme il fut déclaré au comité de Cuzco : cela

(1) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, V, 3.



rappelle d'assez près les idées des Celtes (1) ; mais, dans la pratique, ce dieu, qui se confondait avec *Llipiac* ou *Illapi*, l'éclair, était considéré comme un serviteur du Soleil, c'est-à-dire qu'il obéissait aux ordres de l'astre-roi. Acosta dit qu'on se le représentait sous la figure d'un homme habitant le ciel, armé d'une fronde et d'une massue, qui faisait pleuvoir, tonner grêler, et dirigeait les nues (2) : s'il en était ainsi, il se confondait avec *Haucha*, personnification de la planète Saturne. On lui sacrifiait des llamas, dans son temple de Cuzco ; dans les villages, on brûlait en son honneur le pied de maïs qui avait donné le plus de grains, et les épis que la couleur ou l'arrangement rendaient extraordinaires (3).

L'arc-en-ciel, *kiuchi*, était un autre serviteur du Soleil, dont il dérivait : il avait aussi un temple à Cuzco. On le considérait comme un signe de bonheur : Manco-Capac, s'étant rendu dans la Sierra où le soleil se lève, « c'est-à-dire au midi », ajoutent les historiens, monta sur le plus haut pic et se voyant entouré d'un double arc-en-ciel, « Bon présage ! s'écria-t-il ; nous aurons à l'avenir autant de prospérités et de victoires que nous en pouvons désirer » (4). Le fait s'étant accompli, les Incas prirent pour armes un arc-en-ciel accoté de deux guivres, qui figurent sans doute la vie troglodytique des premiers Incas dans les grottes de Pacaritampo.

Nous ne connaissons rien de spécial sur *Nina*, le feu,

(1) *Taran* était l'une des principales divinités celtiques.

(2) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, V, 4, le nomme *Chuqui-illa, Catu-illa, Inti-illapa*.

(3) Arriaga, *Extirpacion de la Idolatria*.

(4) Santacruz, *Manco Capac*.

qui se confondait avec le Soleil. Le culte des deux divinités était tellement associé, que le feu sacré, *Nina villea*, confié aux soins des *acllas*, était placé dans les temples du Soleil ; on l'entretenait perpétuellement, mais on le renouvelait, chaque année, au *Raymi* ou fête du solstice d'été, au moyen de miroirs ardents ou bien avec des feux obtenus par le frottement, d'après le procédé primitif, comme il sera exposé en son lieu.

Enfin, *Huayra*, l'air, en raison de sa nature insaisissable, n'avait pas de culte organisé : il se fondait en Viracocha et en Pachacamac, qu'on adorait en baisant l'air (1).

La Terre, *Mamapacha*, tenait le premier rang parmi les divinités terrestres qu'elle résumait, sans les absorber et qui dérivaient d'elle. Selon quelques-uns, elle serait venue en première ligne après le Soleil dans l'estime de peuple. On lui aurait attribué, comme à la Lune, la protection des femmes enceintes, et on lui aurait offert des sacrifices au moment de la parturition (2). Mais les sentiments de vénération qu'elle inspirait n'étant pas appuyés par l'autorité du gouvernement et des prêtres et n'ayant pas surtout le secours des dotations qui subvenaient au culte du Soleil, les offrandes étaient infiniment moins considérables. Les sacrifices consistaient en quelques llamas, et en étoffes que l'on brûlait sur son autel.

Son nom dit qu'elle était la mère des humains (3) : non

---

(1) Cf. Job, XXXI, 27.

(2) Santillan, 27.

(3) *Mamapacha* et *Pachamama*, la Terre mère et la mère Terre.



pas directement et par une transformation de la substance, comme l'enseigne la cosmogonie biblique, mais par l'intermédiaire de l'eau. Je ne vois pas qu'on l'ait adorée à ce titre, mais plutôt comme le séjour et la nourrice des hommes : on l'invoquait au moment des semailles et des récoltes : on lui offrait la chicha, du maïs moulu.

Tous les accidents de sa structure étaient également divinisés : montagnes et vallées, cavernes et rochers, considérés comme formant son ossature. Le motif en était moins dans les traditions qui rattachaient ces accidents à la cosmogonie locale, que dans le sentiment d'admiration produit par ces spécimens des grandeurs de la nature : tout rocher de forme bizarre produisait le genre d'impression que les anciens poëtes ont qualifié de divine ; en les adorant, on ne se demandait pas s'ils provenaient des hommes préhistoriques métamorphosés par la colère céleste. Quant à la matière même, il s'y joignait un culte superstitieux de la pierre qui est exposé à part(1).

Le culte de l'eau était encore plus étendu et plus précis que celui de la partie solide de l'écorce terrestre. *Mamacocha*, la mère Mer, désignait l'Océan Pacifique ; elle était invoquée comme une divinité malfaisante, par les habitants de la côte qui attribuaient à ses exhalaisons les malaises dont ils étaient atteints . Le nom s'appliquait à tous les grands amas d'eau, et spécialement au grand lac de Chicuyto, plus tard Titicaca, auquel sa situation extraordinaire, ses dimensions et les traditions qui s'y rattachaient, donnaient une importance sans égale ; c'est de là, on l'a déjà vu, que les dieux et les hommes étaient sortis

(1) Voy. *Bulletin de l'Institution Ethnographique*, 8 juillet 1884.

à plusieurs reprises. C'est sur ses bords et dans ses îles que s'étaient accumulés les principaux centres religieux du pays, en dépit de l'inclémence du climat et de l'absence des ressources nécessaires à la vie.

Les rivières étaient l'objet d'un culte moins profond peut-être, mais plus ardent, parce qu'il était plus directement intéressé. En raison de leurs dimensions, dont les fleuves de nos pays donnent à peine une idée, les principales d'entre elles dominent la région où elles portent successivement la prospérité ou le ravage. Toutefois cette vue générale n'est point celle qui préoccupait les esprits populaires : les rivières leur apparaissaient surtout comme des forces immenses s'opposant aux communications. La mer et les lacs étaient plus ou moins inertes et se prêtaient aux tentatives des navigateurs ; les cours d'eau généralement torrentiels et d'un courant rapide, exigeaient bien plus d'efforts et présentaient plus de dangers. De là vint la cérémonie du *maynchalla* (1). Arrivé au bord de la rivière qu'il voulait traverser, l'Indien prenait de l'eau dans le creux de la main, et la buvait ; il invoquait la divinité fluviale ; pour obtenir une pêche heureuse, on jetait dans le courant quelques poignées de maïs. Ces usages subsistent encore, malgré l'attachement des Indiens au Christianisme.

La zoolatrie ne fut pas inconnue des Péruviens ; cependant, il ne paraît pas que les pratiques en aient jamais revêtu un caractère général. On dit que les Collas adoraient les llamas complètement blancs : des légendes qui subsistent encore dans les souvenirs du pays en font foi.

(1) *Maya*, rivière.



D'autres citent des statues de llamas noirs devant lesquels on entretenait un feu de bois de senteur. Chez les Huancas, on vénérait les chiens. Les Antis offraient leurs hommages à la couleuvre, *amaru*, dont le culte passa parmi les Incas; on voit plusieurs princes porter ce nom, et l'un des temples de Cuzco, qui devint le collège des Jésuites, à partir de 1565, était dédié à cet animal ; il est vrai que le peuple n'y paraissait point, mais il envoyait les sorciers ou devins y prendre des consultations pour son compte.

Enfin, le tigre, *utuanca*, et quelques autres animaux nuisibles ou redoutés, eurent part à ces hommages.

§ 5. — HUACAS.

Il semble que le terme de *huaca* désigna d'abord une grotte ; s'il prit ensuite le sens de lieu saint ou consacré, c'est qu'aux époques de troglodytisme où toutes les populations ont primitivement passé, les plus belles grottes furent transformées en sanctuaires, et qu'ensuite cette destination leur fut souvent continuée, en mémoire d'un passé vénéré.

Par voie d'analogie, le titre de *huaca*, transformant sa signification en celle d'objet vénéré, passa aux rochers qui composaient la grotte et à toute roche isolée, surtout si elle présentait quelque aspect extraordinaire. Des légendes vinrent s'y ajouter, et des imaginations qui s'inquiétaient peu de l'exactitude des formes, y virent facilement des hommes et des animaux pétrifiés par la colère des dieux ou des impies punis pour avoir méconnu la céleste mission du bon Tounapa.

Des rochers aux montagnes, de celles-ci aux vallées, la transition fut toute naturelle, et tous les phénomènes de la nature terrestre et aquatique devinrent *huacas* et sanctuaires, pour la vénération complaisante de l'Indien du Pérou. Il ne faut pas se demander quelle était au juste la pensée hantant ces intelligences restées primitives au milieu des progrès d'une certaine civilisation : ils ne le savaient pas eux-mêmes, et la divinité qu'ils adoraient ainsi n'avait, sans doute, de défini que la forme matérielle sous laquelle ils croyaient la rencontrer. Encore moins faut-il affirmer, comme le jésuite de la *Relacion anonima* se plaît à le faire, que ces objets ne furent jamais que des emblêmes aux yeux clairvoyants des Péruviens, et que leurs prières, passant constamment au-dessus, ne s'adressaient qu'au grand Ticci Viracocha, dont le seul nom aurait retenti dans ces circonstances. Viracocha avait ses temples, mais on ne voit pas que la foule s'y soit jamais transportée avec l'enthousiasme que supposerait une pareille croyance, ni que le culte de ce dieu ait conduit le peuple à négliger les *huacas*.

Les temples, à leur tour, furent qualifiés de *huacas* : remplaçant les grottes, ayant des murs sacrés, contenant la divinité sous forme visible, ils avaient tous les droits à cette distinction. Toutefois ce n'est là qu'un abus de mots propagé par les auteurs espagnols : le véritable nom des lieux où l'on adorait les *huacas* était *zamana* ou *cayan* (1).

Enfin, le titre fut donné à toute représentation figurée de la divinité, soit anthropormophique, soit sous forme

(1) José de Arriaga, *Extirpacion de la Idolatria*.

d'animaux, d'objets naturels inanimés ou de fantaisies fétichistes. Les Espagnols qui le corrompirent en *guaca*, l'attribuèrent quelquefois aux temples et autres sanctuaires; mais, le plus souvent, ils le réservèrent aux idoles, quel que fût le rang ou l'origine des divinités qu'elles représentaient.

Les péruvianistes contemporains donnent un autre sens au mot *huaca*, dont ils font le nom générique d'une classe de divinités locales ou privées, différentes des grands dieux nationaux, et des personnifications naturistes des puissances générales de la nature. C'est pourquoi je les réunis en une quatrième classe de divinités.

L'institution des *huacas* n'est pas sans analogies dans l'Antiquité de l'Ancien Continent. Les Grecs admettaient l'existence de génies locaux, qui remplissaient les fonctions divines dans le périmètre placé sous leur protection; ces êtres mystérieux n'avaient pas de nom, ou s'ils en avaient, c'était seulement pour quelques initiés qui s'engageaient à ne point le divulguer. On les désignait vaguement sous le titre de « Dieu inconnu » : c'est ainsi que les appela Épiménide, lorsqu'après la peste d'Athènes, il leur fit offrir des sacrifices, pendant la lustration générale dont il fut chargé. Rome partagea ces croyances ; la Ville avait une divinité particulière qui s'appelait Valentia. Plus tard, on adopta le nom générique de *Tutela,* protecteur, gardien, et chaque localité prétendit avoir le sien. C'est surtout en Gaule que l'institution prit du développement, pendant la période gallo-romaine ; et, si l'on considère ce qui se passa en Aquitaine, dès les temps les plus anciennement connus, on se persuade qne l'usage y

était aborigène et général. Le *Tutela* est un dieu (et non une déesse) représentant le peuple déifié, auquel les inscriptions donnent la qualification d'*Auguste*. On le trouve également en Espagne.

Il n'y a probablement aucune conséquence ethnogénique à tirer de la coïncidence des usages, Le dieu inconnu des Grecs, le *Tutela* des Aquitains exprimaient nettement l'idée d'un génie local, créé et mis au monde, si l'on peut ainsi parler, pour la protection et la garde du pays auquel il était préposé. L'origine de la *huaca* est moins bien déterminée; elle varie selon les temps et les lieux, et se rattache souvent à des idées plus ou moins générales. Tantôt la *huaca* n'est autre que le dieu suprême, ou l'un des dieux secondaires que le pays adorait, avant que la conquête des Incas eût mis au-dessus d'elle le Soleil ou Viracocha, tantôt c'est le souvenir de quelque héros national que la gloire ou la reconnaissance avaient déifié; tantôt, enfin, c'est la personnification de l'action suprême s'appliquant à la satisfaction d'un besoin local.

Dans Huahualla, on vénérait les momies du héros Caxaparca et de son fils Huaratama, dont les exploits ne nous sont point parvenus, faute d'un Homère pour les chanter ; ils étaient vêtus de plumes de diverses couleurs, à la façon des anciens guerriers.

A Tancor, c'était Huayna Yurac, le jeune blanc, fils d'Apo Yurac, le chef blanc : tous deux assis sur des plaques d'argent, insignes de leur haute puissance. Arriaga signale des spectres qu'il nomme *Yuracaclla* et qui seraient les filles de la famille; il confond probablement leur nom avec celui des vierges du Soleil.

Choque Chuco adorait Humivillca et ses frères; le premier, dont le nom réveille des idées religieuses, était assis sur un mortier; la même ville avait un culte pour le génie local qui s'appelait, comme elle, Choque Chuco.

Quenac et Quenacvillca, que l'on a rencontrés en plusieurs villes, étaient des idoles sans bras ni jambes, à l'air farouche.

Casiquilla, idole célèbre à Huamacucho, rendait des oracles.

Arriaga trouva sur une éminence, à deux lieues du village d'Hilavi, et au milieu de tombeaux richement sculptés, une statue haute de cinq mètres, ayant deux faces : l'une d'homme tourné à l'Occident, l'autre de femme regardant l'Orient; des serpents et autres reptiles montaient des pieds à la tête; le barbare brisa ce monument.

Sanacmama, trouvée par le même dans le territoire de Chanca, avait la forme d'une jarre; elle était entourée de huit autres jarres semblables et d'une multitude de cruches décorées. Deux coupes de terre servaient de verres pour boire à la *huaca*, les jours de fête, où on lui mettait des vêtements qui rappelaient ceux de la Lybienne Pallas.

A Quichumarca, on voyait Huari, dont les Indiens demandaient la protection, quand ils entreprenaient la culculture des terres ou la construction des maisons. Il était accompagné de deux de ses frères, dont l'aspect était horrible.

On connaît déjà Rimac, le parleur, célèbre oracle de Lurin, consulté dans un temple magnifique, par l'inter-

médiaire des prêtres. Je n'ai rien à ajouter sur Pachacamac et son envahissante famille.

Étaient également classées au nombre des *huacas*, et souvent représentées par des idoles de formes diverses, parfois même logées en des sanctuaires, les nombreuses divinités personnifiant l'action supérieure sur les phénomènes naturels. La côte du Countissouyon vénérait des *huacas* spéciales considérées comme ayant créé ou protégeant le *huanu*, guano. Au moment de la récolte, on se rendait en pélerinage aux îles Lobos pour les remercier des bienfaits accordés, et leur demander la permission d'enlever le précieux engrais : en échange, on leur faisait des offrandes.

La *huaca* des pluies était parfois une pierre frappée de la foudre ; alors elle se confondait avec le dieu du tonnerre *Llipiac*, dont elle portait le nom, ou du moins elle représentait l'une des manifestations de Saturne, *Haucha*. C'est ainsi qu'une grande pierre partagée par la foudre, près de Tancor, recevait des sacrifices de llamas, et des offrandes d'argent et d'or ; son office était d'amener promptement la pluie et de la faire cesser à temps, Quelquefois, c'était une simple pierre dénuée de toute singularité apparente.

On croyait obtenir le même résultat, en enlevant de certains lacs, soit des pierres, soit de l'eau.

Parmi les *huacas* que cite Santacruz, il en est un certain nombre qui n'auraient été connues des Incas qu'au temps de Capac Yupanqui (1269-1309) et entre autres, celle de Virochampavaca (*huaca* de Viracocha) qui semble signaler l'époque où la personnalité de Viracocha commença

à se produire : l'Inca l'aurait trouvé dans le pays de Varoc.

Les *chacras*, fermes ou propriétés de famille, avaient leurs *huacas* protectrices. La première était la borne, *huanca*, *chichir*, *chacrayoc*, le maître du champ. On lui offrait des sacrifices, avant et après la moisson, comme nos anciens le faisaient à leurs Hermès. Avec le titre de *marcayoc* ou *marchacra*, elle passait pour le génie et l'avocat du lien : c'était ordinairement une pierre, mais parfois la momie d'un ancêtre. On accordait un degré plus haut encore de vénération au *Compa* ou *Larca-huillna*, protecteur des canaux d'irrigation qu'il empêchait de s'obstruer ; on l'habillait comme une femme.

Ayant hiérarchisé tout le reste, les Incas eurent soin de soumettre les *huacas* à leur domination. C'est pourquoi, dit Santillan, à la fête du *Capac Raymi*, au solstice d'été, ils faisaient apporter à Cuzco toutes les *huacas* du pays, qui étaient certaines pierres par lesquelles le Démon parlait, avec tout leur appareil de vases et autres objets d'or ; on les plaçait dans la maison du Soleil, à côté des images du Soleil et de la Lune ; on y faisait figurer aussi les noms des anciens Incas, avec leur attirail et leurs joyaux. Pendant un mois, que duraient les fêtes, on buvait en leur honneur, avec force offrandes et sacrifices. L'Inca donnait au Soleil et aux *huacas* de nouveaux vêtements et des bijoux ; celles-ci s'en retournaient ensuite en leurs demeures. Il n'y avait pas de fête plus suivie (1).

Santacruz fait remonter cet usage au début du règne de Mayta Capac (vers 1240) ; mais l'essai ne fut pas encoura-

(1) Santillan, *Relacion del origen*, etc., 30.

geant pour les *huacamuchas*, adorateurs des *huacas*. Après un mois de réjouissances, ils furent vilipendés et leurs idoles, mises en pièces, furent employées à la construction du palais du nouvel Inca. Plusieurs de ces divinités trouvèrent le moyen de s'échapper sous forme de feu, de vent ou d'oiseaux. L'historien en cite plusieurs qui survécurent en leurs sanctuaires, et il ajoute que ce fait fut suivi d'un tremblement de terre tel qu'il n'y en avait jamais eu de mémoire d'homme (1). Mais il néglige de dire si le phénomène fut imputé à la colère des *huacas*.

Nous devons au même historien le récit de l'expérimentation que l'Inca Capac Yupangui voulut faire des oracles des *huacas*, qui s'étaient considérablement multipliés sous son règne (1269-1309). A cet effet, il se rendit dans la ville de Capacuyo, dans les Andes, où se trouvait un sanctuaire renommé. Jeune encore, l'Inca ne craignit pas de faire fermer les portes et fenêtres, et d'obtenir une obscurité complète, condition essentielle pour se mettre en présence de la divinité redoutée. Au milieu d'un profond silence, il l'évoqua et aussitôt « le Diable entra avec un tel fracas de vent, que tous en eurent une sueur froide. Alors, le nouvel Inca s'écria : Qu'on ouvre la porte et les fenêtres, je veux voir qu'elle est la figure et l'aspect de celui que vous attendez avec tant de vénération. » Lorsque la porte fut ouverte, le personnage inconnu se cacha le visage, sans oser parler. Cependant l'intrépide Inca lui ayant demandé son nom, il répondit avec grande vergogne qu'il se nommait *Cañac-huay Yavirca*, le serpent,

(1) Santacruz, *Relacion de Antiguidades*, Lloqque Yupauguy.

enfant de Cañac. L'Inca lui adressa de vifs reproches, en déclarant qu'il ne pouvait croire à la puissance d'un personnage qui se présentait avec une aussi misérable contenance; il était d'ailleurs laid, couvert de cheveux grossiers et mal peignés; son odeur était repoussante. Vaincu par l'Inca, le démon sortit en poussant des cris qui résonnaient comme des éclats de tonnerre; depuis cette époque, il y eut guerre ouverte entre les *huacas* et les Incas qui prirent l'habitude de les conjurer par la formule du *yacarcay*; elle suffisait pour les faire trembler.

Il ressort de ce récit que dès lors, les adorateurs du Soleil, où les sectateurs de la religion officielle considéraient les *huacas* comme servant de domicile aux puissances surnaturelles frappées de réprobation, que l'on ne tarda point à confondre avec les esprits malfaisants, et que l'on usait d'exorcismes pour éloigner ceux-ci des idoles qu'ils étaient censés animer. Du reste, Capac Yupanqui perdit le temps : le culte des *huacas* s'étendit plus que jamais sous son règne, et bientôt chaque curaca eut la sienne qui passait pour ne faire qu'un avec lui.

Santacruz donne un curieux exemple de ce genre d'assimilation. Pachacutec Yupanqui (vers 1400) étant, à la tête de quarante mille hommes, dans la région de Vilcahuasman, fut informé par ses espions que sept *huacas* et démons avaient pris la figure d'autant de curacas du pays pour l'approcher et l'assassiner. Les ayant fait saisir, l'Inca commença par les faire exorciser; après quoi, il les condamna aux travaux de Sacsahuaman, forteresse de Cuzco ; enfin, il les envoya éclairer le pays de la côte, qu'il voulait assujétir. L'historien assure que les *huacas*

furent très humiliées de ces traitements. Lorsqu'il eut entrepris la conquête de ce pays de Countisouyon, il rencontra aux environs du Rimac, dans la région des Yungas, trois de ces *huacas*, « Cuspihuaca, Pomahuaca et Ayssavillca, le grand diable » ; après quoi il arriva près de Pachacamac, autre *huaca* mais de haute qualité, et qui sut se faire une place dans les destinées de l'empire.

Tous les Incas sont représentés par les historiens comme faisant aux *huacas* une guerre acharnée : sans doute, après chaque conquête, l'Inca proscrivait le dieu local afin de lui substituer le culte du Soleil ou celui de Viracocha ; mais, aussitôt après, le dieu exilé reparaissait : les autorités le savaient, elles le toléraient, même à Cuzco. Ainsi, la région des Collas s'étant insurgée, à la nouvelle de la mort de Pachacutec, Tupac Yupanqui envoya contre elle une armée de douze mille hommes, levée à Cuzco même, qui partit accompagnée de l'idole de sa *huaca*. Ce précieux talisman, qui inspirait aux Quichuas une confiance absolue, n'empêcha qu'ils ne fussent absolument détruits par les Aymaras. Après avoir vengé cette défaite, à la tête d'une armée dix fois plus nombreuse, Tupac Yupanqui se donna le plaisir de faire comparaître les idoles des Collas au milieu de son camp et d'abreuver d'outrages les *huacas* dont elles étaient les images (1).

§ 6. — LES CONOPAS.

C'est une classe innombrable que celle des dieux do-

(1) Santacruz, *Relacion de Antiguedades*, Tupac.



mestiques ou individuels. Sans compter les momies des ancêtres, dont le culte forme une catégorie à part, on rencontre ici les manifestations les plus variées, depuis les lares et pénates, dont les représentations se rapportaient à des souvenirs traditionnels, jusqu'aux amulettes servant de préservatifs et aux fétiches n'ayant d'origine que dans le besoin d'adorer quelque chose, et de justification que dans le caprice passager de l'imagination. On les appelait génériquement *conopas* ou *chancas*. Il faut mentionner, pour ordre seulement, le rapprochement que l'on a fait du premier de ces noms avec celui de la divinité égyptienne Canobus, qualifiée d'esprit bienfaisant, de génie tutélaire ayant forme d'oiseau à tête humaine.

Le plus souvent, ces *conopas* n'étaient que des talismans et mieux encore des fétiches : une petite pierre plus ou moins brillante, un morceau de bois rare ou de forme bizarre devenaient des *conopas*. Les plus estimés de ces objets étaient *quicu*, le bézoard, et *guispi* ou *llaca,* le cristal de roche.

Le maïs, *zara,* qui formait le fond de l'alimentation dans les provinces où il pouvait être cultivé, fournissait plusieurs de ces fétiches, *zarap conopas*; on considérait comme objets sacrés les épis de forme extraordinaire, ceux dont les grains étaient nombreux ou régulièrement alignés en spirale; un grain isolé, dont l'aspect attirait l'attention, devenait *conopa*.

Il y avait des représentations en pierre des épis et des poupées formées d'une canne de maïs habillée : cela s'appelait *zaramama,* la mère maïs. La *coca* et le *quinua*, en raison de leur importance économique, donnaient lieu aux

mêmes images qui se nommaient *cocamama* et *quinua-mama*.

La pomme de terre, *papa*, indigène du Pérou, fournissait le *papapconopa*.

Un autre genre de *conopas* consistait en statuettes d'animaux, de dimensions et de matières diverses; les llamas surtout étaient figurés sans pieds, et leur dos avait une cavité qui recevait les grains de maïs offerts en sacrifice. On donnait la forme d'animaux utiles ou nuisibles à des vases que l'on enterrait avec les morts, et où l'on versait la *chicha* des offrandes sépulcrales.

La matière la plus habituelle de ces figures était le basalte, le schiste noir, le porphyre, un calcaire, un granit; on en faisait aussi en terre cuite, en or et en argent.

On a dit que l'un des enfants nés jumeaux était *huaca*. Il est vrai que lorsque l'un des jumeaux *chucha* ou *curi*, venait à mourir, soit naturellement, soit par violence, on en conservait les restes dans une marmite, comme un objet sacré; mais l'enfant avait été lui-même offert à une *huaca*, et il en était de même de ceux qui naissaient par les pieds, *chacpa*.

Chacun était le prêtre de son *conopa*, et lui faisait les offrandes et sacrifices destinés à le rendre favorable ; mais, pour en obtenir des consultations, on recourait à la science d'un devin ou d'un sorcier, *mecsa* ou *vihu*, de la classe de ceux qui servaient d'intermédiaires au peuple, auprès des oracles et des *huacas*.

L'archevêque Villagomez, auquel on doit une partie de ces détails, ajoute, au sujet des *huacas*, une information

qui paraît s'appliquer égalèment aux *conopas*; les principales, dit-il, étaient un sceptre, un rocher, une petite pierre; elles avaient une famille, femme, fils et frères. Plusieurs avaient leur histoire, entre autres celle d'hommes changés en pierre (1).

§ 7. — PUISSANCES SUBORDONNÉES.

Il n'est pas douteux que les Péruviens admettaient des degrés dans la puissance des dieux : c'est l'essence du polythéisme; il est beaucoup moins certain qu'ils aient jamais connu une savante hiérarchie ressemblant, même de loin, à celle qui, chez les Orientaux et les chrétiens, a mis au service de la Divinité des serviteurs classés par catégories. Le jésuite, auteur de la *Relacion anonima*, énonce, en décrivant les sanctuaires naturels : « Les modernes ajoutèrent que les dieux secondaires, quand ils venaient sur terre par ordre du grand Dieu, se reposaient en ces lieux, et les laissaient comme consacrés » (2). Cette opinion pouvait exister au XVIIe siècle, parce que les indigènes l'avaient reçue de leurs instituteurs espagnols ; mais l'antiquité ne montre rien de pareil.

La même appréciation s'impose, quant à cette autre assertion : « Ils dirent aussi que le grand Illa Teoce Viracocha avait des serviteurs invisibles, parce que l'Invisible doit être servi par des invisibles. Ils dirent que ces serviteurs furents faits de rien par la main du grand dieu

---

(1) Villagomez, *Lettre pastorale de 1649*, § 58.

(2) *Relacion anonima*, § *Templos y lugares sagrados*.

Illa Teoce, et que les uns persévérèrent en son service, et ils le nommèrent *Huaminca*, soldats et serviteurs loyaux et constants — bon ange, *miles cœlestis* — *Hayhuay panti*, beaux, resplendissants. D'autres prévariquèrent et se firent traitres ennemis, et ceux-là furent nommés *Çupay*, qui proprement signifie adversaire méchant (1).

Il règne une grande incertitude sur la personnalité de Supay. Selon les uns, il serait l'analogue d'Ahriman ou de Satan : « Il avait des temples où il était adoré, où on lui sacrifiait des enfants en bas âge, comme à Moloch et à Typhon. Mais Supay était sous la dépendance de Pachacamac; il ne pouvait rien sur ceux qui adoraient cette divinité, dont le nom suffisait pour la mettre en fuite. » (2) Selon d'autres, Supay désignait vaguement l'ennemi des hommes; on ne l'adora jamais. (3) Cette opinion semble plus plausible : Supay était sans doute une personnification du mal, trop faible dans son unité, pour faire contrepoids à la quantité innombrable des dieux du pays, dont les principaux étaient protégés ou imposés par l'autorité politique.

Santacruz mentionne fréquemment les esprits malins, « antiques ennemis du genre humain, qui sont les démons et diables, et dans la langue générale, se nomment *happinunu, achacalla* (4). » Ce fervent catholique revêt si bien, des enseignements de sa foi, les croyances natio-

(1) *Rel. an.*, § *Cosas de la Religion*, in fine.

(2) Rivero et Tschudi, 7.

(3) *Relacion anonima*. § *Cosas de la Religion*, inf.

(4) Santacruz, *Relacion de Antiguedades*, int.

nales, qu'il devient difficile de faire la part des unes et des autres ; son procédé ne diffère pas de celui dont les pays de l'Ancien Monde, ont donné tant d'exemples : les dieux réformés passent dans la catégorie des puissances ennemies.

Leur histoire remonte au début de notre ère, qui est une période préhistorique pour le Pérou. Les Indiens actuels n'y étaient pas encore venus du Tucuman ou de la Plata ; c'était le temps du *purimpacha*, espace vide ; « les happinunos parcouraient, sous forme visible, toute cette terre, et il n'y avait aucune sécurité à sortir de nuit ; hommes, femmes et jeunes gens étaient enlevés, emportés par ces tyrans infernaux, ennemis capitaux du genre humain. » Mais, après la Rédemption, au milieu de la nuit, on entendit les *happinunos* déménager à grand bruit, en poussant des plaintes et s'écriant : « hélas ! nous sommes vaincus ! Je perds mes domaines ! »

Ils ne perdirent pas tout, et le pays leur offrit un asyle plus discret dans la personne des *huacas* où ils se mirent à rendre des oracles. Il en était ainsi au temps du bon Tounapa, l'homme blanc, notamment sur la colline de Cachapucara, forteresse de Cacha, où se trouvait une idole femelle, à laquelle on faisait des sacrifices humains.

Tounapa les chassa en allumant un incendie où l'idole fondit comme cire. D'autres s'enfuirent volontairement au désert : telle fut l'idole de Carapuco, qu'un Indien rencontra dans une *puna*, haut plateau inexploré, pleurant et se lamentant au sujet de son exil. A l'époque de Manco-Capac, qui était cependant un grand ennemi des *huacas* Santacruz montre les diables *happinunos* s'introduisant

dans les centres primitifs et trompant facilement les crédules Indiens.

Lorsque Sinchi Ruca, d'après les conseils d'un enchanteur, eut organisé l'usage des *Apachetas*, amas de pierres, formés par les passants au sommet des passages dangereux, les *happinunos* y prirent domicile : l'Indien qui avait apporté son galet, ou seulement jeté dans le tas son *cocahacho*, chique de coca, entendait une voix qui lui souhaitait la bienvenue (1).

Plus tard encore, Capac Yupanqui (1269-1309) s'étant mis à la recherche des vestiges de l'homme Blanc de la grande légende, les curacas d'Asillo et de Horouro (Bolivie) rapportèrent la tradition d'après laquelle Tounapa Vihinquira (celui qui commande, le législateur) avait chassé toutes les idoles et les images des diables *happinunos*, lesquels s'étaient réfugiés dans les crêtes les plus inaccessibles des montagnes neigeuses, que l'on nomme *lloques* ou *quinamaris*. Cette indication fut solennellement confirmée par divers curacas de l'empire de Tahuantinsouyou, siégeant sur la place de Haucaypata, devant le temple du Soleil, à Cuzco : Tounapa *Varivillca*, le prêtre fondateur, avait chassé de chez eux et envoyé aux neiges et aux glaciers les *huacas* et les diables. Déjà, la confusion entre ces deux ordres de puissances surnaturelles était complète, au moins dans l'esprit des adorateurs du Soleil et des grands dieux qui leur appliquaient une commune réprobation ; mais, pour les fidèles des *huacas*, les *happinunos* ou esprits malfaisants durent demeurer distincts. *(A Suivre).*

(1) Santacruz, *Relacion de Antiguedades*, Sinchi Ruca.

COURS ET CONFÉRENCES
INSTITUÉS PAR LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE.

COURS DE LANGUE MEXICAINE

Par M. RÉMI SIMÉON.

LA LANGUE MEXICAINE
ET SON HISTOIRE

LEÇON FAITE LE 3 MAI 1885.

Lorsque les Espagnols abordèrent au Mexique, ils se trouvèrent en présence des Totonaques, peuplades tributaires de l'empire mexicain, supportant difficilement le joug qui leur était imposé, et ne cherchant qu'une occasion pour le secouer. Le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des *conquistadores* qui aidèrent Cortès dans son entreprise, nous apprend, dans son *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne,* que les Totonaques accueillirent favorablement les Espagnols et devinrent leurs alliés. Comme on leur demandait de faire connaître le nom du peuple auquel ils obéissaient, au lieu de désigner les Mexicains, ils répondirent que c'était les *Culhua*, voulant sans doute rappeler les chefs primitifs dont ils descendaient et éviter de prononcer le nom des Mexicains, qui leur était odieux. C'est à la langue *nahuatl* ou mexicaine qu'il faut demander l'explication de ce mot.

Les *Culhua* étaient, en effet, l'une de ces tribus qui étaient venues des bords du golfe de Californie et s'étaient établies au sud de la lagune, sur un point appelé depuis *Culhuacan* « lieu où il y a des aïeux ou des choses courbes ». Plusieurs localités ont porté ce nom. Nous signalerons surtout *Teoculhuacan* ou *Culhuacan* sacré, placé sur les côtes du golfe de Californie, d'où seraient parties les peuplades aztèques; *Aculhuacan* ou *Culhuacan*, près de l'eau, appelé plus tard *Tetzcuco*, capitale d'un empire fameux qui fut longtemps en rivalité avec l'État de *Tenochtitlan* ou Mexico. Il y a là un sujet de recherches extrêmement intéressantes se rattachant à l'histoire et peut-être même à l'écriture des anciens Mexicains. Ainsi le signe générique des noms de lieu était une courbe simulant une hauteur; les Indiens avaient en effet l'habitude de s'établir sur des points élevés et se disaient habitants des monts *tepehuaque*.

On sait que les Espagnols, après s'être rendus maîtres de Mexico, s'attachèrent à faire disparaître les éléments de la civilisation mexicaine pour mieux implanter parmi les vaincus les dogmes de la religion chrétienne. C'est ainsi que, sans se préoccuper de la question scientifique, ils détruisirent les livres indiens et que Zumarraga, le premier évêque de Mexico, en fit brûler un très grand nombre sur la grande place de cette ville. Les vainqueurs n'avaient qu'un but, celui de substituer leurs usages aux mœurs des Indiens. Volontiers ils auraient, dans leur aveuglement, fait table rase complète afin d'effacer tous les vestiges d'une civilisation où l'idolâtrie avait une place considérable. Non seulement ils ne cherchèrent pas à comprendre ni encore moins à expliquer le système gra-

phique employé par les Mexicains, mais ils se hâtèrent de lui substituer la méthode européenne ou d'adopter, en la modifiant suivant les besoins, l'écriture figurative des Indiens afin de les initier plus facilement aux mystères du catholicisme. Plusieurs religieux se firent remarquer dans ce mode d'évangilisation : Testera, de Bayonne, Motolinia, Pierre de Gand et Sahagun, pour ne citer que les principaux. Mais les documents qu'ils ont laissés, loin d'éclairer, ont servi à jeter de la confusion et à rendre plus difficiles les recherches des savants. Pourtant les études relatives au déchiffrement de l'ancienne écriture américaine ont fait du progrès, et il est permis d'espérer qu'elles aboutiront à d'heureux résultats. Déjà les travaux de M. de Rosny sur l'écriture hiératique des Mayas ont fixé certains points.

La langue *nahuatl* fut également proscrite et l'on imposa l'espagnol. Malgré la sévérité des vainqueurs à cet égard, le mexicain continua à être parlé secrètement, et c'est ainsi qu'on le retrouve aujourd'hui dans près de 20 Etats de la République mexicaine, sans doute avec des modifications que le temps et le contact des Espagnols ont dû lui faire subir. Mais les noms de lieu n'ont que peû ou point changé et sur les marchés de Mexico même on parle mexicain. Dans la conversation on fait souvent des emprunts aux termes *nahuatl* que l'on emploie en leur donnant la physionomie de mots espagnols.

Cette langue n'était pas la seule qui fût autrefois parlée dans l'empire mexicain. M. Orosco y Berra, dans son ouvrage important : *Géographie des langues et carte ethnographique du Mexique* (1864), a compté onze familles

comprenant 104 idiomes ou dialectes, plus 16 langues non classées, total 120 langues auxquelles il a ajouté 62 idiomes disparus, ce qui fait en tout 182 langues.

M. Pimentel en a trouvé un plus grand nombre. Il les a étudiées avec soin et en a tracé un *Tableau descriptif et comparatif,* 3 vol. (1874-1875). Les diverses langues du Mexique y sont ramenées à 4 groupes principaux dont l'un des plus importants est le groupe *Mexicano-Opata* qui compte neuf familles. La première de ces familles est la famille mexicaine qui comprend deux idiomes : le *nahuatl* avec 7 dialectes et le *cuitlatèque.* Nous ne voulons pas entrer dans les détails de ces diverses langues et faire connaître toutes les familles indiquées par M. Pimentel. Ce serait beaucoup trop long, et nous risquerions inutilement de fatiguer votre bienveillante attention. Nous nous bornerons donc à l'étude de langue *nahuatl* qui doit être l'objet de nos entretiens, en ajoutant toutefois que le travail de M. Pimentel permet d'espérer qu'un jour on pourra peut-être retrouver au milieu des langues répandues sur le vieux sol mixicain les traces d'une langue mère.

Le mot *nahuatl* veut dire sonore, harmonieux ; la langue mexicaine renferme dans ses mots beaucoup de liquides et de voyelles qui contribuent à rendre les sons doux et agréables. Elle est, en outre, élégante et riche en métaphores. Ce qui l'a fait distinguer des autres langues du Mexique, en général, plus rudes et moins cultivées. Aussi les Mexicains ont-ils pu, avec quelque raison, lui donner la dénomination de *nahuatl.*

Les grammairiens espagnols qui ont étudié le *nahuatl*

ont tous commis la même faute en assimilant cette langue au latin et en calquant leur traité sur la grammaire latine de Antonio de Lebrija, qui avait eu une grande vogue à la fin du 15e siècle. Le franciscain André de Olmos, qui le premier composa une grammaire importante, chercha à s'affranchir des règles latines et plaça même en tête de son travail les pronoms comme pour marquer le rôle considérable qu'ils remplissent dans le discours. Mais il reconnut des gérondifs, des participes et, en un mot, tout un attirail de formes qui ne sont particulières qu'à la langue latine. Olmos écrivit son livre vers le milieu du 16e siècle. Vingt-cinq ans plus tard, Alonso de Molina composa son grand vocabulaire (1571), qui fut un véritable progrès, puisque l'analyse était poussée plus loin, mais où l'on rencontre encore bien des défauts. Nous en mentionnerons un surtout qui est capital, parce qu'il est de nature à égarer les travailleurs. L'auteur a donné parfois des phrases entières dans un même alinéa ; le lecteur inexpérimenté peut aisément croire que c'est un seul mot, tandis que la décomposition permet quelquefois de reconnaître deux, trois, quatre mots se suivant sans interruption. Toutefois ce vocabulaire a rendu de grands services et en rendra encore. Je dois dire ici qu'il m'a été très utile et qu'il m'a servi de base pour la rédaction de mon dictionnaire dont l'introduction s'imprime en ce moment et qui paraîtra très prochainement.

Vers le milieu du 17e siècle, un jésuite Horacio Carochi fit paraître un traité dans lequel il apporta de la clarté et donna de grands développements pour l'étude des prépositions et des adverbes. Mais lui aussi commit des erreurs

en admettant des déclinaisons, des sèmi-pronoms, etc., et en ne donnant pas de syntaxe. Son livre fut néanmoins très apprécié et, cent ans plus tard, il était habilement abrégé par un autre jésuite Ignacio de Paredes (1759).

Bétancourt, qui était venu entre ces deux grammairiens, reconnut une syntaxe; mais il ne la fit guère consister que dans la composition des mots et non dans la proposition elle-même. Il se borna à citer quelques locutions en les comparant avec des expressions tirées de l'hébreu.

Il existe beaucoup d'autres petits traités qui non seulement ne donnent que les principaux éléments, mais contiennent en majeure partie des textes de prières ou oraisons en langue *nahuatl*.

Nous ne craindrons pas de dire, après cette révision sommaire, qu'il ne faut pas absolument écarter les travaux des moines espagnols sur la langue mexicaine; il y a lieu de les consulter seulement pour les termes, les tournures et les textes qu'ils peuvent contenir. Quant aux règles, comme elles sont calquées sur les principes de la langue latine, il importe de ne les adopter qu'après un examen très attentif. C'est ce que nous nous sommes efforcé de faire dans toutes nos études, et c'est ce que nous ferons encore dans le cours que nous nous proposons de développer ici. Nous diviserons notre travail en deux grandes parties, la première concernera les diverses parties du discours, c'est-à-dire l'origine et la composition des mots, les changements qu'ils subissent. La seconde partie comprendra la syntaxe. Après que nous aurons étudié rapidement les parties essentielles du discours, à savoir : le nom, l'adjectif, le pronom et

le verbe, nous entreprendrons d'interpréter des textes mexicains et nous ferons ainsi l'application des règles de la syntaxe sans attendre de l'expliquer séparément. Cette méthode aura l'avantage d'être moins fatigante et de vous paraître plus attrayante. En effet, outre quelle vous intéressera, bientôt par la connaissance des choses se rapportant à l'histoire et à la civilisation du vieux Mexique, elle vous permettra de vous exercer vous-mêmes dans la lecture des textes mexicains qui vous seront offerts.

Du reste, il vous sera facile de compléter nos études ou de revoir les éléments de la langue *nahuatl* en vous procurant la grammaire de André de Olmos, que j'ai publiée, en 1875, par ordre du gouvernement, et qui est en dépôt chez Maisonneuve et Cie. Ce livre est annoté et contient le texte, avec traduction littérale, d'une admonestation d'un père à son fils et de la réponse de ce dernier. Vous trouverez là un choix d'expressions et de tournures qui, en meublant votre mémoire, vous serviront pour l'explication des textes que vous aurez sous les yeux.

Je pourrais encore vous rappeler les grammaires dont je vous ai entretenu tout-à-l'heure, notamment celles de Carochi et de Paredes, mais il est difficile de se les procurer et elles se vendent à des prix exorbitants. Je ne vous parlerai pas non plus du vocabulaire du Molina qui est autrement introuvable et hors de prix. Pourtant je dois dire qu'un fac-simile en a été donné par M. Platzmann ; seulement l'éditeur allemand a reproduit trop scrupuleusement le livre de Molina jusqu'à conserver les erreurs qu'il renferme. Il était pourtant facile de les faire disparaître et d'indiquer par un signe quelconque les articles

qui auraient subi des changements. Quoi qu'il en soit, cette publication, beaucoup plus accessible que l'original, prouve qu'un vocabulaire mexicain est indispensable aujourd'hui pour les travailleurs, et je crois que mon dictionnaire sera sans doute bien accueilli et pourra rendre quelques services. C'est là qu'ont tendu tous mes efforts.

Je tâcherai ici, en vous guidant dans l'étude du *nahuatl*, de vous montrer, malgré l'étrangeté apparente de cette langue, combien elle est simple et comme il est facile d'en apprendre les principes en peu de temps. Seulement permettez-moi de compter sur votre bienveillante attention et sur votre persévérance.

ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1885.

PRÉSIDENCE DE M. le Dr LEGRAND.

Séance du 20 Avril 1885.

PRÉSIDENCE DE M. LÉON DE ROSNY,

VICE-PRÉSIDENT SORTANT.

La séance est ouverte à 8 h. du soir à l'hôtel de l'Institution Ethnographique, 28, rue Mazarine.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté après quelques observations de M. Charnay relatives au discours prononcé par M. Rémi Siméon dans une séance précédente.

En conséquence de ce procès-verbal, M. DE ROSNY, vice-président, en l'absence de M. Rémi Siméon, président sortant, retenu chez lui par suite d'une indisposition, procède à l'installation du nouveau bureau. Il félicite la Société d'avoir choisi, pour diriger ses travaux, pendant l'année 1885, M. le Dr Legrand, qui s'est signalé par un dévoûment de tous les instants aux intérêts des Sociétés constituées sous le patronage de l'Alliance Scientifique, et qui a attaché son nom à un événement considérable

pour l'avenir de ces Sociétés : l'acquisition de l'immeuble où elles ont désormais leurs bureaux, leur bibliothèque, leurs collections, leurs archives et les salles de leurs séances.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr LEGRAND, PRÉSIDENT.

Après avoir pris place au fauteuil, M. le Dr Legrand, prononce l'allocution suivante :

« Messieurs, Je suis confus de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à la présidence de la Société Américaine de France. Simple adepte et des derniers venus, je n'aurais jamais eu la pensée d'y prétendre, lorsque parmi vous tant de savants se sont signalés par leurs études. Cette charge me sera d'autant plus lourde, que ce fauteuil vient d'être occupé par un homme que recommandent ses travaux à l'ancienne Commission du Mexique; et le cours qu'il vient d'ouvrir dans cette même salle et qui a été un des grands évènements scientifiques du mois dernier. Le règlement exige que tous les membres subissent tour à tour cet honneur. Je m'y soumets donc et je l'accepte comme un dépôt. Mais si je n'ai pas la prétention de me signaler par des communications pour lesquelles le temps et les connaissances me font défaut, je m'efforcerai du moins de faire connaître les travaux qui vous seront présentés ; et, dès à présent, je prends l'engagement de remettre à notre trésorier une somme suffisante pour faciliter la publication des *Archives* de notre Société. Ainsi j'espère, Messieurs, pouvoir vous re-

mercier et contribuer dans la limite de mes moyens à soutenir le renom d'une Société qui a été la première créée pour parcourir le champ d'études sur l'Amérique précolombienne. »

Communications

M. Désiré CHARNAY fait une communication sur ses récents travaux relatifs aux villes anciennes de l'Amérique pré-colombienne. Il donne des renseignements sur l'inscription dite de la *Croix de Palenqué*. Ce monument existe désormais au complet, à l'état de moulage, au musée du Trocadéro, au moyen de la réunion de diverses pierres, dont l'une se trouve à Washington et les autres en place ou à Las Playas, à 8 lieues du temple. Il parle ensuite de la construction récente d'édifices auxquels on a attribué une antiquité exagérée. Uxmal, Lava, Chichen, existaient au moment de la conquête espagnole, vers 1530, et ne remontent pas très haut.

En 1460 ou 1470, le souverain de Mayapan, qui était un Cocom, avait fait venir une garnison aztèque : ce qui n'avait pu avoir lieu avant 1435 ou 1430. Au temps de Montezuma Ier, il y eut une insurrection contre ce souverain et la garnison (de 1450 à 1470), et c'est à cette époque, suivant Diégo de Landa, que furent construits les édifices qui sont dans les bois.

Les monuments en ciment sont plus anciens que les monuments en pierre : la partie décorative était en stuc. Les indigènes employaient le cuivre trempé pour scier la pierre.

Une discussion s'engage à l'occasion de cette communication : MM. DAIREAUX, Léon DE ROSNY, Émile LEVASSEUR et CASTAING y prennent part.

Présentations de photographies.

M. Désiré PECTOR présente à la Société une série de photographies concernant le Salvador.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Le Secrétaire, A. CASTAING.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

Ouvrages offerts et Acquisitions.

BRASSEUR DE BOURBOURG. — Recherches sur les ruines de Palenqué et sur les origines de la Civilisation du Mexique. *Paris*, 1866. — 1 vol. in-4°................ [1

ROBERTSON. — The History of America. *London*, 1780.— 3 vol. in-8°................................ [2

ROSNY (Lucien DE). —Lettre de Christophe Colomb sur la découverte du Nouveau-Monde. *Paris*, 1865.--In-8° [3

ROSNY (Léon DE). — Les Documents écrits de l'antiquité américaine. *Paris*, 1882. — 1 vol. in-4°........ [4

MURATORI. — Les Missions du Paraguay. *Paris*, 1826. — 1 vol. in-16................................ [5

SIMÉON (Rémi) et JOURDANET. — Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne par le R. P. Sahagun. *Paris*, 1880. — 1 vol. in 4°.................. [6

Le Bibliothécaire : Ach. PEUVRIER.

E. DANGU, imprimeur, rue Nationale, 19, à Saint-Valery-en-Caux.

L'AMÉRIQUE ÉTAIT-ELLE CONNUE DES CHINOIS

A L'ÉPOQUE DU DÉLUGE ?

Par LÉON DE ROSNY.

Le merveilleux plaît aux masses : il ne déplaît pas toujours à ces figures pâles, sévères, blémies par le travail, en apparence innacessibles à toutes les passions, à tous les préjugés, et qu'on nomme « les savants ». Aussi, m'inspirant de la sagesse de La Rochefoucauld le moraliste, je suis obligé de reconnaître que la grosse caisse n'est pas le dernier des instruments de musique.

A peine Christophe Colomb eût-il découvert le Nouveau-Monde qu'on s'efforça de lui trouver des devanciers et de contester le mérite de son initiative. Les travaux de l'érudition ont réussi dans cette tâche; et il est prouvé désormais que les Scandinaves avaient non-seulement mis le pied sur le sol du Nouveau-Monde, mais s'y étaient établis, bien des siècles avant l'immortel Génois. Ce que l'on n'a peut-être pas assez fait remarquer, c'est que les voyages des Scandinaves au Groënland et au Vinland n'avaient en rien servi la civilisation et que le continent trans-atlantique enfin était resté depuis lors tout aussi ignoré que si jamais Européen n'y avait débarqué. On peut comparer ces découvreurs du Xe siècle à des alchimistes qui, après avoir trouvé la pierre philosophale,

auraient oublié de dire comment ils l'avaient trouvée, ne faisant ainsi profiter personne de leur étonnante invention.

Je comprends bien mieux ceux qui ont attenté à la gloire de Colomb, en cherchant à établir qu'il avait profité de certaines données géographiques déjà acquises de son temps, et en particulier des indications que possédaient quelques navigateurs de son époque sur une grande terre ignorée, telles que celles des deux frères Pinçon qui l'accompagnèrent dans son premier voyage aux Antilles. Il est assez naturel que l'auteur d'une pareille découverte se soit servi du travail et même des acquisitions réelles mais incomplètes de ses devanciers. Il serait peut-être juste d'attribuer à vingt hommes l'honneur d'avoir révélé au vieux monde l'hémisphère occidental. L'histoire du progrès est très probablement coupable de bien des ingratitudes de ce genre. Il appartient à ces chercheurs infatigables qui fouillent dans toutes les bibliothèques et dans toutes les archives pour y grouper des faits microscopiques sur les événements les plus lilliputiens des annales de l'humanité, de mettre à jour des documents de nature à faire rendre à des victimes de l'ignorance et de l'oubli publics les titres à l'estime qu'ils ont largement mérités. Les dossiers ainsi rétablis, pour assurer à chacun ce qui lui appartient, ont leur valeur; et ceux qui passent leur vie à les reconstituer méritent d'être pensionnés par l'État. Il ne faut cependant pas ouvrir trop large la porte aux érudits qui, presque toujours sans raisons suffisantes et par le seul désir de se faire remarquer, veulent abattre sans merci toutes les statues que les siècles ont érigées dans le panthéon de l'humanité militante.

J'ai fait ce préambule, parce que je ne puis me dispenser de voir avec peine des hommes d'une valeur réelle, des travailleurs courageux et infatigables, perdre un temps précieux à discuter des problèmes qui ne peuvent recevoir aucune solution satisfaisante.

Au nombre de ces problèmes, je comprends celui du trop fameux pays de *Fou-sang* qu'on a voulu, qu'on veut encore (1), identifier avec l'Amérique, et qui aurait été connu des Chinois dès le Ve siècle de notre ère, par conséquent près de mille ans avant la découverte de Christophe Colomb.

S'il existait sur le *Fou-sang* des relations étendues, dont l'examen critique puisse servir à projeter la lumière sur les périodes anciennes et peu ou point connues de l'histoire du Nouveau-Monde, je comprendrais l'ardeur des savants qui s'obstinent à vouloir prouver que le *Fou-sang* est l'Amérique.

Loin delà, nous ne possédons sur cette terre énigmatique, fabuleuse et imaginaire peut-être, — on en jugera par la suite, — qu'une notice de 454 mots composée d'après les racontars d'un personnage dont l'authenticité même n'est pas démontrée; et cette notice ne renferme, en somme, que des indications vagues, à tous égards insuffisantes et d'un intérêt contestable.

S'il était démontré que le chamèn *Hoeï-chin* ait été

(1) En 1875, un livre entier a été publié sur le *Fou-sang*, par M. Leland. Tout récemment M. Edward P. Vining a fait paraître sur ce pays une œuvre de longue haleine. Bien que je n'adopte pas les conclusions de ce savant, je ne puis me dispenser de reconnaître sa remarquable patience et sa rare érudition.

réellement en Amérique, — et rien n'est encore plus incertain, — tout ce que l'on pourrait dire c'est que ce personnage singulier ne nous a fourni sur les immenses pays qu'il a parcourus que des données enfantines et le plus souvent insignifiantes. Et cela à un tel point, que nul n'a eu l'idée, par la suite, de visiter les territoires qu'il avait parcourus, ni même de signaler hautement à ses contemporains la portée de sa découverte.

Personne, à l'époque où parut Hoéï-chin, n'attacha la moindre importance à ses récits; et les écrivains chinois se contentèrent de lui consacrer quelques courtes lignes, comme ils l'avaient fait d'ailleurs pour d'autres pays qui n'avaient jamais existé que dans l'imagination des poètes ou des compositeurs de romans.

A l'est de la Chine, il y avait, d'après les mêmes auteurs chinois qui nous ont parlé du *Fou-sang*, un pays bien autrement intéressant à connaître, puisque, dans ce pays nommé *Pong-laï*, on pouvait recueillir un breuvage donnant le privilège de l'immortalité.

Lorsque ce pays de Pong-laï fut signalé aux Chinois, en 219 avant notre ère, on ne se contenta pas comme pour le Fou-sang, d'en faire l'objet d'une mention perdue dans les livres anciens des grandes annales historiques. L'empereur Tsin-chi Hoang-ti voulut le faire explorer par une mission spéciale, composée de mille personnes, hommes et femmes (1).

La mention du Pong-laï et de cette mission d'explorateurs se trouve consignée dans un grand nombre d'ouvrages chinois.

(1) Voy., pour plus amples détails, ma *Civilisation japonaise*, édit. in-18, p. 92.

On lit dans la grande Encyclopédie chinoise :

« Suivant le *Chan-haï-king*, le mont Poung-laï est une montagne divine située au milieu de l'Océan. Celui qui ne suit pas la droite voie ne peut pas y arriver.

« Le *Pou-to-chan tchi* dit : « A la limite septentrionale du royaume de *Tchang*, se trouve le mont Poung-laï. Il est environné en tous sens de montagnes escarpées. Au milieu se trouve une petite île abrupte, semblable à un pavillon de cent mille pieds de haut. On y trouve, en outre, la grotte dite des Brouillards-Violets qui est voisine de la montagne. Le milieu de cette grotte est clair, comme la boîte d'une voiture. Quand la marée se retire, on peut y pénétrer. »

« Suivant une autre version, il ne serait pas possible d'y arriver. Dans l'obscurité, se trouve une tablette des Dieux avec une inscription dont l'encre s'est effacée au point de la rendre illisible.

« Au sud, se trouve le mont *Hoh-chan* oriental. C'est là qu'est débarqué le docteur chinois *Siu-fouh*. »

L'édition japonaise de la même Encyclopédie ajoute :

« Quand on dessine la carte de l'île de Poung-laï, on y représente généralement une cigogne qui vole et une tortue qui folâtre. C'est une image employée comme objet de compliments (par exemple, à l'occasion d'un mariage).

« On ignore s'il y a des habitants au mont Poung-laï.

« Quel peut-être le charme de cet endroit ? Est-ce la beauté du paysage que l'on vante ?

« Quelqu'un a dit : « L'endroit où vint demeurer Siu-fouh est le mont *Fuzi-yama*. D'autres prétendent que c'était le *Kuma-no* ou l'*Atu-ta*. Enfin, il est incertain si

ce personnage n'a pas été dans plusieurs endroits différents (1)».

Le grand historiographe *Sse-ma Tsien*, celui que les anciens missionnaires européens ont surnommé l'Hérodote de la Chine, ce chroniqueur que ses compatriotes placent bien haut au-dessus de tous, en disant qu'autant le soleil l'emporte en éclat sur les autres astres, autant Sse-ma Tsien l'emporte en mérite sur les autres historiens, lui aussi a parlé du *Poung-laï*, dans son récit du règne mémorable de Tsin-chi-hoang-ti (2), le persécuteur des lettrés et le constructeur de la grande muraille :

« Un homme du pays de *Tsi*, nommé *Siu-fouh*, présenta un placet à l'empereur, dans lequel il disait :

« Au milieu de l'Océan se trouvent trois montagnes divines qui se nomment *Poung-laï*, *Fang-tchang* et *Ing-tcheou*. Elles sont habitées par des Immortels. Je vous prie de me permettre d'aller, en surveillant ma conduite, avec une troupe de garçons et de filles, pour la découvrir. » En conséquence, l'empereur envoya Siu-fouh, avec mille personnes, tant hommes que femmes, à la recherche des Immortels. »

Ce fameux Siu-fouh ne revint point en Chine et se fixa, dit la légende, au Japon, où il termina ses jours, sans avoir découvert la source du breuvage de l'immortalité.

Le Poung-laï n'est pas le seul pays fabuleux qui ait trouvé place dans les anciennes géographies chinoises. Il y en a de toutes les sortes et pour tous les goûts. Et qu'on n'aille pas croire que ces pays soient donnés, dans les

(1) *Wa-kan San-sai du-ye*, t. LVI, p. 12.

(2) *Sse-ki*, liv. VI, p. 17.

auteurs chinois qui les décrivent, comme des pays imaginaires. Jamais un mot pour éclairer le lecteur à cet égard. Loin de là : les récits merveilleux sont reproduits pêle-mêle avec d'autres récits qui présentent, au moins en apparence, un caractère historique, tels que des dates, des mentions d'ambassades envoyées en Chine, etc.


Fig. 9. — Les Feï-teou-man.

En outre, on a eu grand soin de placer les notices de ces pays fantastiques au milieu de notices consacrées à des peuples réels et bien connus. C'est ainsi que, dans la célèbre encyclopédie *San-tsaï-tou-hoeï*, on nous donne la monographie des *Feï-teou-man* (1), immédiatement après nous avoir décrit la grande île de Java et avant de nous parler du royaume malay de *San-foh-tsi*.

Or qu'est-ce que c'étaient que ces *Feï-teou-man*? C'étaient

(1) J'ai publié la traduction de cette monographie dans les *Mémoires de l'Athénée oriental* in-4° de 1871, p. 69.

des hommes sans prunelle, dont la tête avait l'avantage de pouvoir s'envoler. La réalité de ces singuliers individus est attestée par une ambassade de l'empereur Wou-ti de la dynastie des Han, et nul ne pouvait douter de leur existence, puisqu'un esclave de *Tchou-hoan*, général de *Ou,* avait, lui aussi, suivant l'autorité du *Seou-chin-ki*, une tête qui, la nuit, pouvait se détacher du corps et prendre ses ébats dans les airs !

La même encyclopédie emprunte à des ouvrages célèbres de la Chine d'autres narrations non moins extraordinaires :

« Le *Keou - koueh* est habité par des hommes qui ont une tête de chien, de longs poils et dont le langage consiste dans des aboiements, tandis que leurs femmes ont tous les caractères humains et parlent le pur chinois. Ce pays est moins éloigné de la Chine que le *Fou-sang* (3000 *li)*, de sorte qu'on est mieux renseigné sur son compte.

Le *Yu-min* est un peuple qui réside dans les défilés des montagnes, au sud-est de l'Océan. Il a des joues allongées, un bec d'oiseau, des yeux rouges, une tête blanche ; il lui pousse des ailes, mais il ne peut pas voler bien loin. Les individus de cette nation ressemblent à des hommes : en naissant, ils sortent d'un œuf.

La notice qui concerne ces Yu-min, dans le *San-tsaï-tou-hoeï,* est placée à côté de celles qui nous parlent des *Wen-chin* « hommes tatoués », des *Ta-han* « grands Chinois », qui sont sur l'itinéraire du Fou-sang, et enfin de cette dernière contrée où l'on veut voir l'Amérique.

Le pays des *Tchouen-hioung* est bien autrement curieux. Les habitants ont un trou au milieu de la poitrine ;

de sorte que les grands personnages, lorsqu'ils vont se promener, se font introduire dans le milieu du corps un bâton de bambou que deux domestiques portent sur leurs épaules. Le procédé est plus simple et moins coûteux que les chaises à porteurs des Européens.

A l'est des Tchouen-hioung se trouve le royaume *Pousse koueh* dont les habitants sont noirs et évitent de mourir en se nourrissant d'un certain arbre et en s'abreuvant de l'eau d'une source rouge dont la propriété est d'empêcher de vieillir.

Toujours à l'est, est le pays des *Kiao-king*, dont les habitants ont les jambes entrelacées; puis ceux des Longues jambes, des Longs bras, des Géants, des Hommes sans ventre, des Hommes aux oreilles pendant jusqu'à la ceinture, toujours à l'est, et enfin le royaume des Amazones, encore plus à l'est que le *Fou-sang*. Il faut des années de navigation sur mer pour arriver dans ce dernier royaume; on n'y trouve pas d'hommes, et les femmes naissent toutes seules dans un puits lumineux (1).

L'antique traité d'histoire naturelle intitulé *Pen-tsao-kang-mouh*, dont la rédaction primitive remonte, dit-on, à l'époque de l'empereur *Chin-noung* parle aussi du royaume des Amazones situé à l'est du Fou-sang; de sorte qu'avec un peu de bonne volonté et d'ingénieux rapprochements, on ne doit pas désespérer de voir écrire un jour : l'AMÉRIQUE ÉTAIT CONNUE DES CHINOIS PLUS DE 3,000 ANS AVANT NOTRE ÈRE, bien longtemps avant Abraham, et peut-

(1) J'ai traduit in-extenso la notice *sur les Amazones* qui se trouve dans le *Pien-i-tien* (Voy. *Mémoires de la Société des Études Japonaises*, t. III, p. 233.)

être même antérieurement au Déluge ; ce qui simplifierait d'ailleurs le problème à résoudre, puisque rien n'empêche de croire que Noé ait vu l'Amérique d'une des fenêtres de son steamer, et qu'en passant du côté de la Chine, il n'en ait dit quelques mots aux Chinois.

Mais qu'est-ce que vient donc nous rapporter la grande Encyclopédie japonaise au sujet du royaume des Femmes situé à d'innombrables *li* de la Chine, dans la direction de l'est ? D'après cet estimable ouvrage, il y aurait divergence chez les savants du Japon, en ce qui concerne sa situation géographique. Suivant les uns, ce royaume se trouverait *au nord-ouest de l'Inde* et à l'ouest du grand Océan ; suivant d'autres, il serait placé *dans une île* au nord-est du Japon. Les Chinois savaient ainsi que le Fou-sang était une île. Or, comme le Fou-sang est l'Amérique, il est évident que le périple de ce vaste continent ne leur était pas inconnu.

Inutile de parler du pays des *Yih-pi* dont les habitants connus des Chinois étaient encore bien autrement remarquables : ils n'avaient qu'un œil, un orifice, un bras, une jambe et une moitié de corps, de sorte qu'il ne leur était jamais possible de se promener à moins d'aller deux à deux. On n'avait probablement pas cet inconvénient chez les *San-cheou* où les hommes avaient trois têtes, et chez les *San-chin* où chacun possédait trois corps (1).

Les savants enthousiastes de l'identification du *Fou-sang* avec l'Amérique n'ont peut-être pas assez réfléchi sur les

(1) On trouvera la notice de ces peuples dans le tome XIV de la grande *Encyclopédie Japonaise*, un peu avant celle qui traite des Hollandais.

notices du genre de celles que je viens de mentionner et qui pullulent dans les vieilles géographies chinoises. Leur seule pensée a été de savoir jusqu'où il serait possible de faire promener le chamèn Hoeï-chin dans l'intérieur de l'Amérique. Le faire venir purement et simplement des régions polaires ou tout au plus du territoire actuel de l'Alaska, eût été une bien maigre solution pour un aussi beau problème. Il fallait nécessairement aller plus loin, escalader les montagnes Rocheuses ou tout au moins longer la Cordilière de l'Anahuac et aller droit à la capitale des anciens Aztèques.

Pour arriver à cette brillante conclusion, voici comment on a procédé.

On a dit : Le *Fou-sang* est l'Amérique. Il est fait mention d'un pays à l'est du Fou-sang : donc ce pays est situé encore plus loin. La direction indiquée par les notices chinoises ne convient guère, il est vrai, pour poursuivre de si belles prémices. En faisant passer le chamèn Hoeï-chin par le Kamtchatka et par le détroit de Beering, il faut ensuite marcher longtemps vers le sud avant d'arriver à Mexico ; sans quoi, en allant toujours du côté de l'est, on finirait par gagner le pays des Esquimaux, le Groënland, et par se noyer enfin dans les eaux de l'Atlantique.

Mais, en somme, comme les anciens Chinois ne savent guère ce qu'ils disent quand il s'agit d'orientation dans les pays lointains du leur, il ne faut pas trop s'attacher ponctuellement aux données de Hoeï-chin, et puisqu'il a été très loin, rien ne s'oppose à ce qu'il ait été à Mexico.

L'indication des grandes distances, dans les anciens ouvrages de la Chine, n'est évidemment pas sérieuse. Le

fut-elle, qu'il ne serait pas possible d'en tirer les conclusions qui ont échauffé l'esprit de quelques savants enthousiastes.

En effet, nous ne savons que fort mal à quoi nous en tenir sur la valeur du *li* ou lieue chinoise, aux diverses époques. Pour arriver à établir un petit nombre de faits à cet égard, j'ai dû parcourir tous les livres chinois que j'ai pu me procurer. Le résultat de mes recherches, que j'ai consignés en partie dans un autre ouvrage (1), a été que la valeur de cette mesure itinéraire avait souvent varié et qu'à certaines époques elle était extrêmement exigüe.

Si les notices chinoises sur les pays étrangers, que l'on rencontre dans les grandes annales de la Chine et en abrégé dans divers ouvrages de seconde main, comme par exemple dans l'Ethnographie de Ma Touan-lin, étaient toutes de la même époque, on pourrait peut-être arriver, par voie de comparaison, à établir la valeur moyenne qu'on doit attribuer au *li* dans ces notices. Il est malheureusement trop manifeste que cette mesure itinéraire y a été employée avec des valeurs différentes et sans que les auteurs indigènes aient même songé à établir entre elles la moindre concordance.

Le Japon, par exemple, est situé, d'après les sources où a puisé l'auteur du *Wen-hien-toung-kao*, à 12,000 li de la Corée (2). A 7,000 li au N. E. du Japon habitaient

---

(1) *Les Peuples orientaux connus des anciens Chinois*, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, seconde édition revue et augmentée, en ce moment sous presse à la librairie d'Ernest Leroux.

(2) D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*, t. I, p. 49.

les *Wen-chin* « hommes tatoués ». A en juger, par analogie, ces Wen-chin devaient occuper une île telle que celle de Yézo, si tant est qu'ils n'habitaient pas le nord de la grande île de Nippon ; car, à cette époque, le royaume du Japon n'était guère autre chose que la partie méridionale et centrale de cette grande île, dont le *Yamato* formait le centre politique et gouvernemental.

A 3,000 li à l'est du pays des *Wen-chin*, c'est à dire au quart de la petite distance qui sépare la Corée du Japon, se trouvait le pays des *Ta-han* qu'on a voulu identifier avec le Kamtchatka, et qui pourrait bien, lui aussi, n'avoir été qu'une partie du territoire Aïno, territoire qui d'ailleurs s'étendait jusque sur la côte de Tatarie, sur la terre ferme de l'Asie.

A 20,000 *li* à l'est des Ta-han, c'est-à-dire à moins de deux fois la distance qui sépare la Corée du Japon, se trouvait le fameux *Fou-sang* qu'il faudrait alors placer tout au plus dans la Sibérie orientale ou au Kamtchatka.

En calculant de la sorte, ce ne serait pas 30,000 *li* qu'il aurait fallu parcourir pour arriver au Mexique, mais plus de dix millions de *li*, en supposant même la course faite à peu près à vol d'oiseau.

La question du Fou-sang, si on cherche à la résoudre par l'évaluation des distances mentionnées par les auteurs chinois, ne saurait aboutir aux résultats merveilleux qui ont enflammé l'imagination de Deguignes et de ses savants continuateurs. A moins de donner aux lieues chinoises une valeur sans cesse différente suivant les besoins de la cause, on ne peut placer ce trop fameux pays que dans les régions orientales du nord de l'Asie. Et, pour ce qui touche à sa grande étendue mentionnée dans la notice de

Hoëi-chin, on ne doit y voir qu'une de ces données tout-à-fait incertaines et fantaisistes qui pullulent dans les narrations chinoises des pays étrangers quelque peu éloignés du Royaume du Milieu.

Mais, je le répète, il ne s'agit pas ici d'une question de distance; et se préoccuper du nombre de *li* qui séparent le Fou-sang de la Chine ou du Japon, c'est agir comme quelqu'un qui voudrait discuter à combien de kilomètres du centre de l'Europe est situé le fameux royaume de Lilliput. Des analogies du genre de celles qu'on a voulu trouver entre le Fou-sang et l'Amérique peuvent être rencontrées, pour peu qu'on ait de la patience, entre tous les pays du monde, surtout entre les pays anciens et mal connus. Quant aux traces de bouddhisme qu'on a cru découvrir au Mexique, on en peut apercevoir d'analogues partout où l'homme est arrivé à la période de scepticisme qui se produit nécessairement avec la décadence des religions. La mansuétude des institutions de Quetzalcoatl n'empêche pas que les sacrifices humains et les cérémonies les plus atroces aient été essentiellement caractéristiques de la civilisation indienne au Mexique. Ce qu'on veut nous montrer de la religion indienne de Çâkya-mouni en Amérique a tous les caractères d'une parodie. C'est le tableau fantastique d'un véritable carnaval bouddhique dans la patrie des anciens Chichimèques et dans le futur empire des Montézuma.

En résumé, le nom de Fou-sang n'est en aucune façon celui d'un pays inconnu avant Hoëi-chin, et dont ce chamên aurait été le premier à parler en Chine. Bien longtemps avant lui, ce nom était connu des Chinois. Il y est

fait allusion dans le *Chan-haï-king* qui remonte aux âges les plus anciens de la littérature chinoise ; Kiu-youen en parle dans son vieux poème du *Li-sao*; et ce pays, légendaire dans l'antiquité, est demeuré légendaire dans les temps modernes. Aucun lettré chinois n'a eu l'idée de revendiquer l'honneur, pour ses compatriotes, d'avoir devancé de bien des siècles le voyage de l'illustre Génois, et il sera nécessaire de trouver d'autres explorateurs que Hoeï-chin pour les mettre en parallèle, sur le grand livre d'or de l'humanité, avec l'immortel Christophe Colomb.

LISTE DES PRINCIPAUX ÉCRITS

PUBLIÉS

Sur la question du Fou-sang.

1761. — Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique, par DE GUIGNES. (Dans les *Mémoires de Littérature* tirés des registres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXVIII, *Paris*, 1761. — In-4°).

1831. — Recherches sur le pays de Fou-sang, pris mal à-propos pour l'Amérique, par J. KLAPROTH. *Paris*, 1831. — In-8°.

1865. — Étude sur les origines Buddhiques de la civilisation américaine, par Gustave D'EICHTHAL. *Paris*, 1865. — In-8°.

1862. — Mémoire sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Asie, par José PEREZ. (Dans la *Revue orientale et américaine*, première série, t. VIII. — In-8°).

1875. — Fu-sang, or the Discovery of America by Chinese Buddhist Priests in the fifth century. By Charles G. LELAND. *London*, 1875. — In-12.

1876. — Mémoire sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fou-sang, par le marquis D'HERVEY DE SAINT-DENYS. *Paris*, 1876. — In-8°.

1885. — An inglorious Columbus, by Edward P. VINING. *New-York*, 1885. — In-8°.

LES SIGNES NUMÉRIQUES

DANS LE CODEX AMÉRICAIN DE DRESDE,

Par **Cyrus THOMAS**, M. C.

One of the most puzzling features of this, the longest known and most extensive of the Maya Codices, is the immense number of numeral characters it contains, many of which appear to have no connection with day characters or other time symbols.

As is now well known, ancient Maya method of writing numbers was by the use of dots and lines, one dot denoting one, two dots two, and so on up to four. Five was indicated by a single short line; ten by two lines; twelve by two lines and two dots, thus ; and so on up to nineteen. But these characters do not appear to have been used for any number greater than nineteen. They are found of two colors in all the Maya Codices, one class black, the other red; but the red, (with very few unexplained exceptions), are never used for numbers greater than thirteen, and hence are supposed to refer only to the days of the Maya « week », and the years of the « Indication ». Special symbols appear to have been introduced to indicate twenty, the greatest number I have as yet observed in these Codices.

In order that the reader may understand what follows,

it is necessary to explain here what appears to have been the method of counting days in the Maya Calendar. Much relating to this subject will be found in the author's *Study of the Manuscript Troano* (1), but the particular point here referred to needs further explanation.

The Maya months contained twenty days each, each day having its name and symbol; the year consisted of eighteen months and five days, the latter being added at the end. In consequence of this arrangement, the year commenced either with the day *Kan*, *Muluc*, *Ix*, or *Cauac*, following each other in the order here given. Although there were twenty days in a month, the numbering was only carried up to thirteen, this series being repeated in succession continuously through an «Indication».

Whether this entire complicated systeme was in vogue at the time the older Codicés were formed is doubtful, as the cycle of two-hundred and sixty days is the term most frequently indicated in these aboriginal manuscripts.

Writing out in full and in regular succession the 365 days of the *Kan* year, we have the result giwen in Table I.

(1) The writer takes for granted that those interested in this subject have access to the fac-simile copies of the Codices, — as it is impracticable to give figures of the plates referred to.

TABLE I.

1th MONTH	2th MONTH	3th MONTH	4th MONTH	5th MONTH	6th MONTH	7th MONTH	8th MONTH	9th MONTH
12 Kan	8 Kan	2 Kan	9 Kan	3 Kan	10 Kan	4 Kan	11 Kan	5 Kan
13 Chicchan	9 Chicchan	3 Chicchan	10 Chicchan	4 Chicchan	11 Chicchan	5 Chicchan	12 Chicchan	6 Chicchan
1 Cimi	10 Cimi	4 Cimi	11 Cimi	5 Cimi	12 Cimi	6 Cimi	13 Cimi	7 Cimi
2 Manik	11 Manik	5 Manik	12 Manik	6 Manik	13 Manik	7 Manik	1 Manik	8 Manik
3 Lamat	12 Lamat	6 Lamat	13 Lamat	7 Lamat	1 Lamat	8 Lamat	2 Lamat	9 Lamat
4 Muluc	13 Muluc	7 Muluc	1 Muluc	8 Muluc	2 Muluc	9 Muluc	3 Muluc	10 Muluc
5 Oc	1 Oc	8 Oc	2 Oc	9 Oc	3 Oc	10 Oc	4 Oc	11 Oc
6 Chuen	2 Chuen	9 Chuen	3 Chuen	10 Chuen	4 Chuen	11 Chuen	5 Chuen	12 Chuen
7 Eb	3 Eb	10 Eb	4 Eb	11 Eb	5 Eb	12 Eb	6 Eb	13 Eb
8 Been	4 Been	11 Been	5 Been	12 Been	6 Been	13 Been	7 Been	1 Been
9 Ix	5 Ix	12 Ix	6 Ix	13 Ix	7 Ix	1 Ix	8 Ix	2 Ix
10 Men	6 Men	13 Men	7 Men	1 Men	8 Men	2 Men	9 Men	3 Men
11 Cib	7 Cib	1 Cib	8 Cib	2 Cib	9 Cib	3 Cib	10 Cib	4 Cib
12 Caban	8 Caban	2 Caban	9 Caban	3 Caban	10 Caban	4 Caban	11 Caban	5 Caban
13 Ezanab	9 Ezanab	3 Ezanab	10 Ezanab	4 Ezanab	11 Ezanab	5 Ezanab	12 Ezanab	6 Ezanab
1 Cauac	10 Cauac	4 Cauac	11 Cauac	5 Cauac	12 Cauac	6 Cauac	13 Cauac	7 Cauac
2 Ahau	11 Ahau	5 Ahau	12 Ahau	6 Ahau	13 Ahau	7 Ahau	1 Ahau	8 Ahau
3 Ymix	12 Ymix	6 Ymix	13 Ymix	7 Ymix	1 Ymix	8 Ymix	2 Ymix	9 Ymix
4 Ik	13 Ik	7 Ik	1 Ik	8 Ik	2 Ik	9 Ik	3 Ik	10 Ik
5 Akbal	1 Akbal	8 Akbal	2 Akbal	9 Akbal	3 Akbal	10 Akbal	4 Akbal	11 Akbal

10th MONTH	11th MONTH	12th MONTH	13th MONTH	14th MONTH	15th MONTH	16th MONTH	17th MONTH	18th MONTH
12 Kan	6 Kan	13 Kan	7 Kan	1 Kan	8 Kan	2 Kan	9 Kan	3 Kan
13 Chicchan	7 Chicchan	1 Chicchan	8 Chicchan	2 Chicchan	9 Chicchan	3 Chicchan	10 Chicchan	4 Chicchan
1 Cimi	8 Cimi	2 Cimi	9 Cimi	3 Cimi	10 Cimi	4 Cimi	11 Cimi	5 Cimi
2 Manik	9 Manik	3 Manik	10 Manik	4 Manik	11 Manik	5 Manik	12 Manik	6 Manik
3 Lamat	10 Lamat	4 Lamat	11 Lamat	5 Lamat	12 Lamat	6 Lamat	13 Lamat	7 Lamat
4 Muluc	11 Muluc	5 Muluc	12 Muluc	6 Muluc	13 Muluc	7 Muluc	1 Muluc	8 Muluc
5 Oc	12 Oc	6 Oc	13 Oc	7 Oc	1 Oc	8 Oc	2 Oc	9 Oc
6 Chuen	13 Chuen	7 Chuen	1 Chuen	8 Chuen	2 Chuen	9 Chuen	3 Chuen	10 Chuen
7 Eb	1 Eb	8 Eb	2 Eb	9 Eb	3 Eb	10 Eb	4 Eb	11 Eb
8 Been	2 Been	9 Been	3 Been	10 Been	4 Been	11 Been	5 Been	12 Been
9 Ix	3 Ix	10 Ix	4 Ix	11 Ix	5 Ix	12 Ix	6 Ix	13 Ix
10 Men	4 Men	11 Men	5 Men	12 Men	6 Men	13 Men	7 Men	1 Men
11 Cib	5 Cib	12 Cib	6 Cib	13 Cib	7 Cib	1 Cib	8 Cib	2 Cib
12 Caban	6 Caban	13 Caban	7 Caban	1 Caban	8 Caban	2 Caban	9 Caban	3 Caban
13 Ezanab	7 Ezanab	1 Ezanab	8 Ezanab	2 Ezanab	9 Ezanab	3 Ezanab	10 Ezanab	4 Ezanab
1 Cauac	8 Cauac	2 Cauac	9 Cauac	3 Cauac	10 Cauac	4 Cauac	11 Cahuac	5 Cauac
2 Ahau	9 Ahau	3 Ahau	10 Ahau	4 Ahau	11 Ahau	5 Ahau	12 Ahau	6 Ahau
3 Ymix	10 Ymix	4 Ymix	11 Ymix	5 Ymix	12 Ymix	6 Ymix	13 Ymix	7 Ymix
4 Ik	11 Ik	5 Ik	12 Ik	6 Ik	13 Ik	7 Ik	1 Ik	8 Ik
5 Akbal	12 Akbal	6 Akbal	13 Akbal	7 Akbal	1 Akbal	8 Akbal	2 Akbal	9 Akbal
								10 Kan
								11 Chicchan
								12 Cimi
								3 Manik
								11 Lamat

The method of counting referred to is very simple and may be illustrated thus : counting fourteen days from Kan, the first day of the year given brings us to 2 Ezanab, (the day we count *from* being excluded); twelve days more bring us to 1 Oc of the second column. Adding together the number of days to be counted and the number of the day we count from, and casting out the thirteens (except where the remainder is thirteen), gives the number of the day required; thus : 1+14+12—13—13 = 1.

Suppose we start from 11 Muluc in the II[th] month and count nineteen days, 4 will be the number of the day reached, as 11+19—13—13=4. By counting forward nineteen days on the table from 11 Muluc, we reach 4 Lamat.

When the sum of the numbers added together is an exact multiple of thirteen, the number obtained is thirteen, as there can be no blanks.

As a further illustration, I take an example from plates 36 and 37 of Codex. As figures of the plates alluded to cannot be introduced, the names of the days are given instead of the symbole, Arabic numbers in place of the black numerals and Roman numbers in place of the red numerals (1).

Running through the lowest divisions of these plates, is a continuous line of day symbols and red and black numeral characters which may be represented by the substitution mentioned as follows :

XI Men ; 15, XIII Oc ; 9, IX Cauac ; 11, VII Oc ; 8, I Oc ; 10, XI Ahau.

(1) This method will be adopted throughout this paper.

Starting from XI Men, found in the twelfth column of Table I, we count forward 15 days which brings us to XIII Oc of the thirteenth column, just as in the line from the Codex. Counting 9 days from XIII Oc brings us to IX Cauac; 11 days more bring us to VII Oc. Following this (VII Oc) in the line, instead of a black numeral we find this character for which ■ is substituted in our representation of the line. Taking for granted that it is a numeral character, it must represent 20 (1), as the day which follows is I Oc, and counting forward 20 days brings us to I Oc. Counting 10 days more, brings us to XI Ahau. In this example, the black numerals appear to have been introduced simply as counters.

As I shall have occasion to refer to the days of the four different years, (the Cauac years, Kan years, Muluc years and Ix years), I introduce here a combined calendar similar to our ordinary counting house calendars. For the Cauac years, the left or Cauac column is to be used, — for the Kan years, the Kan column, — and so on.

---

(1) La valeur de ce signe est également donnée comme celle de *kal*, 20, par M. Pousse. Voy. *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, t. III, p. 124.

TABLE II.

CAUAC COLUMN.	KAN COLUMN.	MULUC COLUMN.	IX COLUMN.	1 14	2 15	3 16	4 17	5 18	6	7	8	9	10	11	12	13	NUMBERS of the MONTHS. / Days of Month
Cauac	Kan	Muluc	Ix	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1
Ahau	Chicchan	Oc	Men	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2
Ymix	Cimi	Chuen	Cib	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3
Ix	Manik	Eb	Caban	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4
Akbal	Lamat	Been	Ezanab	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5
Kan	Muluc	Ix	Cauac	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6
Chicchan	Oc	Men	Ahau	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7
Cimi	Chuen	Cib	Ymix	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8
Manik	Eb	Caban	Ik	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9
Lamat	Been	Ezanab	Akbal	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10
Muluc	Ix	Cauac	Kan	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11
Oc	Men	Ahau	Chicchan	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12
Chuen	Cib	Ymix	Cimi	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13
Eb	Caban	Ik	Manik	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	14
Been	Ezanab	Akbal	Lamat	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	15
Ix	Cauac	Kan	Muluc	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	16
Men	Ahau	Chicchan	Oc	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	17
Cib	Ymix	Cimi	Chuen	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	18
Caban	Ik	Manik	Eb	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	19
Ezanab	Akbal	Lamat	Been	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	20

The thirteen figure columns forms continuous series as though in one line, and the first follows again the thirteenth, thus forming an endless series. Therefore in counting, when we reach the bottom of one column, we go to the top of the next column to the rigth and so on to the end of thirteenth, and then go back to the first. The day reached will be the one directly opposite, in the day column for the given years. For example, taking the fifth column of numbers, (the one that has 3 for the top figure), and counting down nine days, we reach the number 12. This day will be 12 Lamat if it is a Cauac year, 12 Been if a Kan year, 12 Ezanab if a Muluc year, and 12 Akbal if an Ix year. Therefore in counting we must always refer to the day column of the year with which we begin. So long as the particular year referred to is unknown, it is immaterial which is selected, as the result will be the same.

These explanations, and the further statement that the lines in the Codex *are to be read from left to right*, will enable the reader to follow me in the discussion.

Examining plates 33 to 39, we find that the line we have alluded to, extends through the third or lowest division.

Commencing with the last character on plate 33, which is IX Muluc, (in Kingsborough, it is a face; but in Forsteman's photograph, it is plainly Muluc), and substituting names for the day symbols, Roman and Arabic numbers for the numeral characters, and **s** for the character denoting 20, as before, the line will be as follows :

Pl. 33............................ IX Muluc.

Pl. 34. 11, VII Ahau ; **s**, I Ahau ; 10, XI Oc ; 15, XIII Chicchan ;

Pl. 35. 9, IX Ix ; 11, VII Chicchan, **s**, 1 Chicchan ;

Pl. 36. 10, XI Men ; 15, XIII Oc ; 9, IX Cauac ;

Pl. 37. 11, VII Oc ; **s**, I Oc ; 10, XI Ahau ;

Pl. 38. 15, XIII Men ; 9, IX Kan ; 11, V Men ;

Pl. 49. **s**, I Men ; 10, XI Chicchan ; 15, XIII Ahau.

Turning now to our calendar (Table II), we select 9 Muluc as our starting point ; the 9 is the top figure of the fourth figure column, and the day the first of the Muluc column. Counting from thence 11, brings us to VII Ahau ; 20 more bring us to I Ahau ; 10 more to XI Oc ; 15 more to XIII, Chicchan ; 9 more to IX Ix ; 11 more to VII Chicchan ; 20 more to I Chicchan ; 10 more to XI Men ; 15 more to XIII Oc ; 9 more to IX Cauac ; 11 more to VII Oc, and so on to the end ; the four red dots to the left of 1 Chiccan, on plate 35, have nothing to do with the series. The red dot over the symbol for 20,— plate 37,— in some copies of Kingsborough,— is a blot not found in the photograph.

Should this relation of days and numerals hold good as general rule, it will enable us to restore most of the missing and defective numerals and day symbols, to detect errors of the artist and to determine the relation of the plates to each other. By it, we learn that the symbol we have denoted by **s** signifies 20, and if phonetic is probably the character for the Maya word *kal*.

Comparing plates 42 and 43 with 1 and 2, we are convinced they belong together, and that the series of days and numbers in the middle divisions of 43 and 1, which evidently belong together, can only be brought into proper relation by placing the latter to the right of the former.

That 42 properly follows 41, as they now stand in Kingsborough, is clearly shown by the numerals in the middle division.

Running back in this division through the preceding plates, we do not find the day column with which this series of numbers is connected, (these lines of numerals without day symbols interpersed are usually connected at the left with a column of days over which there is a red numeral), until we reach the left margin of plate 38. Unfortunately the number that was over it is obliterated, but it is easily restored. Starting with the first black numeral to the right of this column and running through to the second column of plate 43, the alternate black and red numerals are as follows : 16, IX; 8, IV; 11, II; 10, XII; 1, XIII; 12, XII; 6, VI (?) 12, IV; 7, 11, II; 11, XIII; 6, VI; 12, V; 7, XII; 6, V; 8, 1, XIII; 6, VI.

The number over the day column, plate 38, we know must have been VI, as VI + 16 — 13 = 9, and this conclusion is verified by Fœrstemann's photograph which shows the red character for VI very distinctly. Adding the black (Arabic) number to the preceding red (Roman) one, and subtracting 13, when the sum exceeds that number, we obtain the red one that follows; thus : VI + 16 — 13 = IX; IX + 8 — 13 = IV; IV + 11 — 13 = II; II + 10 = XII ; XII + 1 = XIII ; XIII + 12 — 13 = XII; XII + 6 — 13 = V. Here our result differs from that of the Codex, as we obtain V instead of VI as there given. In this case, we must attribute the mistake to the original artist or to our theory. But let us continue according to our own figures: V + 12 — 13 = IV; IV + 11 — 13 = II; II + 11 = XIII; XIII + 6 — 13 = VI; VI + 12 — 13 = V;

V + 7 = XII ; XII + 6 — 13 = V ; V + 20 + 1 — 13 = XIII ; XIII + 6 — 13 = VI.

It is apparent therefore that this line is one continuous series of numbers, and if so links together plates 38 to 43, as they now stand in Kingsborough. It follows then that if 1, 2, 42 and 43 belong together, the former pair must be placed to the right of 43.

Having brougth together these four plates in their proper order, I call attention to the line of day symbols and numerals running along the top of the lowest division. Substituting names, Arabic and Roman numbers as before, the lines will be as follows :

Pl. 42. —	IV Ahau ;	XII Lamat ;	VII Cib ;	11 Kan ;	X Eb ;	V Ahau ;	XIII Lamat.
	17	8	8	8	8	8	8
Pl. 43. —	IV Chicchan ;	XII Been ;	VII Ymix ;	II Muluc ;	X Caban ;	V Chicchan ;	XIII Been.
	17	8	8	8	8	8	8
Pl. 1. —	IV Oc ;	XII Ezanab ;	VII Cimi ;	Il Ix ;	X Ik ;	V Oc ;	(?) Ezanab.
	17	8	8	8	8	8	8
Pl. 2. —	III (?) Men ;	XIII Akbal ;	VII Chuen ;	II Cauac ;	X Manik ;	V Men ;	XIII Akbal.
	17	8	8	8	8	8	8

Commencing with the first day of the year 1 Kan and counting 17 days brings us to IV Ahau (1th day of the

line, pl. 42); 8 more to XII Lamat; 8 more to VII Cib; 8 more to II Kan; 8 more to X Eb; 8 more to V Ahau; 8 more to XIII Lamat; and 17 more to IV Chicchan. The red numeral at this point, in some of the colored copies of Kingsborough's work, is III; but an inspection shows us the missing dot which has not been colored, IV Chicchan is therefore correct.

Countinuing our count, 8 more bring us to XII Been; 8 more to VII Ymix; 8 more to II Muluc; 8 more to X Caban; 8 more to V Chicchan; 8 more to XIII Been; 17 more to IV Oc; 8 more to XII Ezanab; 8 more to VII Cimi; 8 more to II Ix; 8 more to X Ik; 8 more to V Oc, and 8 more to XIII Ezanab. Here the red numeral is wanting, but a simple inspection of the series is sufficient to show us that it should be XIII.

Counting 17 more brings us to IV Men. Here we find another dot missing in Kingsborough, but it is present in the photographic copy. Countinuing our count, 8 more bring us to XIII Akbal. Here we find one dot too many. Assuming XII to be correct, 8 more bring us to VII Chuen; 8 more to II Cauac; 8 more to X Manik; 8 more to V Men; 8 more to XIII Akbal; and to the end of our table, thus completing the cycle of 260 days or 13 months.

These facts, I presume, are sufficient to satisfy any one that the black numerals under the days in these lines are intended to denote the intervals between the days indicated by the symbols.

Although the succession of days and numbers in these lines apparently furnish conclusive evidence that the whole is one unbroken series, yet the peculiar combinations of numbers used by the Maya priests render these

series very deceptive and often lead us to erroneous conclusions. That the black numeral 8 is used, throughout, to denote an interval, cannot be doubted; but there is another way of explaining the 17 with which the lines on the different plates begin.

Here are four plates evidently closely related to each other; the lines referred to are alike except as to the days; in the left-hand column of hieroglyphic characters in the lowest division of each, is one of the cardinal point symbols. It is possible therefore that these four plates relate to the four different years, one to each year. This view is somewhat strengthened by the fact that IV Ahau, first of the line on plate 42, is the 17th day of the first month of the year I Kan; IV Chicchan, plate 43, the 17th of first month of I Muluc; IV Oc 17th of I Ix, and IV Men 17th of I Cauac. On the other hand, the fact that the four lines taken together embrace one complete cycle, indicates that they form a single series.

As plates 42, 43, 1 and 2, belong together in the order here given, and 38 to 43, and 33 to 39 follow each other in the order in which they are placed in Kingsborough edition, we have proof that they form one series; thus: 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 1, 2.

A simple inspection is sufficient to show that 29 to 33 are rightly placed in Kingsborough, thus extending the series from 29 to 2. I am aware this does not correspond with Fœrsteman's arrangement, but cannot discuss the point at this time.

In the lowest division of plate 30, are four day columns

of five days each, with the red numeral XI over each column as here represented :

XI	XI	XI	XI
Ahau.	Chicchan.	Oc.	Men.
Caban.	Ik.	Manik.	Eb.
Ix.	Cauac.	Kan.	Muluc.
Chuen.	Cib.	Ymix.	Cimi.
Lamat.	Been.	Ezanab.	Akbal.

Starting from the right of these columns and running through plates 31, 32 and 33, is a line of alternate black and red numerals, the black in each being 13 and the red XI, and nine of each color. The method of counting these as heretofore shows, holds good throughout.

We will now run through the series in connection with the calendar and find the day with which it terminates, as, in this way, we may possibly obtain a satisfactory explanation of the use of these series in connection with the day columns.

In order to shorten the operation, we add together the nine black numbers (13 each), and find the sum to be 117. Counting 117 days from XI Ahau, the 17th day of the second month of the year I Kan, (though the same day of any other year would do as well), we reach XI Caban, the second day in the first column represented above. Continuing the count, 117 days more bring us to XI Ix, the third day in the same column; 117 more to XI Chuen, the fourth day; 117 more to XI Lamat, the fifth and last day of the column; 117 more to XI Chicchan, the first day of the second column, and so on to the end of the fourth column. Counting 117 days more will

bring us back to XI Ahau with which we commenced, thus completing nine cycles of 260 days each.

Should this prove to be a general rule, it will afford a partial explanation of the relation the numeral series bear to the day columns. Our space will permit us to give only a few brief examples by which to test this supposition.

In the middle division of plate 35 is a single column of days, and to the right a line of numerals running through to plate 37 as follows :

I
Caban
Muluc
Ymix
Been
Chicchan

11, XII; 6, V; 9, I; 4, V; 7, XII; 9, VIII; 6, I.

Adding together the black numerals, we find the sum to be 52. Counting 52 days from I Caban brings us to I Muluc; 52 more bring us to I Ymix; 52 more to I Been, and 52 more to I Chicchan, the last of the column.

In the middle division of plate 38, is the day column and running through to plate 41 line of numerals here represented :

VI
Cauac
Akbal
Manik
Chuen
Men

16, IX; 8, IV; 11, II; 10, XII; 1, XIII; 12, XII; 6, V (?); 12, IV; 11, II; 11, XIII; 6, VI.

In Kingsborough, the VI, over the day column, is wanting, but it is very distinct in the photograph.

The day characters are somewhat indistinct but, can

be determined by the intervals or by examining the photograph. The VI, on plate 40 of Kingsborough's edition, is undoubtedly an error; it is true there is a very slight red touch above the line in the photograph, but not enough to say it was intended for a dot.

Adding together the black numerals, we have 104 as the sum. Counting 104 days from VI Cauac brings us to VI Akbal, the second day in our column; 104 more days bring us to VI Manik; 104 more to VI Chuen; 104 more to VI Men; and 104 more would bring us again to VI Cauac, thus completing a series of 520 days or two cycles.

On the right side of the middle division plate 41, pressed up amid the text, is a column of days which, with the line of numerals running through to plate 43, may be represented thus:

VI
Caban
Muluc } 12, V; 7, XII; 6, V; 21, XIII; 6, VI.
Imix
Been The 21 in this line is made up of the character
Chicchan. we have represented by S and a single dot ●



As this series is short, we will run through it noting the days to which the respective numerals lead. Commencing with VI Caban and counting 12 days, we reach V Muluc; 7 more bring us to XII Cib; 6 more to V Ik; 21 more to XIII Akbal; and 6 more to VI Muluc, the second day of our column. Taking now the sum of the black numerals (52), and counting 52 days from VI Muluc, we

reach VI Imyx the third day in our column; 52 more bring us to VI Been the fourth day of our column, and 52 more to VI Chicchan, the last day of the column. Counting 52 more, would bring us again to VI Caban, thus completing the cycle of 260 days or thirteen months.

I may now call attention to another fact which the reader has probably noticed by this time, *viz.* that the last red numeral of these series is the same as that over the day column, which is a requisite of our theory.

A few more proofs of the correctness of this theory may be briefly given as follows. Scattered around the large figure in the middle division of plates 4 and 5 are several pairs of numerals, the sum of the black ones being 52. Counting 52 days from XII Ix, the first day of the column, brings us to XII Cimi, the second day of the column, and so on. This series of numbers can be followed by adding the black to the preceding red numerals and casting out the thirteens as heretofore explained, taking alternately the lower and upper pairs in the space, ending with the red XII over the tail of the symbolic figure, which probably denotes a cycle of 260 days.

The red numeral over the day column in the middle division of plate 5 is I, the series of numerals terminates with I on plate 6, and the sum of the black numerals is 52 showing that the theory holds good here.

I will now present another example which will test our theory and at the same time show its value and use in restoring obliterated numbers.

In the upper division of plate 4 is a day column from which runs a line of numeral characters that is continued into plate 10. In this line are some breaks which

I propose to fill up by means of the theories I have advanced in respect to the object and uses of the numerals. I give here a representation of the column and line, as it is in Kingsborough, with my corrections and restorations in parentheses.

(X)	2, XII; 4, III; 3, (VI); (2), VIII; 4, XII; 2, (I);
Ymix	[2, III; 4, VII;
Been	
Chicchan	2,(IX); (2,XI); 2,XIII; 4,IV; 2,VI; 3,IX; 2,(XI);
Caban	[(3), I;
Muluc	2,III; 3,(VI); 2,VIII; 2,X.

The breaks are the same in the photographic copy as in Kingsborough; hence the restorations must be made wholly by the theories I am advancing.

According to the method of counting the numerical series, as heretofore explained, the red numeral over the day column should be X, as X + 2 = XII, the first red numeral of the line. We find that X is also the *last* red numeral of the line, as it should be. Now let us apply our third test by adding together the black numerals as above restored and counting the number of days indicated. The sum we find is 52, and counting 52 days from X Ymix brings us to X Been, the second day of our column; 52 more to X Chicchan; 52 more to X Caban; and 52 more to X Muluc, the last day in the column and the last numeral in the series (1).

These tests which can be fortified by a hundred other examples if necessary, ary sufficient to prove beyond any

(1) Plates 4 to 10 are therefore properly placed in Kingsborough's *Antiquities of Mexico*, and Dr Fœrsteman's arrangement is wrong.

reasonable doubt the correctness of both theories advanced. I shall therefore proceed upon the assumption that their correctness is established and admitted, at least so far as applied to the Dresden Codex. Now let us apply them to the *Codex Troano*.

Referring to the lowest division of plate XIX, we find the days columns and numeral series to be as follows :

III	III	
Muluc.	Cauac	
Men.	Chicchan	7, X; 6, III; 3, VI; 10, III.
Ymix.	Chuen	
Manik.	Caban	
Been.	Akbal	

Adding as before and casting out the thirteens, we see that the first theory holds good here :

III + 7 = X; X + 6 — 13 = III; III + 3 = VI; VI + 10 — 13 = III.

As the sum of the black numerals is 26, we count 26 days from III Muluc. This brings us to III Men, the second day of the first column; 26 more to III Ymix, the third day of the same column; 26 more to III Manik, the fourth day; 26 more to III Been, the last day of this column; 26 more to III Cauac, the first day of the next column, and so on to the end. Adding after III Akbal, 26 days, to bring us again to III Muluc, completes the cycle of 260 days or thirteen months. Here one column of days is completed before we commence the next, but this is not always the case, as we see from the following example:

The columns and numeral series in the middle division of plate VIII are as follows :

VII	VII	
Ahau	Cimi	
Eb	Ezanab	13, VII; 5, XII; 1, XIII; 1, I; 3, IV; 3, VII.
Kan	Oc	
Cib	Ik	
Lamat	Ix	

The numerals in this case are scattered irregularly over the space, but is easy to trace the succession by adding the black numbers to the proceding red ones, — commencing with that over the column, — and casting out the thirteens.

The sum of the black numerals is 26; counting 26 days from VII Ahau, brings us to VII Cimi, the first day of the second column; 26 more to, VII Eb, second day 1st column; 26 more to VII Ezanab, the second day of the second column; 26 more to VII Kan, the third day of the first column; 26 more to VII Oc, the third day of the second column; and so on alternately to the last of the second column.

I now present an example in which the number over the day column is obliterated, and the character I have interpreted 20 (represented by S,) is introduced. This is from the upper division of plate IX, and is as follows:

(XIII ?)	
Men.	
Manik.	S, VII;, S I; 1, II; 4, VI; 7, XIII.
Cauac.	
Chuen.	
Akbal.	

Counting the characters as 20 each, the sum of the black numerals is 52. Counting 52 days from XIII Men

to the end. Adding the numbers and counting out the thirteens also holds good in this case, XIII + 20—13 — 13 = VII; VII + 20 — 13 — 13 = I; I + 1 = II; II + 4 = VI; VI + 7 = XIII.

The number over the column and the last of the series brings us to XIII Manik; 52 more to XIII Cauac, and so on are the same, which also agrees with the theory advanced.

I am aware that a number of cases can be found in Brasseur's *fac simile* of this Codex (Tro), where the numbers will not bear out this theory; but it has become apparent to those who have studied this edition that it has many errors in it. I may also add that the theory advanced here conflicts to some extent with that presented in my « Study of the Manuscript Troano ».

So far we have found no means of determining the particular year indicated; it is possible therefore that the series are intended to be applied generally and have no reference to particular years. It is also worthy of notice that they all relate to the cycles of thirteen months and appear to have no reference to the year of 365 days.

Returning to the Dresden Codex, I call attention to a line of alternate red and black numerals, and immediately below it another line composed of black numerals and day symbols, in the middle division of plates 30 and 31 :

3, VIII, 3, VIII, 3, VIII, 3 VIII.
5, Oc, 5, Men, 5, Ahau, 5 Chicchan.

From Oc to Men, in the calendar is five days; but from VIII Oc to VIII Men is three months and five days, a fact that furnishes an explanation of the figures in this series. Using the 3 and 5 to the left of VIII Oc, and running

back three months and five days, we reach VIII Chicchan completing the cycle of 260 days.

Commencing in the lower division of plate 51, and running through 52, 53, 54, 55, 56 and into 57, are two triple and one double series; in the upper half of the division, three series or lines of black numerals; next below, a series of short three days columns, each day with a red numeral attached; and below this, a line of red and a line of black numerals. These, from plates 51 to 53, may be represented by names and numbers as follows:

PLATE 51.

14	15	15	16	16	17
16	7	16	7	16	5
14	11	8	5	2	10
IV Ik	XII Cauac	VII Cib	II Been	X Oc	II Ezanab
V Akbal	XIII Ahau	VIII Caban	III Ix	XI Chuen	III Cauac
VI Kan	I Imix	IX Eznab	IV Men	XII Eb	IV Ahau
VIII	VIII	VIII	VIII	VIII	VII
17	17	17	17	17	8

PL. 52 PL. 53

17	18	18	19	19	1
14	5	14	4	13	3
8	5	2	19	16	4
XI Cib	VI Been	I Oc	IX Manik	IV Kan	IX Eb
XII Caban	VII Ix	II Chuen	X Lamat	V Chicchan	X Been
XIII Eznab	VIII Men	III Eb	XI Muluc	VI Cimi	XI Ix
VIII	VIII	VIII	VIII	VIII	VII
17	17	17	17	17	8

The red numerals attached to the day symbols are, as

the reader is by this time well aware, the numbers of the days; and these short columns may be found in the calendar precisely as they stand here; that is to say V Akbal follows IV Ik, and VI Kan follows V Akbal, but XII Cauac, as a matter of course does not come next after VI Kan.

The black numerals forming the line immediately over the day columns are 14, 11, 8, 5 2, 10, 8, 5, 19, 16 and 4. Selecting the Muluc column in our calendar (TABLE II) we observe that Ik, over which the 14 stands, is the fourteenth day of the month; Cauac the eleventh; Cib the eighth; Been the fifth; Oc the second; Ezanab the tenth, and so on through the series.

Commencing with IV Ik of the year 1 Muluc (the 4 is found in the seventh month or seventh column of our table), and counting 8 months and 17 days brings us to XII Cauac; 8 months and 17 days more bring us to VII Cib; 8 months and 17 days more to II Been, and 8 months and 17 days more to X Oc. Below each column so far, is a red numeral VIII and a black numeral 17, the first apparently denoting the months and the second the days of the interval between the first day of one column and the first day of the next. But the figures under the sixth column are VII and 8, hence if this theory is correct the interval between X Oc and II Ezanab should be seven months and 8 days. Counting from X Oc, (where we stopped) 7 months and eight days, brings us II Ezanab, as required by the theory.

Although the numerals under the first column of plate

52 are VIII and 17, indicating that the interval between II Ezanab and XI Cib is eight months and seventeen days, we find by counting that it is eight months and eighteen days, differing in this respect from all the others in the entire long series. As this occurs in passing from one plate to another we might suppose it was due to an erroneous arrangement of the plates, were it not that the series in the upper divisions of these plates show that they are correctly placed. It is probably due therefore to an interpolation of one day which is not counted in the regular enumeration. With this exception, the rule holds good throughout, and is also true in reference to the similar series running through the upper division of plates 53 to 58. But in the latter, the rule in regard to the black numerals forming the line immediately over the day columns apparently fails. They indicate in most cases the day of the month of the second day of the columns, but there are too many exceptions to justify us in assuming that they are mistakes of the artist. I am satisfied for reasons which cannot be given here, that they are used to denote the days of the month, but there has been some variation of the rule which I am unable to explain.

Returning to our representation of the former series as found on plates 51 to 53, I suggest the following explanation of the second or middle line of black numerals over the days columns. The numbers in this line, so far as given above, are 16, 7, 16, 7, 16, 5, 14, 5, 14, 4, 13, 3.

Proceeding upon the assumption that they indicate the months of the year, we obtain the following result:

As IV Ik is the fourteenth day of the sixteenth month of the year 3 Muluc (as given in our calendar), we count from this date. Counting 8 month and 17 days brings us, beyond question, to the eleventh day of the seventh month of the next year; but the received method of numbering and naming the years does not appear to apply here. Counting 8 months and 17 days more, we reach VII Cib, the eighth day of the sixteenth month, same year; 8 months and 17 days more, bring us to II Been, the fifth day of the seventh month of the next year. X Oc of the next column is the second day of the sixteenth month of latter year; II Ezanab the tenth of the fifth month and XI Cib the eighth day of the fourteenth month of the next year; VI Been the fifth day of the fifth month, and 1 Oc the second day of the fourteenth month of the next year; IX Manik the nineteenth day of the fourth month, and IV Kan the sixteenth day of the thirteenth month of the next year; and IX Eb the fourth day of the third month of the next year.

If we examine now the first or upper line of black numerals over the day columns, and assume that they indicate years, we shall find they agree precisely with the supposition that the numbers of the middle line refer to the months. The fact that none of the numbers of the middle line exceed 18 is also in keeping with the assumption that they refer to the months.[1]

ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1885

Séance du 8 juillet 1885.

PRÉSIDENCE DE M. le Dr LEGRAND, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures à l'hôtel de l'Institution Ethnographique, 28, rue Mazarine.

Nomination de Commissions.

Sont élus pour faire partie de la Commission mixte de la Bibliothèque : MM. Octave Pitrou, Rémi Siméon et Achille Brunnier.

Sont élus pour faire partie de la Commission mixte des Récompenses : MM. Émile Daireaux, W. Hickley et Pedro S. Lamas.

Nomination d'un Délégué au Conseil Central.

Est nommé délégué au Conseil Central de l'Alliance Scientifique universelle : M. Rémi Siméon.

Jetons de présence.

L'agent de la Société demande la création de jetons de

présence qui seraient distribués à chaque séance aux membres à jour envers la caisse de la Société. — Une Commission est nommée pour étudier cette demande et faire une proposition à son sujet, s'il y a lieu, lors de sa séance de rentrée. Sont nommés : MM. Rémi Siméon, de Rosny, Oct. Pitrou, Lesouef et Alfred Lemercier.

Traité conclu pour la publication des Archives.

Le secrétaire communique le texte d'un nouveau traité conclu avec M. Ernest Leroux, libraire de la Société, pour la publication trimestrielle des *Archives*. Ce traité est approuvé et ratifié.

Publication du Codex Peresianus.

M. de Rosny met sous les yeux de la Société les premières épreuves de l'édition qu'il se propose de publier du Manuscrit maya de la Bibliothèque Nationale de Paris, dit *Codex Peresianus*. Il a employé pour la reproduction des planches de ce précieux document de l'antiquité américaine un procédé auquel il a donné le nom de *[illegible]*, procédé qui lui permet de rendre l'original avec toute l'exactitude d'une photographie et en plus avec *les couleurs* du manuscrit indigène.

Il demande que la Société prenne cette publication sous son patronage. L'ouvrage sera publié en 10 à 12 livraisons à 10 francs pour les membres de la Société qui auront souscrit avant l'apparition de la première livraison, et à 15 fr. pour ceux qui auront souscrit après cette époque. Les membres qui enverront immédiatement la

somme de 100 francs, n'auront aucun supplément à payer, quelque soit le nombre des livraisons publiées. Pour le public, le prix de chaque livraison sera de 20 francs. — Adopté.

Communications.

De M. Rémi SIMÉON : sur Le polysynthétisme de la langue mexicaine.

De M. Pedro S. LAMAS : sur Les populations indigènes de l'Amérique du Sud.

De M. LESOUEF : sur Les plus anciennes cartes de l'Amérique.

De M. le Dr LEGRAND : sur Quelques photographies de types mexicains et yucatèques.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

Ouvrages offerts et Acquisitions.

ALPHONSO DE MOLINA. — Vocabulario de la Lengua mexicana. — Édition Julio Platzmann. *Leipzig*, 1880. — 1 vol. in-4° . . . . [7

LUDOVICO BERTONIO. — Vocabulario de la Lengua Aymara. — Édition Julio Platzmann. *Leipzig*, 1879. — 2 vol. in-8° . . . . [8

LUDOVICO BERTONIO. — Arte de la Lengua Aymara. — Édition Julio Platzmann. *Leipzig*, 1879. — 1 vol. in-8° . . . . [9

BELLIN. — Description géographique des Isles Antilles, possédées par les Anglais. *Paris*, 1768. — 1 vol. in-4°.......................... [10

BRYCE (George). — The Mound Builders. *Manitoba*, 1885. — Br. in-8°.......................... [11

BRYCE (George). — ᒪ ᓂ ᑕ Mah-ne-too « Great Spirit », [illegible] Oo-me-me « The Pigeon » (Cree syllabic). — Our Indians. *Winnipeg*, 1884. — Br. in-8°. [12

JOAQUIM CAETANO DA SILVA. — L'Oyapoc et l'Amazone, question brésilienne et française. *Paris*, 1861. — 2 vol. in-8°. [13

S. A. MAXIMILIEN, prince DE WIED-NEUWIED. — Voyage au Brésil, dans les années 1815, 1816 et 1817. *Paris*, 1821. — 3 vol. in-8°.......... [14

RENGGER et LONGCHAMP. — Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia. *Paris*, 1827. — 1 vol. in-8°.... [15

DON FRANCISCO PIMENTEL. — Memoria sobre las causas que han originado la situacion actual de la raza indigena de México, y medios de remediarla. *Mexico*, 1864. — 1 vol. in-8°.......................... [16

MINISTERIO DE FOMENTO. — Tres relaciones de antigüedades Peruanas. — *Madrid*, 1859. — 1 vol. in-8°.. [17

MARMONTEL. — Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou. *Paris*, 1777. — 1 vol. in-8°.............. [18

ANTONIO RUIZ DE MONTOYA. — Catecismo de la lengua Guarani. — Édition Julius Platzmann. *Leipzig*, 1876. — 1 vol. in-8°.......................... [19

ANTONIO RUIZ DE MONTOYA. — Bocabulario de la lengua

guarani. — Édition Julius Platzmann. *Leipzig*, 1876. — 1 vol. in-8° .... [20

Ancizar. — Peregrinacion de Alpha, por las provincias del norte de la Nueva-Granada. *Bogota*, 1853. — 1 vol. in-8° .... [21

Siméon (Rémi). — Grammaire de la langue Nahuatl ou Mexicain, composée en 1547 par André de Olmos. *Paris*, 1875. — 1 vol. in-8°, pl .... [22

Domenech (l'abbé Emm.). — La vérité sur le Livre des Sauvages. *Paris*, 1861. — 1 vol. in-8° .... [23

Pachano. — Biografia del mariscal Juan C. Falcon. *Paris*, 1876. — 1 vol. in-12 .... [24

Vivien de Saint-Martin. — L'année géographique. — Revue annuelle. *Paris*, 1865. — 1 vol. in-12 ..... [25

Belly (Félix). — Percement de l'isthme de Panama par le canal de Niragua. *Paris*, 1858. — 1 vol. in-18° .. [26

Le Bibliothécaire : Ach. Peuvrier.

Souscription au *Codex Peresianus*.

Les souscriptions à l'édition en couleurs du Codex Peresianus, par M. Léon de Rosny, sont reçues chez M. Ern. Leroux, libraire de la Société, 28, rue Bonaparte, et au bureau de l'Alliance Scientifique, 28, rue Mazarine, à Paris.

Eug. DANGU, imprimeur, rue Nationale, 19, à Saint-Valery-en-Caux.

LES FÊTES, OFFRANDES & SACRIFICES

DANS L'ANTIQUITÉ PÉRUVIENNE

Par Alph. CASTAING,

Secrétaire-Général de la Société Américaine de France.

§ I. — FÊTES DU SOLEIL.

Dans tout gouvernement théocratique, les fêtes religieuses doivent occuper une grande place. Elles sont un moyen, et le plus assuré peut-être, de maintenir les populations dans le courant des sentiments qu'on veut leur inculquer. A ce point de vue, l'organisation de l'empire des Incas ne laisse rien à désirer ; les fêtes y furent plus nombreuses que partout ailleurs ; la durée qu'on leur donna, la liberté qu'on y laissa prendre, les séductions matérielles dont on s'efforça de les entourer semblent calculées avec une prodigieuse habileté.

Les principales de ces fêtes étaient celles du Soleil, qui se célébraient au début des quatre saisons, équinoxes ou solstices ; mais le solstice d'été donnait lieu à la plus importante, qui se nommait *Intip Raymi* ou simplement *Raymi, Capac Raymi*, la fête par excellence. On la célébrait en tous lieux, mais c'est à Cuzco seulement qu'elle revêtait la plus complète solennité et tous les attraits que donne un immense concours d'assistants. On y voyait accourir, par ordre supérieur, tous les curacas, tous les

fonctionnaires de l'empire : ceux qui étaient empêchés envoyaient leurs fils ou quelqu'un qui les représentât. On était tenu de se présenter en habits de cérémonie, avec tous ses bijoux, si nombreux en un pays où les métaux précieux n'avaient pas d'autre emploi, et de porter ses armes de guerre. Le peuple accourait pour se repaître du spectacle, mais aussi en vue des plaisirs plus sensuels qui lui étaient préparés.

On campait sur les places, dans les rues; des femmes venues de loin préparaient les repas, où devait figurer le petit pain nommé *zancu*, qui était réservé à la célébration des fêtes solennelles. Pour l'Inca et pour ses hôtes, les grands fonctionnaires des provinces, ces pains étaient préparés, dès la veille, de la main sacrée des *acllas* du Soleil.

Ce n'était pas seulement la fête du Soleil : le renouvellement du feu sacré, *nina vilka*, donnait à la solennité un but plus positif. Pendant les trois jours qui précédaient celui de la cérémonie, on ne faisait point de feu dans les maisons ; c'était la naturelle occasion d'un jeûne rigoureux; la seule alimentation permise alors était un peu de maïs cru qu'on assaisonnait avec l'herbe *chucam* : maigre régal.

Le *mosoc nina*, renouvellement du feu sacré, auquel on procédait la veille du grand jour, s'obtenait au moyen de l'*Inca rirpa*, miroir métallique, concave, pareil à celui que Plutarque a décrit comme étant employé à Rome dans des circonstances analogues (1). « Les prêtres, dit Garci-

(1) Plutarque, *Numa*, 8.

lasso, portaient à cet effet un grand bracelet, appelé par eux *Chipana,* et qui ressemblait à celui dont les Incas avaient la coutume de se faire un ornement du poignet gauche. Celui du Pontife était plus grand que les autres; au lieu de médaillon, il avait un vase concave de la grosseur d'une moitié d'orange, extrêmement brillant et poli. » Pour obtenir le feu nouveau, on exposait ce vase au soleil, très ardent en ces contrées; au point où les rayons convergeaient, leur calorique était absorbé par une petite masse de coton en rame, qui ne tardait pas à s'enflammer. Ce feu, qu'on disait provenir de la propre main du Soleil, servait dès lors aux sacrifices et au rôtissage des victimes : il renouvelait d'abord celui du foyer du temple, il rallumait ensuite tous ceux du pays (1).

En cas d'intempérie, on recourait au moyen primitif, toujours pratiqué parmi les peuplades sauvages : le frottement rapide d'une cheville de bois dur dans un morceau de bois tendre procurait du feu; mais cet événement était considéré comme le pronostic de grands désastres.

A cette occasion, l'Inca faisait aux seigneurs de la Cour une première distribution de petits pains *zancus.* En raison du caractère religieux de cette partie des cérémonies, les Espagnols crurent y trouver une similitude avec l'Eucharistie; cela ressemblerait plutôt au pain béni, souvenir des agapes primitives; mais la composition du *zancu* assigne un autre sens allégorique.

En mentionnant la fête, au temps de Mayta-Capac (1240-

(1) Garcilasso de la Vega, IV, 22.

1269), Santa-Cruz veut que, selon les idées qu'il attribue à cet Inca, les cérémonies fussent adressées *al gran Hacedor*, au Créateur, à Ticci-Capac; l'action de grâces qu'on lui rendait en cette occasion aurait été appelée *capacha*, l'illustre ou l'illustration.

Le grand jour étant venu, l'Inca sortait de son palais, aux premières lueurs de l'aurore : devant officier en personne, comme suprême chef de la religion nationale, il était suivi des princes de la famille royale; nu-pieds, ils allaient saluer le lever du Soleil sur la place de Haucaypata. C'était un luxe inoui de pierreries et de bijoux; de nombreux serviteurs portaient, étendus au-dessus de de la tête de leurs maîtres, les dais ou parasols composés des plus riches étoffes.

A la première apparition de l'astre-roi, un long cri d'enthousiasme s'élevait au milieu de la foule, qui était accourue pour prendre sa part du spectacle. Dès lors, commençait un concert barbare : les sons de cent instruments discordants ne tardaient pas à se perdre dans le vacarme plus grand d'une foule qui criait de toutes ses forces, en levant les bras vers le Soleil et lui envoyant des baisers sur l'aile des vents.

Le Soleil ayant achevé de paraître, l'Inca prenait les deux *aquillas* ou petits vases d'or, légués par Manco-Capac, et dans lesquels Tounapa, l'Homme-Blanc, avait bu (1); il les remplissait de *chicha* : de la main droite, il faisait au Soleil une libation, dont le liquide, tombant sur un

(1) Santa Cruz, *Apo Manco*.

roc consacré, coulait par une rainure jusqu'au temple du dieu; de la main gauche, qui tenait l'amphore, il servait sa famillle : chacun des membres recevait une ration dans un vase d'or qu'une chaîne retenait au poignet.

Sur la place voisine, Cusipata, les curacas répétaient cette cérémonie, sous la direction de l'un des Incas, qui représentait le souverain.

On allait ensuite au temple, où les princes Incas et les curacas offraient au Soleil leurs vases d'or, qu'ils déposaient entre les mains des prêtres. L'Inca et sa famille, seuls admis dans l'enceinte réservée du sanctuaire, offraient directement leurs présents au Soleil. Ils retournaient ensuite sur la place pour assister aux sacrifices offerts sous la direction du *Villca-Uma*. C'était d'abord un jeune llama noir : le sacrificateur, *humu*, plongeait le couteau dans le flanc gauche de la victime, qu'il ouvrait et dont il retirait le cœur et les viscères. Les devins inspectaient : si les haruspices n'étaient pas favorables, on immolait successivement un autre mâle, puis une femelle; en cas d'insuccès prolongé, une grande tristesse remuait l'assistance et toute la foule. Les restes des victimes étaient consumés sur l'autel.

Après cet holocauste, on procédait au sacrifice général, c'est-à-dire à un abattage de victimes destinées à honorer les dieux et à nourrir les hommes, dans les conditions de partage amiable où toutes les nations en ont fait l'attribution entre les hommes et la divinité. On décapitait un nombre incalculable de llamas; le cœur, offert au Soleil, servait à rougir les parois du sanctuaire. Les entrailles

étaient brûlées. La viande, rôtie méthodiquement par les soins des sacrificateurs, était distribuée au peuple, en même temps que des pains *zancus* et autres provisions. On n'oubliait pas la *chicha*, dont chacun s'abreuvait à volonté. L'Inca, assis sur un trône d'or, donnait l'exemple, et sous ses yeux le peuple s'enivrait et dansait la *cachua*.

Il est évident que, dans toutes ces cérémonies, le principal intérêt était celui de l'Inca : il faisait consacrer de nouveau son pouvoir. Les prêtres y trouvaient un bénéfice moral et des profits matériels; les fonctionnaires et les curacas accomplissaient la corvée périodique et faisaient leur cour au maître. Quant au peuple, qui formait la grande majorité, on se demande quel attrait il y trouvait. La question commerciale, qui met en mouvement notre petite bourgeoisie, n'existait pas en un pays où l'organisation communiste mesurait à chacun la portion congrue; d'ailleurs, il n'y avait pas de monnaie pour solder les consommations. L'attrait des cérémonies, qui ne duraient qu'un jour, n'aurait pas retenu la foule pendant une semaine et plus; enfin, un ordre supérieur n'aurait pas suffi à l'amusement du public. Cet amusement, l'ivresse et la danse le procuraient. On verra plus loin dans quelles conditions.

La deuxième fête du Soleil, *Situa*, célébrée à l'équinoxe d'automne, était moins brillante, mais plus caractéristique encore que l'*Intip Raymi*. Elle était précédée d'un jeûne solennnel, le jour de la nouvelle lune. La veille de la fête, on préparait des *zancus* ou petits pains, dans lesquels entrait une certaine proportion de sang humain, extrait

d'enfants de cinq ou six ans, au moyen d'une incision faite à la jonction des veines frontale et angulaire, à la naissance du nez et des sourcils. En se frottant de cette pâte, on écartait toutes les maladies ; une friction faite sur le seuil des habitations empêchait les fléaux d'y pénétrer. Il est probable que cet usage contenait une réminiscence des sacrifices d'enfants dans la haute antiquité, ou de la consécration que les dieux en recevaient.

Au palais de l'Inca, les cérémonies étaient dirigées par le plus âgé des oncles du souverain, celui-là même qui remplissait les fonctions de curateur pendant la minorité : autre allusion aux souvenirs de famille. Au temple, le *Villca-uma* ou son délégué officiait. Dans la matinée, l'un des princes Incas, remplissant le rôle de messager du Soleil, descendait de la forteresse de Sacsa-huaman ; richement vêtu, il tenait en main une lance ornée de plumes de diverses couleurs. Courant jusqu'à la place principale de Haucaypata, il y trouvait quatre autres princes vêtus et armés comme lui : de sa lance, il touchait celles des princes et leur annonçait, de la part du Soleil, qu'ils avaient mission de chasser hors de la ville les maladies et tous les maux. Munis de ce message, les quatre princes partaient vers les quatre parties du monde, c'est-à-dire vers les quatre royaumes de l'Empire, en se dirigeant chacun le long de l'une des grandes voies de Cuzco ; après voir fait un quart de lieue, le prince messager passait la mission à un individu qui la portait à un relai plus loin, et ainsi de suite, jusqu'aux extrémités du pays. Les princes n'en poursuivaient pas moins leur route jusqu'à six lieues

de la capitale, combattant les fauteurs imaginaires des maladies. Les habitants s'associaient à cette manifestation en venant sur leurs portes et se frottant le corps pour en faire sortir les mauvaises influences, qui s'enfuyaient à la vue des messagers du Ciel. La cérémonie était suivie d'une fête générale, qui durait pendant tout le quartier de la lune. Pour conjurer les fléaux de la nuit, on promenait des torches de paille, dont on jetait les débris dans les ruisseaux.

La troisième fête du Soleil, *Cusquie Raymi*, se célébrait au solstice d'hiver. On implorait l'astre-roi, en faveur de la germination du maïs ensemencé. Pendant trois jours, on renouvelait les sacrifices, les festins et les danses des autres fêtes.

Enfin, la quatrième fête du Soleil, *Huaracu*, se célébrait à l'équinoxe du printemps. Consacrée à la réception des chevaliers, elle exigeait un jour de jeûne pour la nation et huit à dix jours pour les candidats.

§ II. — Fêtes Nationales diverses.

Avec des festins et des danses qui duraient environ un mois, en l'honneur du Soleil, il semble que les Péruviens auraient pu se tenir pour satisfaits; mais il y avait encore un grand nombre de solennités également nationales, qui se succédaient presque sans interruption, en sorte que l'on a pu dire que la moitié de leur année se passait en fêtes. Heureux pays, où les travaux exigés par les nécessités de la vie permettaient de tels loisirs!

Le premier jour de chaque lune était une fête célébrée

par des sacrifices avec accompagnement de musique, danse, ivresse et festins. Il est à remarquer que, chaque mois, commençant avec la nouvelle lune, à partir du solstice d'hiver, ne prenait que la seconde partie de notre mois correspondant, le reste étant emprunté au mois qui suivait.

Au solstice d'hiver, ou vers la Noël, comme dit Arriaga, on priait le dieu du tonnerre pour qu'il envoyât les pluies.

Avril avait les fêtes de la récolte du maïs, où l'on dansait beaucoup. Les hommes se déguisaient avec des masques ayant des traits d'enfant : les bras levés, ils tournaient autour de leurs idoles, en chantant leurs hymnes historiques et en proclamant le nom du dieu qu'ils célébraient. Pendant cette cérémonie, ils mettaient sur leur tête des croissants d'argent, qui n'avaient pas d'autre usage et dont on ne nous fait point connaître la signification (1). N'était-ce pas un souvenir du culte de la Lune? Quelques-uns rapportent à ce mois ou même à celui de mars la fête du *mosoc nina*, renouvellement du feu sacré.

Juillet, *Anta asitua* (2), se distinguait par ses fêtes militaires accompagnées d'exercices guerriers et de parades. Le peuple, en état d'ivresse, suivait les évolutions des troupes par les rues.

En août, *Yupay asitua,* c'étaient des bals supplémentaires, dont le caractère religieux n'est pas bien défini ;

---

(1) I. de Arriaga. *Extirpacion de la Idolatria.*

(2) Le bal du cuivre ; ce qui montre que c'était le métal des armes. On appelait aussi ce mois *Capac asitua,* le bal brillant, illustre.

ils semblent se lier aux solennités du mois précédent.

En septembre, *Umu-raymi*, la fête de la danse, devait son nom aux réjouissances que les Incas semaient à profusion, pour donner de la gaîté aux opérations du recensement, base de la servitude nationale. En réalité, c'était le commencement de l'année, conformément à l'antique tradition orientale, qui met la création de l'homme au 23 septembre, au lendemain de l'équinoxe d'automne. Le nom d'Umu-raymi paraît se rapporter soit à un souvenir de la tradition, soit à des raisons parallèles et dans le même ordre d'idées. Septembre s'appelait aussi *Asitua-raymi*, la fête des bals : c'est alors qu'avait lieu le *Coya-raymi*, bal des princesses. Le premier jour, on procédait au mariage des jeunes filles appartenant à la famille royale. Le lendemain, c'était le tour de toutes les autres fiancées, dans les formes qui sont déterminées à l'article du mariage. On finissait par le dénombrement rigoureux de la population.

Octobre, *Aya-marca* (1), était consacré à la commémoration des morts. On y procédait le jour correspondant à notre 2 novembre, date célèbre en nos pays. Une musique lugubre accompagnait les larmes et les gémissements de ceux qui avaient à pleurer des parents ou des amis.

Enfin Novembre, *Capàc-Raymi*, la brillante fête, avait ses solennités de fin d'année et de semailles. De même que l'empereur de Chine, l'Inca donnait l'exemple du

---

(1) M. Rivero veut que *Aya-marca* signifie transport des morts ; mais *marca* a d'autres sens que celui de transport.

labourage en maniant les instruments de travail, devant le peuple assemblé. Il opérait sur l'un des points de la province de Cuzco; chacun des grands l'imitait dans sa circonscription. On représentait les comédies et tragédies composées par les *amautas.*

Outre ces solennités nationales, il y avait les fêtes particulières des *huacas.* Mais le culte de la plupart de ces divinités avait un caractère intime et souvent clandestin. C'est seulement dans le cas, assez fréquent, où le curaca en prenait l'initiative, que les réjouissances pouvaient avoir quelque importance, à condition que sa libéralité y subvînt.

§ 3. — EFFET MORAL DES FÊTES.

Dans notre civilisation, la part des fêtes a été plus parcimonieusement ménagée : elle comprend d'abord la célébration des jours de repos à la fin de la semaine; puis, quelques fêtes isolées, dont le nombre varie selon les pays. Ce qui distingue surtout ces solennités, c'est le caractère spirituel ; si les excès y trouvent place, c'est contrairement aux intentions des ministres du culte : ils ne sont jamais généraux et ne revêtent point un caractère essentiel. Au Pérou, quoique l'on ne connût point la solennité hebdomadaire, les jours passés en fêtes étaient trois fois plus nombreux ; et, si la moitié seulement de ce temps était employé à l'ivresse et à la danse, c'est que les nécessités sociales résultant de l'organisation du pays ne permettaient pas de s'y livrer sans discontinuer.

Le principal vice des Péruviens fut l'ivrognerie. Les missionnaires qui le leur ont vivement reproché, comme étant la cause de leur idolatrie et de leurs autres maux, ont perdu de vue deux faits importants ; le premier, c'est que l'organisation sociale ne leur permettait guère d'avoir d'autre plaisir, ni d'autre vice ; et le second, c'est qu'ils y étaient amenés par la main de l'autorité qui les régissait et par l'autorisation des ministres même de la religion. Du reste, soit que la tendance fût devenue inhérente à la race, soit que les éducateurs nouveaux n'aient pas su les arracher à un vice invétéré, l'Indien actuel du Pérou se grise tout aussi abominablement que ses ancêtres païens, et il choisit pour ces orgies les fêtes les plus respectables de la sainte Église, dont il est le fidèle dévoué.

Le jésuite de la *Relacion anonima* nous fait assister au développement historique de cette passion nationale. « Au commencement, dit-il, lorsqu'ils peuplèrent le pays, ils n'eurent de longtemps aucune liqueur fermentée et ne burent que de l'eau fraîche, ce qui suffisait à les préserver des vices et de l'idolâtrie. Depuis, ils s'ingénièrent à trouver une boisson moins insalubre que les eaux du pays ; car, il faut le dire, il est des provinces où l'eau est si impure, qu'elle se corrompt, et d'autres où sa grossièreté produit des nausées et la pierre. Dans les terres basses de la côte, où les eaux sont plus ou moins salubres, leur température habituellement élevée éprouve fortement les Espagnols qui ne sont pas doués d'une constitution à toute épreuve ». C'est alors, et d'après l'avis des médecins locaux, que l'on aurait inventé cette abominable drogue,

où le maïs mêlé avec la salive humaine donne une liqueur fermentée qui passe pour un médicament, et dont la fabrication a été exposée en son lieu. Le bon Père oublie que cette liqueur, étant familière à toutes les nations de l'hémisphère austral, les Péruviens n'ont eu rien à inventer.

Quant à la tempérance relative des jours ordinaires, il n'est pas besoin de faire intervenir les médecins qui n'existaient pas; la pauvreté et le besoin de travailler y suffisaient. Mais aussi on se rejetait sur les fêtes publiques et agricoles: « célébrations de victoires, premiers labours de la terre, semailles du maïs, moissons et récoltes; *amaray*, jour de la mise en grenier; c'étaient les époques bénies des cultivateurs; on n'y admettait pas les jeunes gens des deux sexes, et l'usage était interdit aux ministres du culte, aux *acllas*, aux gardes du roi et aux soldats de service, aux magistrats, aux sommeliers et aux maîtresses de maison chez les plébéiens et chez ceux qui exerçaient les arts mécaniques ». En un mot, les gens du peuple seuls, sauf rares exceptions, étaient appelés à jouir du plaisir national.

Quand ils s'étaient soûlés à toute extrémité pendant une journée, ils passaient la suivante à cuver leur vin; et pendant ce temps le tour venait de ceux qui n'avaient pu participer aux libations de la veille, ce qui montre qu'il y avait une sorte de roulement et par conséquent de distribution administrative; on n'était pas libre de choisir son jour, comme on le fait lorsqu'on boit à ses propres frais. Les gardes et les soldats relevés de service étaient admis à leur tour, ainsi que tous ceux qui avaient été empêchés

la veille ; mais l'exclusion était maintenue pour les prêtres et les religieux.

Ces fêtes agricoles ne commençaient qu'après que le travail qu'elles devaient célébrer était terminé ; aussitôt le résultat acquis, on courait au banquet. On y mangeait extrêmement peu, mais on buvait à outrance, sous prétexte que la *chicha* nourrit, comme le chocolat du Mexique, contre lequel notre jésuite porte des accusations beaucoup moins fondées que celles qui touchent le vin de maïs.

Les jours de *hailli*, triomphe ou célébration de victoire, l'orgie perdait toute mesure : peu à peu on en vint à les faire durer un mois et plus, toujours avec cette combinaison que les uns faisaient les services de garde, tandis que les autres s'enivraient à loisir.

Cependant, on ne pouvait passer tout le temps à ingurgiter une liqueur malsaine : il y avait des intermèdes, des danses, des représentations de batailles, des comédies, des tragédies ; on ne perdait pas l'occasion de pratiquer de légers sacrifices, à l'effet de consulter les augures, de tirer la bonne aventure et de faire mille autres sorcelleries ; mais, après la boisson, la danse avait toute l'affection des populations. Et il faut croire qu'elle fut, dès longtemps, un moyen essentiel de célébration religieuse, puisqu'elle donna son nom aux fêtes elles-mêmes : *raymi* signifie danse. Les missionnaires, qui auraient dû se souvenir que la danse fut une institution religieuse chez les Hébreux et ailleurs, ne manquèrent pas d'attribuer à ces usages les profondes atteintes à la pureté des mœurs dont ils furent

témoins à leur arrivée; mais si leurs soins et leur autorité réussirent à réduire le nombre des incestes et des crimes contre nature, ils ne purent déraciner le goût de l'ivrognerie et celui de la danse, qui s'épanouissent plus que jamais sous le regard bienveillant et distrait des curés contemporains.

Notre jésuite ne dissimule pas que ces réjouissances étaient un moyen de gouvernement. « L'Inca, dit-il, savait gouverner les Péruviens bien plus habilement que ne l'ont fait les Espagnols. Il permettait la manifestation publique de certains vices et ne s'occupait pas de leur pratique secrète, quoiqu'il en fût informé, pour éviter de plus grands dommages et plus nuisibles à la république. Il permettait les banquets et les repas de corps, pour que les besogneux se pussent rassasier sans dépense et sans être obligés de voler. Il laissait boire jusqu'à extinction des forces, et publiquement et à la vue de tous, pour qu'on ne pratiquât point à huis clos des orgies d'où seraient sortis l'homicide, l'adultère et le viol. Il permettait d'y faire figurer les femmes perdues, les concubines et les femmes légitimes de chacun, pour détourner la débauche des maisons nombreuses où elle avait élu domicile. » En un mot, il désirait voir le vice se montrer à découvert, afin de pouvoir mieux le limiter et le contenir.

Cette contestable théorie ne produisit pas les effets dont on lui attribue l'intention : le nombre des femmes perdues fut toujours très considérable, depuis les temps les plus anciens, et l'on dut renoncer à l'application des lois

qui avaient été édictées pour réduire leurs départements. Aussi est-il bien plus à présumer que ce que cherchait surtout le gouvernement des Incas, c'étaient de délasser le peuple, pendant quelques jours, pour qu'il reprît ensuite la tâche sans murmurer; quant aux longues fêtes qui suivaient les victoires, elles faisaient oublier les frais à payer et les morts à pleurer.

L'Inca trouvait avantage à voir le peuple s'ébaudir sous l'œil vigilant de l'autorité représentée par des fonctionnaires disposant d'une force armée : ceux-ci avaient pour mission d'empêcher les rapts et de supprimer les établissements clandestins, mais ils fermaient les yeux sur tout le reste.

C'était un point d'honneur que de résister à la boisson; c'est pourquoi le plus grand nombre, présumant de ses forces, succombait aux fumées liquoreuses, en prétendant les braver. Toutefois, quelques-uns buvaient, sans quitter la place, des quantités considérables de *chicha*, tout en conservant l'usage de leur raison; mais leur santé ne tardait pas à s'altérer. Avec le temps, on trouva le moyen de donner à la liqueur plus de force et de vivacité : on obtint ce résultat, en faisant tremper et fermenter le maïs dans des vases, jusqu'à ce qu'il eût germé et donné des pousses; après l'avoir moulu ou bien écrasé, on en mettait une certaine quantité dans la chicha, qui acquérait ainsi de la force et du piquant. D'autres faisaient directement la *chicha* au moyen de ce maïs, auquel ils ajoutaient le suc de certaines herbes : on l'appelait alors *huinapu*

et *sora* (1) ; il était très malfaisant, comme l'est le *whisky* des Irlandais, auquel il devait ressembler.

Quant à réglementer l'ivrognerie, on n'y réussit point du tout : ce vice est le plus tenace et le plus envahissant qui soit au monde, le proverbe le dit. Les lois de police, auxquelles il a été fait allusion, permettaient au juge local d'infliger telle peine qu'il jugeait convenable à une première contravention ; pour la seconde fois, la peine était l'exil ; à la troisième, le coupable était privé de son office, ainsi que de son état civil ; tombant en servitude, il était envoyé aux mines. Cette législation draconienne portait en elle-même le principe de sa décadence ; elle ne tarda pas à devenir purement comminatoire. Pendant tout le XIVe siècle, la Cour ne cessa de la violer ; forts de cet exemple, les magistrats burent plus que les autres, par le motif que le taux élevé de leurs appointements leur en donnait les moyens. La jurisprudence vint même au secours de la passion nationale, et les *amautas*, ou docteurs de la loi, trouvèrent une distinction commode : la *cenca*, simple échauffement, était permise ; le *hatun machay*, ivresse complète, était prohibée comme faisant perdre le jugement. Tous les cas incriminés étaient de cette seconde catégorie, mais on les rangeait dans la première, pour n'avoir point à les condamner. Enfin, les lois tombèrent en désuétude, et l'ivrognerie n'eut d'autres limites que celles qui résultaient du défaut de ressources ou des obligations sociales de chacun.

(1) *Huinapu*, de *huinani*, germer. *Sora* paraît être une corruption de *zara*, maïs.

LES OFFRANDES ET SACRIFICES.

§ 1. — Offrandes.

Avec un esprit aussi religieux et aussi soumis que celui des Péruviens, les offrandes étaient nombreuses : ils en faisaient à tous les dieux, grands et petits, tantôt dans les proportions les plus magnifiques, tantôt pour des quantités imperceptibles. Les plus communs de ces hommages, *cocuy*, consistaient en prémices des moissons ou en dons de leurs provisions. Le maïs *zara*, principal aliment des régions chaudes, le *quinua* qui le remplaçait dans la Sierra, figuraient le plus souvent dans ces offrandes ; on en portait aux sanctuaires, on en jetait dans les cours d'eau que l'on voulait se rendre favorables ; les *conopas* des individus et les momies des familles en recevaient leur part : un grain, pourvu qu'il fût beau ou singulier, devenait un hommage suffisant, et il passait ensuite à l'état de chose sacrée, *huaca* ou *conopa* ; les épis remarquables revêtaient surtout ce caractère.

Tous les végétaux, fleurs ou fruits, recevaient la même destination ; mais on mentionne spécialement la *coca*, dont les feuilles convenablement préparées étaient l'excitant habituel de l'indigène : aujourd'hui encore, en passant devant les *Apachetas*, monceaux de pierres des hauts plateaux, l'Indien sacrifie au dieu innommé sa chique de coca. Il en fut de même du *Sayrie*, tabac, dont ils ne firent pas grand usage.

Les libations de chicha, *azua*, précédaient presque toutes

les cérémonies : l'Inca et les grands prêtres les pratiquaient au moyen des petites coupes d'or suspendues au bracelet de leur poignet gauche. La chicha était aussi l'un des objets employés pour les hommages aux mânes des aïeux.

Parmi les objets de parure, il faut signaler d'abord les plumes d'oiseaux brillants, des coquilles marines dites *mollo*, ou les perles artificielles qu'on faisait de cette nacre; les vraies perles *choroy*; des bois odorants employés dans les sacrifices; des étoffes de toute sorte, qu'on brûlait sur les autels. Des pierreries : d'abord, *umina*, l'émeraude, qui était elle-même une divinité; puis, la topaze, les hyacinthes, les opales. Tous les métaux réputés précieux étaient spécialement agréables, même le cinabre, les sulfates de cuivre et de fer; l'argent et surtout l'or en feuilles. Réduits en poudre, ces métaux servaient à saupoudrer les idoles, dans la cérémonie dite *hatuma*.

§ 2. — Sacrifices.

Les sacrifices ne sont originairement que la consécration des objets d'alimentation, moyennant l'offrande d'une part attribuée à la divinité. Tous les temps et tous les pays affectèrent à ce genre de cérémonie les animaux qui composaient leur richesse ou ceux qui tenaient la première place dans l'alimentation commune. Au Pérou, l'animal de rapport était le *llama*; comme ce nom signifie animal en général, on doit entendre par là, en matière de sacrifices, non seulement les individus de l'espèce domestique,

mais encore ceux des espèces sauvages du même genre de camélides, vigogne et autres (1). Chaque jour, on immolait, dans chaque temple, un ou plusieurs de ces animaux, dont la chair servait à la consommation des ministres, des serviteurs et de leurs familles : sacrifices et boucherie furent toujours des synonymes, à Jérusalem comme ailleurs. On n'avait garde d'en faire des holocaustes, ce moyen étant réservé pour les grandes occasions et les cas exceptionnels. Le Soleil ne recevait de la victime que la tête, qui était un maigre régal; mais, en échange, on lui adressait une belle harangue et l'on brûlait sur son autel, une pièce d'étoffe (2).

La chair du llama étant le fond des festins, on en immolait des quantités prodigieuses, aux fêtes nationales; par exemple, deux cent mille à l'*Intip-raymi*, fête du Soleil. au solstice d'été. Il est bien entendu que l'Inca subvenait à la dépense, ce qui lui était facile, grâce aux parcs immenses qu'il possédait dans ses fermes ou *chacaras*, et aux innombrables troupeaux qui peuplaient les vaines pâtures comprises dans la dotation du Soleil. On nommait *pachacac* l'intendant général des troupeaux du Soleil et des huacas. Ces institutions furent le corollaire nécessaire du communisme impérial.

Le peuple faisait semblant de croire qu'il était hébergé par la générosité de l'Inca : la chair lui était distribuée, en effet, pour sa consommation pendant la durée des

(1) *Vicuna, paco, alpaca, huanaco.*

(2) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*.

fêtes; la laine conservée dans les magasins des temples, servait à la confection des étoffes dont une partie était brûlée en offrande, et l'autre servait aux libéralités de l'Inca. On ne dit pas ce que devenaient les peaux : cependant, elles représentaient une grande valeur.

On sacrifiait des chiens blancs et noirs. Ceux-ci étaient surtout immolés, au moment du départ pour la guerre, en compagnie d'un llama de même couleur. Il y avait évidemment là une allusion aux idées lugubres que les circonstances inspiraient. Dans la prairie de Jauja, outre le chien *allqa*, on offrait le renard *atoc*, tandis que ce dernier animal était considéré comme sacré, par les habitants de l'autre côté de la Cordillière, et sur les rives du Pacifique.

Le *cuy*, cochon d'Inde (*cavia porcellus*), que les auteurs espagnols qualifient habituellement de lapin, petit lapin, *conjenillo de las Indias*, était la victime habituelle des sacrifices privés, que le peuple faisait pour ses besoins journaliers, dans les circonstances où les devins intervenaient : lors de la confession, et lorsqu'il y avait à consulter l'oracle.

Les petits oiseaux et quelquefois les grands, recevaient la même destination, surtout ceux qui avaient un beau plumage.

On faisait paraître plus rarement les animaux sauvages, dont la capture offrait des difficultés : le tapir, *anta*; le lion, *puma*; le serpent, *amaru*. Comme ces animaux étaient le plus souvent morts, avant que d'arriver au sanctuaire, on n'en sacrifiait que la tête et le cœur. La

tête était le témoignage de l'identité ; le cœur servait à barbouiller de sang le visage de l'idole, qui était censée s'en nourrir. Faute de l'animal, on offrait le plus souvent sa représentation en or ou argent.

On nommait *harpay* le sacrifice accompagné de cette oblation du sang, qui s'opérait en un grand nombre de circonstances, et *haspay* ou *huaspay*, celui qui consistait en une simple offrande de viande, de graisse, de viscères au sacerdoce ou à l'autel. La première sorte était la plus solennelle, la victime faisait cinq ou six fois le tour de la pierre où elle était attachée : avec le sang, on barbouillait le visage des idoles, on aspergeait le sol et les murs, on frottait les portes du Temple ; ensuite intervenaient les devins, *hacari cu*, qui prenaient les auspices, d'après l'inspection des entrailles. Les assistants se jetant alors sur l'animal, en dévoraient la chair crue (1) : il est difficile de ne pas voir dans ce fait la tradition sacrée des coutumes primitives que la civilisation avait supprimées, sans en abolir le souvenir.

§ 3. — Sacrifices Humains.

D'après Garcilasso, tous les peuples du Pérou, antérieurement à la conquête par les Incas, pratiquaient les sacrifices humains et la plupart étaient anthropophages ; les Incas abolirent ces affreuses coutumes, à mesure qu'ils

(1) Arriaga, *Extirpacion de la Idolatria*.

soumirent le pays, et jamais ils ne permirent qu'on les renouvelât (1).

Toutefois, cet auteur se donne le démenti à lui-même, en constatant que ces sacrifices eurent lieu à Pachacamac, chez les Yuncas, après la conquête par Pachacutec Yupanqui. Balboa veut aussi que les hécatombes humaines aient été étrangères au Pérou (2).

Ce système complaisant est exposé d'une façon plus serrée par le jésuiste, auteur de la *Relacion anonima*. Quoique ses raisonnements soient généralement *à priori*, il y a lieu de les faire connaître. Il commence par opposer au témoignage de Polo de Ondegardo, chargé d'une enquête officielle, ceux de Francisco de Chaves, grand ami de Tito Atauchi, frère du roi Atahuallpa : sa relation rédigée *de visu*, passa successivement aux mains de Don Louis Valera, de Diego de Olivares, de Juan de Oliva; le licencié Alvarez, habitant de Huanuca, qui prit ses informations des Indiens de son *encomiendo* (3); Fr. Marcos Jofre, deux fois provincial au Pérou (4); Fr. Mateo de los Angeles, franciscain, qui mourut comme un saint, à Caxamarca (5); le licencié Falcon, qui présent à son

---

(1) Garcilasso, *Comment. reales*, I, 11 ; II, 8.

(2) Balboa, *Hist. du Pérou*, extraite de la Miscellanea austral, p. 3.

(3) Alvarez, *De titulis regni peruani*, c. *De sacrificiis*.

(4) Fray Manos Jofre, *Itinerario*.

(5) Fray Mateo de los Angeles, *De ritibus Indorum*.

apologie des Indiens au président Lope Garcià de Castro (1); Fr. Melchor Hernandez, de l'ordre de Nuestra Senora de las Mercedes, *ex professo* (2); Don Luis et Don Francisco Yutu, Juan Hualpa, Diego Roca, Don Sebastian Nina Villca, Senor de Guarochiri; Don Juan Colloque, Seigneur de Los Quillacas, dans leurs Quippos et Mémoires; enfin, tous les quippos de Pachacamac, Chincha, Countisouyou, Collasouyou et Cuzco (3).

L'énumération est imposante par le nombre et la qualité des témoins. Toutefois, comme nous ne possédons plus aucune de ces autorités, et qu'il est impossible de vérifier la portée des affirmations qu'on leur attribue, il est permis de faire observer que les premiers d'entr'eux venant après la conquête, n'ont rapporté que ce qu'on a bien voulu leur dire; que les seconds étant Péruviens et même de la famille des Incas, ont eu intérêt à écarter de pareils souvenirs; qu'enfin, les quippos ont pu, pour un semblable motif, ne point tenir compte des hommes sacrifiés. Sous le bénéfice de ces observations, passons à l'exposé.

Polo de Ondegardo, que notre Jésuite entreprend de réfuter, parle d'hommes et d'enfants sacrifiés en diverses occasions; mais, remplissant les fonctions de juge en 1554, il ne fit sa vérification qu'après la guerre de Hieronimo de Giron, qui commença l'année précédente :

(1) Falcon, *Apologia pro Indis.*

(2) Melchor Hernandez, *Anotaciones*, aux mots *Harpai, Huaspai* et *Huahua.*

(3) *Relacion anonima* : § *Que no hubo Sacrificios*, etc.

tous les historiens Indiens et les anciens du pays s'étaient enfuis dans la montagne; il ne put les consulter: il n'avait pas d'interprètes d'une langue qu'on ignorait, ni de savants qui lui expliquassent les antiquités. Il ne donna donc que des conjectures, qu'on a répétées en raison de la haute position et du caractère de leur auteur. Du reste, n'ayant rien vu par lui-même, il applique à l'empire des Incas ce qui se passait dans les Andes (1).

Passant aux arguments, le Jésuite invoque en premier lieu une loi très ancienne, qu'il a lue, on ne sait comment, dans les quippos de Cuzco, de Caxamarca, de Tarama et de Quito, par laquelle les premiers Incas auraient prohibé les sacrifices d'hommes et l'effusion du sang humain. Il a le tort d'ajouter que cette loi remonte au grand Pirua, premier habitant du pays, lequel n'exista jamais que dans son imagination, ou tout au plus dans les sources fabuleuses que Montésinos a compilées.

Le second argument est l'habitude prise par les Incas de supprimer, dans toutes leurs conquêtes, les sacrifices humains et l'anthropophagie, le fait est exact; mais il aurait fallu ne pas transporter chez les Antis ce qui se passait dans le Chincha Souyou et la région de l'Amazone.

Le troisième argument, reposant sur la clémence habituelle aux Incas et sur les grâces qu'ils accordaient, lors de leur couronnement, a le tort de n'être pas direct. Il en est de même du quatrième, exposant que la vie de l'enfant était plus sacrée encore que celle de l'homme adulte.

(1) Dans l'Antisouyou, pays des Antis, Péruviens en grande partie indépendants.

Le cinquième argument consiste à dire que dans les triomphes, à la suite des conquêtes, on sacrifiait autant d'animaux qu'il y avait d'ennemis qui auraient du être mis à mort comme traitres; en quoi, la loi était plus douce que celle des Romains qui permettait l'exécution des prisonniers de guerre. La victime prenait le nom de *runa*, homme, parce qu'elle représentait un homme; quant au couronnement de Huayna-Capac, les deux cents *huahuas*, enfants, qui furent sacrifiés, étaient des agneaux auxquels on donne aussi le nom de *huahüa*; celui de *yuyac*, également en usage, s'applique aux adultes, tant d'animaux que d'hommes. L'erreur proviendrait donc d'une fausse application des termes de la langue, dont notre auteur cite ailleurs d'autres exemples. Grammaticalement, ces observations sont exactes.

Quant au fond, tous les auteurs que nous possédons sont d'accord pour affirmer la réalité des sacrifices humains et leur continuation jusques au temps de la conquête espagnole.

Cieça de Léon (en 1550) l'affirme, en ajoutant que le nombre avait sensiblement diminué, dans les derniers temps (1). Cette autorité est d'un grand poids.

Dans une enquête opérée en 1571, par Don Franc de Toledo, vice-roi, les Indiens déclarent « qu'eux-mêmes ont donné leurs enfants pour faire le dit sacrifice et obtenir ainsi santé, bonnes récoltes de maïs et heureux

---

(1) Cieça de Léon, *Chronica del Peru*, Ire et IIe partie.

succès en toutes choses » (1) : ils parlaient du temps de Huayna-Capac.

L'année suivante, 1572, Santillan écrit dans son rapport : « La principale offrande ou sacrifice qu'ils faisaient aux objets de leur adoration consistait à brûler des étoffes et des brebis (2); avec le cœur des brebis, ils aspergeaient de sang la maison du Soleil ou de la *huaca*. D'autres fois, les brebis étaient enterrées vivantes ; quelquefois enfin, à Cuzco et à Pachacama, on offrait des jeunes filles qu'on enterrait; c'était rare » (3).

L'anonyme de Ramusio déclare que les Incas sacrifièrent quelquefois leurs enfants demandés par les prêtres, et les curacas malades les offraient pour obtenir la santé (4).

L'usage paraissait autorisé sur la tradition de Manco-Capac. Ayant voulu se mettre en relation avec le Créateur, dit Santacruz, Manco fit sacrifier et brûler sur l'autel un agneau blanc; n'ayant rien vu, ni obtenu, il ordonna que le plus beau de ses fils, enfant de huit ans, eût la tête coupée et que le sang fût jeté dans le feu, pour que la fumée en arrivât au Créateur du Ciel et de la Terre. Mais il n'obtint aucune réponse à Curicancha (palais de Cuzco) (5).

(1) Citation de M. Jimenez sur la *Relacion anonima*.

(2) Ces prétendues brebis sont des llamas que les Espagnols appelaient *ovejas de tierra*, brebis du pays.

(3) Santillan, *Relacion del origen*, etc., 27.

(4) Ramusio, III, 372. — Oviedo, XLVI, 4.

(5) Santacruz Pachacuti, *Relacion de antiguedades*, etc.

A la suite de Polo, Herrera raconte que deux cents enfants furent immolés, à l'intronisation de Huayna Capac, et il porte à mille le nombre ceux que l'on sacrifia pour Pachacutec Yupanqui; la plupart appartenaient à la noblesse qui les avait offerts.

On cite enfin, comme se pratiquant cinquante ans après la conquête, dans un temple de Hunayan, à une lieue et demie de Casas, le sacrifice annuel d'un certain nombre de jeunes gens : on prétendait que les idoles se nourrissaient de chair humaine (1).

De l'ensemble des témoignages, il semble qu'en effet, il y eut au Pérou, des sacrifices humains, mais surtout d'enfants, à l'inauguration des nouveaux Incas : l'offrande s'adressait à Viracocha, dont le culte officiel ne date que du début du XVe siècle. On les immolait aussi au dieu du tonnerre, et le cérémonial rappelait les pratiques du Mexique : on ouvrait la poitrine et l'on arrachait le cœur qui, tout palpitant encore, était offert au dieu, pour qu'il en bût le sang : à cet effet, on l'enduisait d'un trait sanglant allant d'une oreille à l'autre, en passant par la bouche (2).

Ce même sacrifice était offert au Soleil, au moment des récoltes et en temps d'épidémie, même lors de l'apparition des comètes, signes redoutables de la colère des dieux; il portait tantôt sur des premiers nés, tantôt sur un des jumeaux à la mamelle (3).

(1) Rivero et Tschudi, 8.

(2) Garcia, *Hist. gl.*, III, 3, 4.

(3) Rivero et Tschudi, *Antiq. péruv.*, ch. 6.

Enfin, Pachacutec Yupanqui, le grand organisateur, que Garcilaso loue d'avoir définitivement fait disparaître de l'Empire les sacrifices humains, est représenté, au contraire, par Balboa comme les ayant pratiqués en grand contre les ennemis qu'il avait vaincus.

Il ne sera pas question ici des sacrifices des funérailles, dont l'origine et la place sont ailleurs; mais il convient de mentionner un fait barbare que Santacruz raconte à peu près en ces termes (1) :

» En cette saison (fin du règne de Tupac Yupanqui), trois cents Indiens Antis sortent des Andes d'Opatari, tout chargés d'or en poudre et en pépites. C'était pour le jour du nouvel an : une terrible gelée de nuit atteignit jusqu'à la racine tous les biens de la terre. Ayant pris le conseil des Anciens, l'Inca ordonna que les trois cents Indiens portassent leur or à Pachatusan, qui est une montagne très élevée : là il fait tuer ces malheureux qu'on enterre avec leur or. Tel est le remercîment qu'il leur donna. Jusqu'à ce jour, on n'a pas exhumé ce dépôt. »

C'est un sacrifice au Soleil que Tupac avait l'intention de faire : aussi, prétendit-on que la montagne avait été percée jusqu'à l'autre côté que regarde le Soleil.

---

(1) Santacruz, *Rel. de Antiq.* Tupac. — Il est impossible de traduire littéralement un langage qui viole toutes les lois de la logique.

DE LA MORT ET DES FUNÉRAILLES
CHEZ LES ANCIENS CARAÏBES

Par **LUCIEN DE ROSNY,**
Président honoraire de la Société Américaine de France.

(Article posthume).

Feu Lucien de Rosny, qui fut un des membres les plus actifs et les plus assidus de la Société Américaine de France, avait préparé, sur les temps pré-colombiens de l'histoire du Nouveau-Monde, plusieurs travaux de longue haleine, pour lesquels il avait fait des recherches considérables dans les principales bibliothèques publiques et particulières de la France et de l'Angleterre. La mort vint le surprendre en 1871, avant qu'il ait pu donner la dernière main à ces travaux qui sont restés inédits jusqu'à présent.

Parmi ses œuvres les plus considérables, on a trouvé le manuscrit d'une grande étude archéologique, ethnographique et historique *sur les Antilles,* dont une première ébauche avait été présentée au concours de la Société d'Ethnographie en 1867. Bien que cette étude, qui a nécessité évidemment de nombreuses et patientes investigations, soit remplie de lacunes que l'auteur se proposait de remplir, la Société d'Ethnographie a résolu de la faire paraître dans le recueil de ses *Mémoires*. Comme cette publication ne sera probablement pas terminée avant une année, la Société Américaine de France a pensé être agréable à ses membres, et rendre en même temps un témoignage de haute estime à son regretté collègue, en donnant la primeur d'un des chapitres de ce mémoire, dans le recueil de ses *Archives*. Elle a choisi un des chapitres les plus courts, afin de ne pas occuper une trop grande place dans ses numéros. Ceux qui trouveront de l'intérêt à la lecture de ce fragment, pourront bientôt, nous l'espérons, lire dans son ensemble l'œuvre posthume de Lucien de Rosny.

EXTRAIT.

Dans la crainte que les indigènes des Antilles avaient de ne pas bien fermer les yeux et la bouche de leurs morts, par suite de la contraction musculaire qui se fait au décès, et qu'ils ne restassent ainsi défigurés, ils n'attendaient pas qu'ils eussent rendu naturellement le dernier soupir : ils hâtaient le moment fatal; et même les mères les plus tendres en agissaient ainsi envers leurs enfants. Il arrivait de cette coutume, que ceux qui rendaient les derniers soins aux mourants leur lavaient le corps, les graissaient d'huile, leur peignaient de vermillon les joues et les lèvres, quoique la vie ne fut pas encore éteinte en eux. Ils habillaient le cadavre de pied en cap, l'ornaient de ses colliers et de ses différents atours. Après l'avoir mis dans la position qu'il devait occuper dans la tombe, c'est-à-dire assis sur ses talons, accoudé sur les genoux et les mains croisées sur la poitrine, la face en haut; on lui couvrait les yeux de deux petits *canaris* « vases » (1), destinés à ce but, afin qu'il ne pût voir ses parents et ne les rendît malades. Ainsi paré et revêtu, on plaçait le corps

(1) Je serais assez disposé à croire que les yeux concaves en obsidienne, qu'on trouve au Mexique, étaient destinés à un usage analogue. J'en dirai autant des masques en pierre provenant des Astèques, comme on en voit dans les collections.



sur une estrade où il restait exposé jusqu'au jour fixé pour la sépulture. Si un Cacique mourait, on le boucanait; et, pour faire cette opération, on l'étendait sur une grille ou treillage en bois, qu'on suspendait afin de le faire sécher à petit feu. De cette manière, les parties grasses s'évaporaient par une sorte de transpiration, et le corps devenait sec comme une momie.

Pendant le temps où le cadavre ainsi séché était exposé dans le carbet, les parents et les amis du défunt apportaient des présents pour honorer ses obsèques et n'avaient rien de trop précieux pour cette dernière offrande.

La fosse destinée à renfermer le corps était ronde comme un puits, comme le *puteolus* des Romains. On le nattait en dedans avec des écorces et on y déposait le cadavre, quelques petits pains de cassave, un peu de sagamite, de l'oiucou, le sac à tabac, le tabaco du défunt, une courge pleine d'huile, quelque peu de rocou, quelques vases. S'il avait un Nègre pour esclave, on le tuait et on le déposait dans la même sépulture, afin qu'il allât servir son maître dans l'autre monde; on en faisait autant de son chien pour qu'il le gardât et allât prendre des lézards pour le nourrir. Les femmes environnaient alors la sépulture et s'asseyaient sur leurs talons. Les hommes se plaçaient derrière elles dans la même posture. Les premières versaient des larmes en abondance, poussaient des cris lamentables; les seconds les imitaient, mais sans éclats. Les maris enlaçaient leurs femmes dans leurs bras comme pour les consoler. Quelquefois on s'adressait au cadavre et on lui disait par intervalle : « pourquoi es-tu

mort ? Étais-tu fatigué de l'existence ? As-tu manqué de manioc ? » Si la victime du trépas avait été tuée, l'on injuriait le meurtrier, tandis qu'on faisait l'éloge de celui qui avait succombé. Et l'on distribuait des *caconnis* à ceux qui l'avaient le mieux pleuré (1). On construisait alors au dessus de la fosse une espèce de voûte jusqu'au niveau du sol avec des écorces et des traverses en bois, le tout recouvert d'une planche : et les femmes amoncelaient de la terre sur cet amas funèbre où elles brûlaient ensuite les hardes et les meubles de celui qu'on venait de perdre. On entretenait du feu autour de cette fosse pour purifier l'air et pour que le mort n'eut point froid (2).

Si le défunt était un père de famille, la fosse était creusée dans sa propre case. Quant aux autres, ils étaient ensevelis ou à côté de leur habitation ou dans leur jardin ; et l'on formait à la surface une espèce de petite toiture à angle ouvert dont les pans inclinés se dirigeaient vers la terre (3) : tel serait un livre ouvert aux deux tiers et dont le dos regarderait le ciel. Cependant Laborde contredit ces inhumations à l'extérieur dont parle Lafitau et qui ne paraissent avoir eu lieu que depuis celui-ci, car il

(1) Chez les Romains, on immolait souvent des esclaves ou des gladiateurs sur les bûchers incinérateurs ; on y déposait aussi quelques morceaux de gâteau pour Cerbère.

(2) Laborde, *Voyage aux isles Caraïbes*, pp. 598, 599 ; Rochefort, *Histoire naturelle des îles Antilles*, t. 2 p. 456 ; Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, p. 26 ; Lafitau, *Mœurs des Sauvages amériquains*, p. 416 et suivantes.

(3) Lafitau, loc. cit.

assure (p. 597) que les fosses funèbres se faisaient dans les habitations et jamais à ciel découvert. C'est ainsi que Laborde, visitant un carbet des indigènes de la Martinique, y vit sous une natte le cadavre d'un Caraïbe dont on devait célébrer les obsèques : on n'attendait plus que quelques parents du défunt pour achever de l'enterrer, après qu'ils eussent reconnu que la mort avait été naturelle. Sans cette reconnaissance, il y aurait eu des soupçons et obligations de la part de la famille qui était à Saint-Vincent de venger celui qui venait de succomber. Effectivement, quand un Caraïbe venait à mourir, dit Rochefort (p. 440), ses parents et ses alliés consultaient les oracles pour savoir la cause de sa mort et la vengeaient sur celui que le boyé désignait comme l'auteur de l'événement.

Sous la natte dont parle Labat, était une fosse couverte de planches : « Cette fosse, poursuit-il, était creusée en « forme de puits de six à sept pieds de profondeur, sur « un diamètre d'environ quatre pieds ; le cadavre était « accroupi; les coudes portaient sur les genoux, et les « paumes des mains soutenaient le visage des deux côtés. « Les cheveux étaient liés derrière la tête. Son arc, ses « flèches, son *boutou* étaient à côté de lui. Les mains, la « tête, le dos, enfin tout l'ensemble du corps du défunt, « était très sec et ne rendait aucune mauvaise odeur, « quoiqu'on n'eût pris d'autre précaution que de le « rocouer aussitôt qu'il eût rendu le dernier soupir. Quand « tous les parents eurent examiné le corps qui fut trouvé « sans blessure, on remplit la fosse et on la recouvrit ».

Le deuil des Caraïbes avait ses lois consacrées par un

usage datant d'un temps immémorial et portant en effet un caractère d'antiquité.

Après les dix premiers jours, pendant lesquels le corps était exposé dans le carbet et qui se passaient en pleurs continuels, il y avait encore dix jours de grand deuil. Pendant le reste de l'année, il était moins sévère. Quelquefois il se prolongeait pendant deux ans. Le grand deuil consistait à se faire couper les cheveux, à se barbouiller le visage de terre ou de charbon. Alors point de toilette : la mise était des plus négligée, le silence rigoureusement observé. On ne devait parler qu'en cas de nécessité, ce qu'on ne se permettait qu'à voix basse. On se dispensait d'égards envers les visiteurs. On ne mangeait rien que de froid. On n'approchait pas du feu, même pendant les rigueurs de l'hiver, et, si l'on avait à sortir, on ne sortait que la nuit.

Pendant le petit deuil, on n'assistait point aux festins ni aux assemblées publiques. On ne s'ornait point, on ne se graissait pas les cheveux. Les sorties au dehors étaient rares. Les femmes, pendant tout ce temps consacré à la douleur et aux regrets, chantaient des espèces de *nénies* au lever du soleil, à midi, et à la chute du jour.

Les époux étaient tenus à un deuil encore plus rigide l'un envers l'autre : le survivant devait quitter son carbet, se transporter chez les parents qui regrettaient soit leur fils, soit leur fille, et pleurer avec eux. C'étaient ces parents qui réglaient le deuil et en dispensaient à leur gré le veuf ou la veuve. S'ils avaient à se plaindre du peu de complaisance que le survivant avait eu pour le mort,

ils ne lui permettaient pas d'achever le temps du deuil et lui signifiaient par un présent, le seul qu'il dût attendre désormais, qu'ils le tenaient dispensé de le continuer et qu'ils lui rendaient sa pleine liberté. Cependant il était honteux pour ce dernier de se remarier avant le temps prescrit au deuil ordinaire et, s'il passait outre, il s'exposait à des injures publiques.

Les corps n'étaient que provisoirement déposés dans les fosses décrites ci-dessus : on ne les y laissait quelquefois que pour donner le temps aux chairs de se décomposer. Quand on jugeait que cette décomposition était achevée, on célébrait une sorte d'anniversaire auquel on invitait les villages voisins. On y chantait pendant plusieurs jours les éjulations accompagnées de danses lugubres en l'honneur des défunts. Puis on exhumait le mort, on faisait calciner ses ossements, on les réduisait en poudre qu'on mêlait dans les boissons qu'on buvait jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien dans les vases qui les contenaient (1). Les Caraïbes n'ont abandonné cet usage que « lorsqu'il n'y eut plus de braves parmi eux », ainsi qu'ils le disaient un jour au père Laborde. Cette coutume de mêler des os calcinés et pulvérisés aux boissons, pour la célébration de cette fête des Morts et la toilette que les Caraïbes faisaient avant qu'ils eussent rendu le dernier soupir, ont fait dire à des

(1) Laborde, *Voyage aux isles Caraïbes*, p. 535 et p. 600 ; Biet, *Voyage de la France Eqvinoxiale en l'isle de Cayenne*, t. III, ch. XIV, p. 392 ; Lafitau, *Mœurs des Sauvages amériquains*, p. 386 et sv.

Français, sans doute observateurs superficiels ou mal informés, qu'ils tuaient leurs vieux parents comme inutiles, et qu'ils croyaient leur rendre service en les délivrant des incommodités de la vieillesse ; que ceux-ci désiraient même en finir ainsi. Mais Laborde nous apprend que, consultant un jour quelques indigènes à cet égard, ils lui dirent qu'ils n'avaient jamais agi comme on le prétendait. Je crois qu'ils ont été effectivement mal observés trop souvent par les Européens qui ont dédaigné de prendre note d'une foule de particularités qui seraient certainement curieuses.

Biet assure que, dans quelques localités, les Caraïbes brûlaient leurs morts immédiatement après le décès; mais que, dans d'autres, l'on apportait des aliments sur la tombe du défunt, dans la persuasion que les âmes n'opéraient leur émigration qu'après la consommation des chairs. C'était quand on croyait qu'elle était achevée, poursuit-il, qu'on faisait un *Ouïcou* ou assemblée pour brûler les débris des cadavres. Pour procéder à cette opération, on les mettait dans un tissu de coton bien blanc que quatre jeunes filles tenaient chacune à l'un des coins. Elles faisaient alors danser ces ossements au son de quelque instrument : toute l'assemblée prenait part à la danse. Lorsque les ossements avaient bien dansé, on dressait un bûcher sur lequel on les consumait avec les hardes et les objets qui avaient servi au défunt. On ne dit point pour quel motif on faisait ainsi danser ces ossements. Je crois que c'était pour en dégager les âmes qui auraient pût être retardataires. Quoiqu'il en soit, quand tout était

réduit en cendres, s'il se trouvait quelques os qui n'avaient pas été complétement calcinés ou plutôt incinérés, on les pulvérisait, on les passait dans une sorte de tamis, et l'on mettait la poussière ainsi recueillie dans de l'eau dont on se frottait les jambes. Enfin, quand on avait fait toutes ces cérémonies et qu'on avait vidé tous les vases contenant la boisson, chacun se retirait.

Je ferai remarquer ici que les Caraïbes épargnaient quelquefois certains ossements ou quelques cheveux qu'ils mettaient dans une calebasse. Ils conservaient alors ces reliques dans leurs carbets et prétendaient que l'esprit du mort passait dans cette calebasse et les avertissait des projets de leurs ennemis. Les Maboyas se cachaient aussi dans ces ossements, qu'on enveloppait également dans du coton. C'étaient des oracles qui répondaient quand on les interrogeait. Là ne se bornait pas le miracle; car si l'on voulait ensorceler ses ennemis, on prenait quelque reste d'aliment ou de boisson qu'ils avaient laissé, ou quelqu'objet qui leur appartenait et on les renfermait avec ces ossements. Les ennemis perdaient aussitôt leur vigueur ordinaire, une fièvre lente les minait et ils mouraient sans qu'on pût leur rendre la santé. Un missionnaire vit un Caraïbe qui, pour venger son frère mis à mort, tua un innocent au lieu du coupable qu'il voulait atteindre. Les parents de l'innocente victime résolurent de punir le meurtrier pour s'être trompé. Ils trempèrent conséquemment du coton dans le sang de celui qui venait de périr, le mirent avec un ossement et l'on vit le malheureux meurtrier décheoir à vue d'œil; et après avoir

trouvé une existence souffreteuse pendant deux ans, il mourut misérablement (1). Nous avons été aussi Caraïbes sous ce rapport et nous avons eu nos volts datant du paganisme. Chez les Anciens, les *fictores*, fabriquaient de petites figures en cire représentant les animaux qu'ils immolaient, quand les animaux vivants leur manquaient. En 1066, un Israélite fit une image de cire représentant Eberhard, évêque de Trèves, cruel persécuteur des Juifs ; il la fit baptiser, puis on l'alluma et on la plaça dans la lampe de l'église. L'évêque, en célébrant l'office, se sentit alors défaillir à mesure que l'image ardente se consumait, et il expira lorsqu'elle s'éteignit. On fabriqua souvent depuis des images analogues en limon, le plus souvent en cire, et autant que possible ressemblant à la personne à laquelle on voulait nuire. On faisait baptiser cette figure par un prêtre : La cérémonie terminée, la figure ou le *volt* étant identifié à la victime qu'on voulait atteindre et dont elle portait le nom, on lui enfonçait un stylet à l'endroit du cœur. Ces images de cire jouent un grand rôle dans notre histoire ; on les y trouve en tout temps, jusque sous Louis XIII.

Soit par motif religieux, soit par motif de respect pour les défunts, soit par considération pour la famille, il n'était plus permis, après le décès d'un Caraïbe, de prononcer le nom de celui qui l'avait porté ; car, en agissant autrement, l'on eut été aussitôt malade. Tous ceux qui avaient un nom semblable étaient obligés de le quitter et

(1) Du Puis, *Relation de l'establissement*, pp. 221, 222 ; Rochefort, *Histoire naturelle des îles Antilles*, p. 445.

et d'en prendre un autre ; ce qui se faisait dans un festin spécial, de sorte que les noms ainsi abandonnés restaient pour ainsi dire ensevelis.

C'était désobliger profondément un indigène que de lui parler de ceux qu'il avait perdus. On ne devait en rappeler le souvenir que dans les cas de nécessité et avec précaution. On n'osait presque pas même dire, comme les Latins, non moins susceptibles à cet égard, comme l'on sait, en parlant d'un mort : « il a vécu, il s'en est allé, vixit,abiit »; mais on se servait de certaines circonlocutions; par exemple, on disait le Cacique qui nous a quitté, que nous pleurons; le mari d'une telle ou la femme d'un tel est mort.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

Ouvrages offerts & Acquisitions.

CORTAMBERT. — Nouvelle Histoire de Voyages. *Paris*, 1884. — In-4°............................ [27

Don de M. Peuvrier.

RIBEIRO (Jose-Silvestre). — Historia dos Estabelecimentos scientificos litterarios e artisticos de Portugal. *Lisboa*, 1871-1881. — Neuf vol. in-8°............... [28

BUSCHMANN. — Grammatik der Sonorischen Sprachen : vorzüglich der Tarahumara, Tepeguana, Cora und Casuta. *Berlin*, 1868 et 1869. — 2 vol. in-8°... [29

Le Bibliothécaire : Ach. PEUVRIER.

E. DANGU. imprimeur, rue Nationale, 19, à Saint-Valery-en-Caux.

VOCABULAIRES

DE

DIALECTES INDIGÈNES

DE L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE.

Par M.-A. COUDREAU,

Chargé d'une mission scientifique dans les territoires de la Guyane Centrale.

AVERTISSEMENT.

En mai 1883, M. I. Chessé, gouverneur de la Guyane Française, par ordre de M. de Mahy, alors ministre des colonies, envoyait un voyageur explorer les territoires de la Guyane méridionale, contestés entre la France et le Brésil et qui s'étendent depuis l'Oyapack jusque vers l'Amazone, et depuis l'Atlantique jusque vers le Rio Branco. La mission dura jusqu'en avril 1885.

M. Chessé la confia à un jeune universitaire, M. Henri A. Coudreau alors professeur d'histoire au lycée de Cayenne et déjà connu par deux voyages dans l'intérieur de notre colonie, l'un chez les Galibis de l'Iracubo et l'autre dans le Kourou, ainsi que par une étude couronnée à l'exposition universelle d'Amsterdam sur les « Richesses de la Guyane Française. »

Henri A. Coudreau, dédaignant les voies faciles, se lança bravement dans l'intérieur. Aux points de vue ethnographique et linguistique le résultat de ses voyages

est de nous faire connaître ce groupe si intéressant de tribus compris entre les fameux Roucouyennes du docteur Crevaux, le prédécesseur de notre voyageur dans la région des Tumuc-Humac orientales, et les Andes du Rio Negro. Entre les Ouayeoués, voisins des Roucouyennes, et les Tarianos qui habitent non loin de la Cordillière, vivent quelques douzaines de tribus. Henri-A. Coudreau a spécialement étudié les deux groupes extrêmes : l'extrême oriental et l'extrême occidental.

Le premier comprend les nations du Rio Uaupes, véritable continuation du Rio Negro. Là vivent une vingtaine de tribus que le voyageur, complétant les études de A. R. Wallace, arriva à croire être les restes de l'ancienne et en partie légendaire migration des Amazones d'Orellana. Les Tarianos ou Javis et les Tucanos ou Dacé sont les deux plus remarquables des tribus de cet antique exode.

Le second groupe comprend les nations des prairies du Rio Branco, parmi lesquelles les Macouchis et surtout les Ouapichianes sont de beaucoup les plus intéressantes.

Nations du Uaupes et nations des Campos du Rio Branco, sous le rapport linguistique et ethnographique, offrent cet intérêt considérable de se trouver à peu près sur la frontière de l'ancien habitat des Caraïbes primitifs et des primitifs Tupis. Le peu que le voyageur nous rapporte sur cette donnée aussi intéressante que complexe montre bien tout l'intérêt qu'il y aurait à entreprendre de ce côté des études plus approfondies.

VOCABULAIRE
DU
DIALECTE TUCANO OU DACÉ (1).

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
	Fronte	Diápahã
	Cabello	Ipuari
Teçá (reçá, ceçá)	Olhos	Caperí
	Olho	Capéá
Tino, (tĩ)	Nariz	Ekéá, ekaá
Ruá, çuá	Rosto	Uaçupuri
Iiuá (Yuhá)	Braço	Amucã
Ipira	Corpo	Paága (barriga)
	Peito	Cutiró
	Seio	Openo (sing.) - Ni (plur.)
Póca	Mão	Amúpamá, annicá
	Dedo	Amûmpikary
Çánha, tánha, ránha	Dente	Upiry
Yurú	Bocca	Seró
	Lingua (anat)	Yéménó
Namí	Orelha	Umepero
Tabatinga	Ca	Boré
Mirá	Páo	Yukiñ
Çuá	Labios	Sumûdá, sebetó
Ocá, icuára	Barraca, casa	Uiy'

(1) Rio Uaupes.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
	Palha	Caranà (sing.), caranàmui (plur.)
	Chita	Sutiró.
	Bacia	Eretébapá.
	Cujo, a.	Uaró.
Piranha	Tesoura.	Dipaâseró.
	Cachimbo.	Catsimuá.
Okeri	Dormir.	Canitsé.
Yaçóãna	Vamos embora.	Téaná
Y'	Agua.	Ocó
Pacóua	Banana	Oó
Umbaú	Comer	Baatsé
Ihuí	Terra (barra)	Diìtá
	Coçar-se	Yaketsé
Paraná	Rio	Dîá
Uaruá	Espelho	Ehomó.
Py, ipi	Pé, s	Dipocá.
	Perna	Nicãnghe
Aupé	Apá (hombro)	Ocapará, Sêmá
Namipóra, Nambipúra	Brinços	Apuapá
Ikaçaúa, makîra	Rede (de dormir)	Pûnghi
Pinatinárâma, Pyça	Rede (de pescar)	
Xáma, çamá	Corda	Pûnhemó.
Ceníuáua	Barba	Itsêcapâari.
Ihuáka	Céo	Mbaâanó.
Apgáua	Homem	Eumâ, Minâ.
Cunhã	Mulher	Numêá.
Curumi	Menino	Butuyacá.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Puraci, puraçâi	Dançar	Bassaná.
Maitá nécêrá ?	Como se chama?	Yamaâ mititi.
Nheengári.	Cantar	Oâcuna Téabassanâ
Tatá.	Fogo	Pécaméê.
Timiû, têmbiû	O comer, A comida.	Téembâaná.
Uhó, u, oú	Beber	Etchininá.
Guaraci, coaraci, coiraci	Sol	Muipú, muînpuïm.
Puxi	Maû	Nhapunîcá.
Catú, puranga.	Bom	Ayûmpunicá, anhûmpuniîcá.
Racú, çacú	Calor	Acinitsâa.
Roi, Iruçanga	Frio	Niceânitsá.
	Nuvem	Uinons.
Mamé	Aonde	Nuhiîn, Nonneâti.
Pucú.	Comprido.	Ypantiî.
	Chega.	Etátoâmi.
Caá.	Matto.	Puni.
Cauí.	Caxaça	Tsibioké.
Maniáca.	Mandioca.	Kûi.
Uhy.	Farinha.	Pucá.
Inti, ti, intimahâ.	Naõ.	Umbanhâ.
Tenhê, êhê.	Sim.	Nynunta.
Uauayára, Piráyuára	Bôto.	Ocopisteró.
Pira.	Peixe.	Uahî.
Piçâitica, pinâitica, pindâitica.	Pescar.	Nhêena.
Cahámunú.	Caçar.	Uênâçanána,
Akanga.	Cabeça.	Dipuá.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Jauareté.	Onça.	Yaî.
Maniua.	Maniva.	Dikécénianti.
Kicé uassú.	Terçado.	Dîpi.
Jauára.	Caõ.	Diâhi.
Sapucáia, Urú.	Gallinha,	Calekê, carekê.
	Suor.	Cetiuâssá.
Kicé.	Faca.	Dipiacá.
Ghi.	Machado.	Cômé.
Piná, pindá.	Anzol.	Uheêtsé.
Pindaçáma.	Linha (de pescar).	Uiri canó.
Maci.	Doente.	Daatitsé.
Catú (éré).	Bom.	Ayûmi.
Eré.	Adeus.	Uâyé.
Xaçóâna.	Vou embora.	Téa uâyé.
Mirim, cuaira.	Pequeno, a.	Cainhaaká.
Assú, ussú, turussú.	Grande.	Poéghi.
Igáraupáua.	Porto.	Pî.
Igára.	Canôa.	Yukitsé,
	Cabo (espia).	Utiopé.
Capixána.	Roçado.	Uessé.
Té uirre ramé.	Até de volta.	Até petero.
Pitúna.	Noite.	Nhamy. Cá.
Ara.	Dia.	Nhyainyhieu, iniéó.
Ipéca.	Pato.	Diacotá.
Apecatú.	Longe.	Juaranicó.
Çuaki.	Perto.	Yuâué.
Eté, rété.	Muito.	Penicá.
Parauá.	Papagaio.	Uecó.
Tucano.	Tucano.	Dacé.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Yaci.	Lua.	Mamanunpó.
Yacitatá.	Estrella.	Jacunhá.
Oûi.	Preguiça.	Tééssé.
Xa putári.	Eu quero.	Ijassaá.
Inti xa putari.	Nâo quero.	Yatissá.
Iupucûi.	Remar.	Uahayá.
Apucúitáua.	Remo.	Uaapé.
Cairará.	Cairará.	Ucodacé.
	Mergulhâo.	Jacassaná.
Kirimáçáua.	Força.	Púno, Kirimbá.
Curuté.	De pressa.	Kueró, Póno.
	Lavar-se.	Tééné.
	Fumar.	Aakiassá.
	De vagar.	Satiuára.
	Caxoeira.	Poacá.
Munhá capixáua.	Fazer roça.	Uesé tanajá.
Iço okeri.	Ir dormir.	Canintsé, Canidacé.
Mahá.	Olhar.	Yêntsé.
	Espuma.	Sopûri.
Maramunha.	Brigar.	Ame kênhá.
Manoâna.	Morto.	Ueniami.
Puránga.	Bonito.	Anhuminica.
Yukira.	Sal.	Muhà.
	Estar bom.	Neautimani.
Murutinga, tinga.	Branco.	Cumuná, Butaki.
	Mutum.	Uaniîpi.
Yuri iké.	Venha aqui.	Atiá.
Pixúna, úna.	Preto.	Uaina.
	Morder.	Cûhi.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DÁCÊ
	Anello.	Amucatsayénébeto.
Auati.	Milho.	Ocócá, uká.
Cará.	Cará.	Yamú.
Yutica.	Batata.	Yâpui.
	Canna.	Anni.
	Ananaz.	Sena.
Tucum.	Tucum.	Yucamburi.
Mirity.	Mirity.	Neepő.
	Caminho.	Mahá, inahân.
U'pitima.	Fumar tabaco.	Néno utsinitsá.
Iaço iaiunhué euri.	Vamos r. reza	Téáyá benáminná.
	Vou estudar.	Tea *papel* abuéná.
Puámo.	Levantar-se.	Nucuyâm.
	Assentar-se.	Duijá.
Puxiuêra.	Feio.	Nhâani.
Iço âna.	Ir embora.	Uânibé.
	Barriga.	Pagá.
Maci.	Doente.	Punitsa.
	E'longe.	Yarónicá.
	E'perto.	Atiácani.
Tuxáua.	Chefe.	Uijeyé.
Mamétá ?	Aonde esta ?	Nonnéatéuke ?
Inti xaquáu.	Naő sei.	Úbunhâ.
Ocarú.	Esperar.	Yucáûná.
Picica.	Pegar.	Ceêmi.
Igára oiké aápe.	A canôa está lá.	Yukîçuampîniapî.
	Balaio.	Tûenpá.
Macáco.	Macaço.	Uahú.
Uariua, Bugio.	Guariba.	Hemú.

LINGOA GERA	PORTUGAIS	DACÉ
Uirandé.	A manhã.	Naáta, nhámniaça.
Iandára.	Meio dia.	Doritero.
Pitúna ramé.	De noite.	Cânminecó.
Tupána.	Deus.	Oakîn.
Anhánga, Jurupari.	Diabo.	Oatin.
Cachiri.	Cachiri.	Peró
	Diarrhêa.	Iáputiná.
Çupí, tenhé.	Certo, sim.	Ninãtá kuatá dietó.
Eré.	Está bom.	Onhuntéto.
Auatá ?	Quem é ?	Nuâninti.
Jauára apgáua.	Cachorro.	Diahahi, Diêépuaní.
Jauára cunhâ.	Cachorra.	Diêê tuti.
Munhâ.	Fazer.	Dareá, Ueîhá.
Pixâna.	Gatto.	Pixãna.
Amána.	Chuva.	Caré.
	Trovoada.	Uninó.
	Morcego.	
Bacati.	Abacate.	Unhan.
	Catarrho.	Chãn, Eriûm.
Roáia.	Rabo.	Itsuùpeconó.
Iané (iandé) carúca.	Bôa tarde.	Yemincé nhamiká.
Pupunha.	Pupunha.	Iné.
Yua.	Fruta.	Picá.
Kiuáua.	Pente.	Iró.
Cuâira.	Pequenino. / Pequenina.	Canuacan.
	Cabeça dura.	Dipuã butaní.
	Basta.	Ijattca.
Curumí assú.	Rapaz, moça.	

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÓ
Cunhâmucú.	Rapariga.	
Carúçaúa.	A espera.	
	Chinella.	
Cumaná.	Feijaõ.	
Cumanáassú.	Fava.	
Ipurauké.	Trabalhar.	Dará.
Júmuhé.	Aprender.	Nhúhuí
Iané coéma.	Bom dia.	
Iané pitúna.	Bôa noite.	
Cujubim.	Cujubim.	
	Joelho.	
	Fazenda.	Sutiró.
	Roupa.	
Mû, imû, Khúra.	Irmão.	Mãnmi.
Rendira, renira.	Irmã.	Mãmiûn.
Tuiuhé, tuié.	Velhor	Biki.
Uaimi.	Velha.	Bikiuco.
Ména.	Marido.	Manapi.
Xemericó.	Esposa.	Nimó.
Pyá.	Coração.	Eripuná.
Y, Pão, Poã, Poãma	Lago.	Ditáro.
Mendári.	Casar.	Nimoti.
Xáputári cemendári	Eu quero casar.	
Inti xa mendari pútari	Não quero casar-me.	
Mucerúca.	Baptisar.	Uameié.
Inti mucerúcauana.	Não é baptisado.	
Ariré uirandé.	Depois de manhã.	Cuccã nâta.
	Soltar.	
Purí.	Saltar.	Bupú.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
	Faltar.	
	Solteiro.	
Opauá (opauána).	Acabou (acabar).	Peti (petiha)
	Cruz.	
	Vente.	
Coêlho, Mbira.	Tanga.	Ianké.
Cikindaúa.	Fechar.	Bihá.
	Chorrar.	
Ára	Tempo.	
Uiaiúca.	Abaixar.	Munikeá.
Iuirupé.	Abaixo.	Ducá.
Tapecuá.	Abanar.	Uéninó.
Uupicá,	Abancar-se.	Duhi.
Oxari.	Abandonar.	Duhú.
Iaraima.	Abandons.	Upi mani.
Amú kiti.	Para alguma parte.	Apécêhépi.
Nhahã.	Aquillo (quello, a).	Ticé.
Amú lucéré.	Ante-hontem.	Tinimó.
Cuirha tenhê.	Agora mesme.	Nicanka uiti.
Aápe.	Alli.	Tó.
Auáçupé, Ouatâçupó.	A quem ?	Nuãné.
Nhaape.	Acolá.	Cuim.
Umohakú.	Aquentar.	Axipó.
Mundica tatá.	Acender o fogo.	Xiãpecamê.
Opirári.	Abrir.	Paûn.
Ocaiçu.	Amar.	Mahûr.
Oacémo.	Achar.	Bucá.
Omucu.	Apagar.	Iaú.
Omixiri.	Assar.	Piûn.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Mirápára(uirapáraro)	Arco.	Biccatê.
Aruiari.	Accreditar.	Kihucétió
Acaiú.	Anno.	Kimáno.
Tapiira.	Anta.	Uêki.
Atumuié.	Assobiar.	Uhi.
Uatá.	Andar.	Xihá.
Camarára, Irúmma.	Amigo.	Bâpá.
Piná (pindá).	Anzol.	Uicá.
	Alfaiate.	Derú.
Amaniú.	Algodão.	Jutá.
Auatii.	Arroz.	Ohucá.
Auá.	Alguem (um, uma).	Nuã.
Anga.	Alma.	Eripuná.
Opeiú.	Assoprar.	Putí.
Uiaçáua.	Atravessar.	Peñã.
Cueré.	Abhorrecer.	Carihuti.
Tauá (itauá).	Amarello.	Eut
Cicari.	Buscar.	Amá.
Iumuçarai.	Brincar.	Apé.
Cimbihúa.	Beirada.	Xumutó.
Tiapú.	Barulho.	Bicí.
Meiú.	Bejú.	Anû.
Miráçanga.	Bengala.	Ecéru.
Petéca.	Bater.	Cuhé.
	Barrica.	
Iraiti.	Bréo.	Upé.
Iukicé.	Caldo.	
Manaári.	Cansado.	Nhuhû.
Pirepána.	Comprar.	Dugui.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÊ
Munúca.	Cortar.	Dité.
Uaturá.	Cesto.	Pihú.
Patuá.	Caixa,	Nhumituâo.
Mucúema.	Conduzi.	Uankâ.
Arí, uarí.	Cahir.	Biridiá.
Mungaturú.	Concertar.	Ninó.
Memuí.	Cosinhar.	Dûá.
Çukéra.	Carne.	Bahaiá.
Mendariána.	Casado.	Nimotiá,
Araxá.	Campo.	Taputirõ.
	Cavar.	Cehé.
Pirêra.	Couro.	Cerú.
Táma.	Criança.	Nimá.
Peba, pena, ipêna.	Chato, a.	Peçá.
Tétama uara.	Compatriota.	
Tatapuinha.	Carvas.	Niti.
Tumiúmunhangára	Cosinheiro.	Bacedarú.
Nhêhengári.	Cantar.	Baçá.
Cetúna.	Cheiro.	
Çakuéna.	Perfume.	Imiti.
Océtúna.	Cheirar.	Unihî.
Ocicá.	Chegar.	Etá.
Cénoi.	Chamar.	Piú.
Taminbúca.	Cinza.	Nuâ.
Juanti.	Contrario.	Pôtenî.
Purakaçara.	Caçador.	Deçoguí.
Cecuiára.	Dinheiro.	
Iuirupi.	Debaixo.	Duçá.
Pituhú.	Descanso.	Çú.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DAGÉ
Mehê.	Dar.	Oiá.
Onhehê.	Diz.	Ni.
Uihé.	Descer.	Duiti.
Uicéna.	Derramar.	Piû.
Oticó.	Deitar-se.	Caí.
Pupé, rupé, upé.	Derreter.	Xipi.
Cátambi.	Dentro.	Tiripi.
Pitonú.	Direito.	Diaki.
	Descascar.	Çû.
Oikó.	Estar.	Ni.
Opuranaká.	Escolher.	Becé.
Opurú.	Emprestar.	Uaçó.
Ixé, xa, cé.	Eu.	Iû.
Mai.	Como.	Dehéru.
Muçai.	Espalhado.	Uexité.
Nharú.	Embravecer.	Ohâmi.
Oçahã.	Experimentar.	Tuinha.
Mucaûa.	Espingarda.	Pecaui.
Aiua.	Estragado.	Duó.
Amû miraitá.	Eestrangeiro.	Apémancá.
Tupé.	Esteira.	Inmiça.
Omamãna.	Enrolar.	Ceniuá.
Rapiá, capiá, tapiá.	Escrotos.	Upenitú.
Canhuto.	Esquerdo.	
Opurú.	Empestar.	Uaçó.
Oiúruari.	Embarcar.	Cânhá.
Oiapiçáca.	Escutar.	Tuî.
Oiké.	Entrar.	Çá.
Oinanti.	Encontrar.	Poteni.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Opurunguetá.	Fallar (conversar).	Utamó.
Opitá.	Ficar.	Tuâkeá.
Tipi.	Fundo.	Inkinã.
Oiúa.	Frecha.	Annigui.
Putira.	Flor.	Ori.
Iumaci.	Fome.	Aeâkeá.
Tacira.	Ferro de cova.	Uãcepai.
Inéma.	Fedor.	Inni.
Péréua.	Ferida.	Canimó.
Iapúna.	Forno.	Atarú.
Ouianáu.	Fugir.	Duti.
Ipauaçapé.	Fim (no).	Peticampi.
Ocára.	Fora.	Çupé.
Urutani.	Fantasma.	
Mira.	Gente.	Mançá.
Curucáu.	Garganta.	
Çacémo.	Gritar.	Cari.
Membi.	Gaita.	Putiripáma.
	Gomma.	Numúco.
	Garfo.	Bubehaára.
Oici.	Gostar.	Niûcã.
Cê.	Gosto.	Iciã.
	Ganhar.	Uapátahá.
Ocicó.	Gemer.	Xihi.
Muaúá.	Gastar.	Duõré.
Tucá.	Golpe.	Pó.
	Governar.	Amucanpuceti.
Maramúnha.	Guerra.	Emeké.
Cápim.	Herba.	

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Opura.	Habitar.	
Oreko.	Haver.	Xihû.
	Homicidio.	
	Honesto.	
	Hospede.	
	Humido.	
Curutêuára.	Instante.	Ruéro.
Muraci.	Instrumento.	Baçá.
Rangáua.	Imagem.	Keù.
	Immmoral.	
	Incerto.	
	Inchar.	
Çuanhána.	Inimigo.	Uapaí.
	Infamia.	
	Incredulo.	
Tapûia.	Indio.	Puteriki.
Okénanéri.	Janella.	Cupeãcá.
Yucuáci,	Jejun.	Beti.
Curumiassû.	Jovem.	Manmirû.
Iepéuassû.	Junto.	Nicãnomenò.
Oiuci.	Limpar.	Niûcã.
Oraçó.	Levar.	Miã.
Aape.	Là.	Cupi.
Curi, curimirim.	Logo.	Nicûano.
Câmi, camiúkicé.	Leite.	Unpêco.
Iepeá.	Lenha.	Puá.
Inimû, Inimbû.	Linha (fio).	Jutá.
Mundaçû.	Ladrão.	Iacêpihó.
Omanô.	Morrer.	Neni.

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	DACÉ
Ocatacatacá.	Mover.	Amenhê.
Omunú, Mundú.	Mandar.	Duti.
Ojucá.	Matar.	Nenhê.
Omutiricá.	Mudar.	Miaucó.
Nhehênga.	Lingua (idiomo).	Ucé.
	Mantimento.	Pué.
Ira.	Mel.	Mumi.
Cekiié.	Mêdo.	Uhi.
Ikáua.	Manteiga.	Ixeti.
Upé, popé, opé.	Em.	Pi.
Piçaçú.	Novo, a.	Manmá.
Neauá.	Ninguem.	Nuauarú.
Indé, iané, iandé-iara, — ita.	Nosso,a, Nossos,as.	Mani, Moniné.
Catureté, Pauaçaua.	Optimo.	Peticá.
Atar-a.	Ornato-namento.	
Iandi, iani.	Oleo.	Nhéê.
Ocicári.	Procurar.	Anma.
Túba, iúba, rúba.	Pai.	Paki.
Uaturá.	Passeio.	Pihi.
Okáu.	Poder.	Uepuni.
Uirúreú.	Pedir.	Ceni.
Itanhãe.	Panella.	Kiputi.
Oxari.	Pôr.	Duhoiá.
	Preguiçoso.	Tégui.
Aramepiri.	Peior.	Titapunicá.
Çacaquêra.	Para traz, atraz.	Kin xirû.
Kiinha.	Pimenta.	Biá.
Iucá.	Podre.	Buhá.

LINGÔA GERAL	PORTUGAIS	PACÉ
Uirá.	Passaro.	Minikia.
Ocaiemo.	Perder.	Bauriti.
Çapi.	Queimar.	Inhã.
Muîri.	Quanto, a, os, as.	Dikicé.
Mairamé.	Quando.	Derunicá.
Opéna.	Quebrar.	Titi.
Auá (auatá).	Quem.	Nuá.
Muçuroça.	Rasgar.	
Cuécatú.	Recado.	
Rapu, çapu.	Raiz.	
Pitaçoca.	Segurar.	Tuinhehé.
Ocêma.	Sahír.	Uihá.
	Sacco, saquinho.	Aûruáka.
Céici.	Sede.	
Tipucí, Repocí.	Somno.	
I, indé, iné, né.	Seu-us, Sua-as.	Mihi iarú.
Rainha, cainha.	Semente.	Iapé.
Carúca.	Tarde.	Nhamika.
Opaê, upanhé.	Tudo.	Nicêniki.
Orekó.	Ter.	Kih.
Tutira.	Tio.	Uenhê.
Yuúca.	Tirar,	Pekaié.
Oiepéçáua.	Uma vez.	Nicanti.
	Varrer.	Ohá.
Indé, iné, dé, né.	Você, Vosmecê.	Mií.
Oiúri.	Vir.	Ati.
	Vender.	
Oxipiá.	Vêr (vigiar).	Nhá.
Ruakéuára.	Visinho.	

LINGOA GERAL	PORTUGAIS	BACÉ
Tapixáua.	Vassoura.	Uarihueá.
Miaçúa.	Vassallo.	
Tapiíracunhâ.	Vacca.	Ueki.
Otím, tím.	Vergonha.	Bupuhá.
Opicica.	Tomar (pegar).	
Aiuhóca.	Tomar (furtar).	Uenhé.
	Jarreteira.	Patacuira (ornement de jambe).
	Chuva.	Ocoró.
	Dur.	Ohó.
	Tartaruga, tracaja,	Oû.
Oupé.	Um.	Nicáá.
Ianarauá.	Peixe-boi.	

DIALECTE TARIANO OU JAVIS [1].

PORTUGAIS	NHEHENGATU	TARIANO (JAVIS)
Cabello.		Uaciaré.
Você veio ?	Reiûre será indé ?	Uninoca ?
Orelha.	Nambi.	Moéni.
Olhos.	Teçáitá.	Nutidá.

(1) Rio Uaupes.

PORTUGAIS	NHEHENGATU	TÁRIANO (LEVIS)
Face, fronte.		Nêêcuda.
Banana.		Déri.
Nariz.		Itacù.
Canna.		Cidoa.
Dentes.	Çanhaitá.	Uedápe.
Braço.		Pacapi.
Mão.	Póca.	Uahácopidá.
Agua.		Uní.
Beijú.	Meiú.	Peête.
Barriga.		Uáâua.
Fogo.		Ciauá.
Perna.		Patacú.
Soldados.	Suráraitá.	Matsinari.
Pé.	Ipí.	Oaipamá.
Pescoço.	Iúra.	Panurú.
Lombo.		Patsamé.
Unha.		Papadá.
Comer.		Bajanipé.
Mulher.		Inarú.
Homem.		Aciary.
Menino.		Janapé.
Cachiry.		Payarú.
Mandioca.		Caini.
Pupunha.		Pepiri.
Ceo.		Inucuá.
Dansar.		Barapanipé.
Eu quero.		Nunamá.
Não quero.		Nunàcademá.
Piroga.	Ubá.	Ita.

PORTUGAIS	NHEHENGATU	TARIANO (JAVIS)
Arvore, páo, fructa.	Uiúa.	Batinani.
Como te chamas?	Maitá céra ndé ?	Cuanaripitana ?
Sim, senhor.	Çupi tenhé.	Caiánucá.
Velho.	Tuyuhé.	Pedaria.
Velha.	Uaimi.	Pedaria.
Avô.		Idô.
Rede (de dormir).		Amacá.
Rede (de tucum).		Amacá cumetsicú.
Vamos.		Uatsâ.
Fazenda.		Iarúmácatsé.
Terra.		Decay.
	Inti apecatú.	Mandúade.
Diabo.		Inhâi.
Batter.		Nunhacá.
Agora.	Cuhire.	Nicacú.
Brincos.	Namipúra.	Rieni.
Contas.	Miçánga.	Padapi.
Cabacinhas.		Keraperi.
Assobiar.		Pussupirá.
Cará.		Avi.
Onça.		Yavi.
Onça grande.		Yavinatséri.
Macaco.		Ipecú.
Mutum.	Mutúm.	Iatseri.
Dormir.		Numacá.
Prata.	Itatinga.	Panéni Kemá.
Reprehender.		Nucuitsáená.
Inambú.	Inamú.	Mamí.
Passaro.		Acará.

PORTUGUÊS	NHEHENGATU	TARIANO (JAVIS)
Bom dia.	Iande coéma.	Cavitajeiá.
	Cahum ixé.	Nucamacá.
Deus.		Iapiricuré.
Roça.		Inipucú.
Povoação.	Táua.	Iacaré.
Chuva.		Ilá.
Dabucuri.	Dabucuri.	Naaritaca.
Mofino.		Kenonica dunucá.
Orça.	Xirimbauçáua.	Kéïapinica.
Bom.		Maciamuá.
Bonito.		Matsiamá.
Feio.		Matistanucá.
Pote.	Camuti.	Tsurro.
Bahú.	Patuá.	
Cantar.		Naimbuecatunucá.
Frio.	Iruçanga.	Apemani.
Farinha.		Cavi.
Calor.	Çaçû.	Ciapemani.
Não, nada.	Intimahã, nembã.	Cerenucá, cedunucá
Girão.		Siruri.
Porta.	Okéna.	Uemá, iacaréco.
Faca.	Kicé.	Maria.
Rio.		Uni.
Esteira.	Tupé.	Iciáno.
Balaio.		Apá, apú.
Anzol.		Curáio.
Pirahiba.		Cátu.
Peixe.		Cupé.
Surubim.	Surubim.	Čurídi.

PORTUGAIS	NHEHENGATU	TARIANO (IAVIS)
Passarinho.	Uirámirim.	Púni te apú.
Leite.	Camí.	Initsia.
Manteiga.		Litsi.
Facaõ.	Kice assú.	Saraitá.
Uma vez.	Iépé äua.	Cié.
Canivete.	Kicé mirim.	Mariatuqui.
Quer fogo ?	Reputari sera tatá ?	Ciáua napiná ?
Capinar.		Pihum.
Trabalhar.		Pipani.
Ir embora.		Pianaca.
Chegou.	Öcica.	Réiucanucá.
Cansar.	Mariari.	Nuétadá.
Descançamos.	Iapituú.	Ianuétadá.
Descançamos um poco.	Iapituú xinga.	Iannuétatindá.
Trovaõ.	Tupá.	Inú, enú.
Panella.	Itanhaên.	Aciapi.
Peneira.		Jupitsi.
Pouco-a.	Quáiaira.	Tuki.
	Iatéima.	Inuamá.
Paneiro.	Uruçacanga.	Cuxina.
Atraz, de traz.	Çacaqueira.	Cuanámana.
Eu posso.	Ixé xaquáu.	Nuiécama.
Peça (pedir).	Reiururé.	Pitacá.
Moeinha.	Cunhã mirim.	Inarú, ianipé.
Deveras (certo).	Iaueté.	Kéianucá.
Tipity.	Tipiti.	Irina.
Ananaz.	Naná.	Mauiná.

ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1885

PRÉSIDENCE DE M. le Dr LEGRAND.

Séance du 7 décembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. REMI SIMÉON, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 8 heures à l'Hôtel de l'Institution Ethnographique, 28, rue Mazarine.

Correspondance.

MM. Daniel Brinton et Cyrus Thomas écrivent pour remercier la Société de leur élection. — M. Antonio Peñafiel écrit pour accompagner l'envoi de son nouvel ouvrage intitulé : *Nombres geograficos de México*. — M. Guido Cora écrit pour annoncer que la 6e session du Congrès international des Américanistes, qui devait avoir lieu cette année à Turin, est remise à l'année 1886. — Le secrétaire de l'Oneida Historical Society demande un échange de publications.

Admission de membres fondateurs.

Le secrétaire annonce l'admission suivante, comme

membre titulaire résident : M. Paul BARBAT, voyageur en Amérique, à Paris.

Règlements Généraux.

Le Conseil vote quatre articles supplémentaires pour le Règlement du *Président*, et décide la suppression de l'ancien article 2.

Dictionnaire d'Archéologie Américaine.

M. Léon DE ROSNY communique un projet de composition d'un Dictionnaire d'Archéologie Américaine. Après discussion, le Conseil prend la décision suivante :

ART. 1. — La Société Américaine de France entreprend la composition d'un *Dictionnaire d'Archéologie Américaine* qui sera publié sous son nom et sous ses auspices.

ART. 2. — Il est institué une Commission chargée de répartir le travail entre les membres de la Société. Le secrétaire de la commission est spécialement chargé de dresser la liste alphabétique des mots qui devront être l'objet d'articles dans le Dictionnaire.

ART. 3. — Les articles importants par leur étendue seront lus et discutés en séance de la Société.

Commission du Dictionnaire :

Sont nommés membres de la commission du Dictionnaire : MM. AUBIN, Léon DE ROSNY, MALTE-BRUN, CASTAING, Remi SIMÉON et PEUVRIER, secrétaire.

Compte-Rendu annuel de la situation financière.

M. PITROU, trésorier, présente le résumé de la session de 1885, présidée par M. le Dr LEGRAND. — Sont nommés censeurs : MM. Paul BARBAT et PEUVRIER.

Jetons de présence.

M. Pitrou, au nom de la Commission nommée dans la séance du 8 juillet dernier, propose que des jetons de la valeur de *un franc* soient distribués aux membres à jour envers la caisse de la Société. Pour les membres fondateurs admis à des versements partiels, la valeur des jétons présentés serait inscrite à leur avoir sur le grand-livre de la Société, à condition que ces jetons aient été remis au trésorier à la séance d'installation du nouveau président de chaque session. — Adopté.

Publication de la liste des membres.

Le Conseil arrête qu'à l'avenir la liste des membres de la Société sera publiée suivant la forme donnée ci-après à la liste de l'année courante. Il se constitue ensuite en comité secret.

Séance publique annuelle du 11 décembre 1885.

Présidence de M. le Dr Legrand, président.

La séance est ouverte à 8 heures, à l'hôtel de l'Institution Ethnographique, 28, rue Mazarine, par une allocution de M. le Dr Legrand, président de la Société :

« Messieurs, au commencement de l'année, en prenant possession de la présidence de la Société Américaine, je vous disais : « J'accepte cet honneur comme un dépôt. Je n'ai pas la prétention de me signaler par des communications pour lesquelles le temps et les connaissances me font défaut. Je m'efforcerai du moins de faire connaître les travaux qui vous seront présentés ». Au moment de

vous rendre mes pouvoirs, j'attends votre verdict avec confiance. Trois fascicules parus, un quatrième à l'impression, témoigneront près de vous si j'ai rempli ma promesse. L'examen sommaire de leur contenu vous permettra d'en apprécier les mérites.

« M. Alph. Castaing a continué ses études sur les *Systèmes religieux dans l'antiquité Péruvienne*, et les a poursuivies par le récit des *Fêtes, Offrandes et Sacrifices*.

« M. Rémi Siméon a publié la première leçon de son cours sur *La langue Mexicaine et son histoire*. L'accueil fait à ce travail, s'il honore son auteur, est aussi d'un heureux présage pour le succès des cours institués par la Société d'Ethnographie.

« M. de Rosny, en traitant à nouveau la question du *Fou-sang*, a montré qu'il s'agit, non de l'Amérique, mais d'un pays problématique, produit de l'imagination des écrivains chinois.

« M. Cyrus Thomas vous a présenté d'importantes recherches sur les *Signes numériques dans le Codex de Dresde*.

« Un extrait d'un mémoire posthume de Lucien de Rosny sur *La mort et les funérailles chez les anciens Caraïbes*, par l'intérêt qu'il présente, vous donne un avant goût du travail complet dudit auteur sur les Antilles dont la Société d'Ethnographie prépare la publication dans le deuxième volume de ses *Mémoires*.

« Enfin M. Coudreau vous a fourni les éléments des *Lexiques de plusieurs idiomes en usage dans la Guyane française*, qui seront publiés au dernier fascicule, et il vous promet d'autres documents importants.

« Nos séances peu nombreuses n'ont pas été dépourvues d'intérêt. M. Désiré Charnay vous a communiqué ses travaux sur les villes anciennes de l'Amérique précolombienne, a donné des renseignements nouveaux sur la Croix de Palenqué et soutenu que l'origine de certains monuments ne remontait pas aux époques reculées qu'on se plaît à leur attribuer.

« Je ne puis passer sous silence deux faits intéressants pour l'américanisme qui ont marqué cette année : l'un est la publication du *Dictionnaire Nahuatl* de M. Rémi Siméon, votre savant vice-président. Je n'ai pas qualité pour apprécier cette œuvre, mais je ne puis m'empêcher de lui attribuer une importance de premier ordre. L'autre est l'annonce de la publication du *Codex Peresianus*, ce précieux manuscrit de l'Amérique Centrale conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Par la reproduction à l'aide de la photographie et par les procédés de la nitrochromie, avec l'exactitude la plus absolue, tant du dessin que de la couleur de ce précieux document, M. de Rosny va mettre à la portée des savants, des moyens nouveaux de poursuivre le déchiffrement de l'écriture hiératique. La Société peut donc être fière à juste titre des travaux de ses membres et de l'éclat qu'ils jettent en France sur les études américaines. Son rôle doit être de les appuyer de son patronage et d'appeler sur leurs publications l'attention des savants. Nos modestes *Archives* peuvent y concourir. Il faut assurer leur durée. Déjà un traité a été conclu avec M. Leroux, notre éditeur, pour leur continuation. Grâce à ce traité, je l'espère, ce recueil trimes-

triel recevra du temps la sanction qui seule fait vivre les œuvres les plus méritantes.

M. Siméon fait un rapport verbal sur un *Catalogue alphabétique de noms de lieu appartenant à la langue Nahuatl*, imprimé à Mexico en 1885, et que l'auteur, M. Antonio Peñafiel, chargé de la direction générale de la statistique de la République Mexicaine, a transmis à la Société Américaine de France.

Ce travail, dit M. Siméon, paraît être bien compris et mériter un examen approfondi qui permettra sans doute de faire ressortir des généralités d'une certaine importance. Aussi il se propose de présenter un rapport écrit. En attendant, il croit devoir donner un aperçu de l'œuvre.

M. Peñafiel a recueilli les signes de quatre à cinq cents noms de lieu tracés en noir, avec texte explicatif en regard. L'auteur, ayant sans doute reconnu après coup l'importance des couleurs dans l'emploi des caractères figuratifs, a composé un atlas des noms géographiques seuls, coloriés et disposés dans le même ordre que ceux qui accompagnent le texte. Il eût mieux valu évidemment les mettre à la place de ces derniers.

D'après un simple premier coup-d'œil, M. Siméon a cru remarquer que le signe représentant une montagne ne se rencontre guère que dans les noms de lieu où l'idée d'élévation (*tepetl*) est réellement exprimée soit au commencement, soit à la fin des mots. Ce caractère ne serait donc pas le signe générique de localité, comme l'ont prétendu quelques auteurs, notamment M. Aubin qui est ordinairement très exact. Il y a peut-

être lieu de supposer que cette opinion vient de ce que, primitivement, les Indiens se fixant de préférence sur les hauteurs au pied desquelles coulent les sources, on désignait le citadin par l'expression *aua tepeua*, plur. *auaque tepehuaque*, c'est à dire les possesseurs de l'eau *(alt)* et de la montagne *(tepetl)*. Quoi qu'il en soit, il y a sur ce point des réserves à faire.

En terminant, M. Siméon communique un programme trouvé dans le catalogue de M. Peñafiel et faisant connaître que M. Boban, notre compatriote, arrivé depuis peu à Mexico, a installé dans cette ville un musée d'antiquités qui ne compte pas moins de 4 salles. Les membres de la Société accueillent cette nouvelle avec une vive satisfaction et se plaisent à louer l'activité de M. Boban.

M. Léon de Rosny fait une communication sur quelques feuillets du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris dit *Codex Peresianus*, dont il a entrepris la publication photochromique.

Il est ensuite procédé au dépouillement du scrutin pour l'élection du Bureau de 1886.

BUREAU DE 1886.

Président :	M. Lesouëf......	26 voix.	(*Elu.*)
	M. Léon de Rosny.....	3	—
	M. Rémi Siméon.......	3	—
1er Vice-Président :	M. Rémi Siméon.......	26 voix.	(*Elu.*)
	M. le Dr Legrand......	6	—
2e Vice-Président :	M. Léon de Rosny......	23 voix.	(*Elu.*)
	M. le Dr Legrand......	9	—
Secrétaire-Général :	M. Paul Barbat.......	31 voix.	(*Elu.*)
	Bulletin blanc.........	1	—
Secrétaire-Archiviste :	M. Peuvrier..........	32 voix.	(*Elu.*)
Trésorier :	M. Octave Pitrou......	31 voix.	(*Elu.*)
	M. le Dr Legrand......	1	—

L'installation du nouveau Bureau aura lieu à la prochaine séance.

La séance est levée à 10 heures.

Le secrétaire-général, A. CASTAING.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

Ouvrages offerts et Acquisitions.

MELLO MORAES filho. — Revista da exposicao anthropolozica Brazileira. *Rio de Janeiro,* 1882. — In-4°.. [30

RAU (Charles). — The Archeological collection of the United States National Museum. *Washington,* 1876. — In-4°.. [31

CYRUS (Thomas). — A study of the Manuscript Troano. *Washington,* 1882. — In-4°, planches......... [32

TSCHUDI. — Ollanta. Ein altperuanisches Drama aus der Kechuasprache. *Wien,* 1875. — In-4°......... [33

MARTIN DE MOUSSY. — Mémoire historique sur les Missions des Jésuites dans le bassin de La Plata. *Paris,* 1885. In-8°.. [34

BRINTON. — The Maya Chronicle. *Philadelphia,* 1882. — In-8°.. [35

BRINTON. — The Lenâpé and their Legends. *Philadelphia,* 1885. — In-8°.................................. [36

Le Bibliothécaire : Ach. PEUVRIER.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

ACTES CONSTITUTIFS.

ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

ARRÊTE :

Article premier.

Les Statuts de la Société Américaine de France, adoptés par le Conseil de ladite Société dans sa séance du 26 janvier 1878, sont approuvés tels qu'ils sont annexés au présent Arrêté.

Article Second.

Nulle modification ne pourra y être apportée sans l'autorisation du Ministre de l'Instruction publique.

Fait à Paris, le 15 avril 1878.

Signé : BARDOUX.

Pour ampliation :

L. S. .... Le Chef du Bureau des Archives,

H. VALMORE.

STATUTS.

Objet de la Société.

Art. 1. — La Société Américaine est spécialement constituée dans le but de contribuer aux progrès de l'Ethnographie, de la Linguistique, de l'Archéologie et de l'Histoire naturelle du Nouveau-Monde.

Composition de la Société.

Art. 2. — Le nombre des membres de la Société est illimité. — La Société n'admet que des membres à vie.

Art. 3. — Ces membres sont de deux classes : les membres Titulaires et les membres Correspondants. On peut être admis dans le sein de la Société soit comme membre fondateur, soit comme membre ordinaire.

Art. 4. — Les membres fondateurs sont admis par le bureau ; les membres ordinaires sont admis au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages, un mois au plutôt après la déclaration de la vacance.

Art. 5. — Les membres ordinaires ne peuvent être nommés qu'autant que des places de membres fondateurs deviendraient vacantes, soit par démission, soit par décès de ceux qui les occupaient ; les membres ainsi élus ne supportent aucune espèce de charges.

La personne nommée membre de la Société en est informée par le Secrétaire, qui l'invite à retirer son diplôme des mains du Trésorier.

Droits et devoirs des Membres.

Art. 6. — Les membres Titulaires sont seuls éligibles aux fonctions actives de la Société.

ART. 7. — Les membres Titulaires fondateurs payent un droit d'entrée *(versement unique)*, qui ne peut être inférieur à 260 francs.

ART. 8. — Les membres fondateurs Correspondants payent un droit *(versement unique)*, qui est fixé à 25 francs au moins.

ART. 9. — Les membres Titulaires ou Correspondants ont droit à prendre part à tous les votes, à l'exception de ceux ayant pour but l'élection des membres ordinaires; ces dernières élections seront faites particulièrement par les membres Titulaires.

ART. 10 — La Société tient chaque année au moins deux séances générales, dont une séance publique annuelle.

ART. 11 — Il y a deux mois de vacances : août et septembre.

ART. 12. — Le droit de Diplôme est de 10 francs ; les membres ordinaires en sont dispensés.

ART. 13. — Un fond de réserve est créé au moyen d'un prélèvement sur les versements des membres fondateurs.

Bureau et Conseil.

ART. 14 — Le Bureau se compose : 1° d'un Président, 2° de deux Vice-Présidents, 3° d'un Secrétaire-Général, 4° d'un Secrétaire-Archiviste, 5° d'un Trésorier.

ART. 15. — Le Conseil se compose de 20 membres. Il peut déléguer ses pouvoirs à quelques-uns d'entre eux, pour représenter la Société dans ses rapports avec d'autres sociétés savantes qui voudraient unir leurs efforts dans un intérêt scientifique commun.

ART. 16. — La Société nomme chaque année une Commission chargée d'examiner les comptes du Trésorier.

ART. 17. — La séance du mois de novembre est tenue en assemblée générale : on y procède à la réélection du Bureau et des membres du Conseil.

Publications.

ART. 18. — La Société publie un *Compte-rendu des séances* et des *Mémoires*.

ART. 19. — La direction de ces publications est spécialement attribuée au Conseil.

ART. 20. — Tout article publié devra être signé de son auteur.

ART. 21. — Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'avec le consentement du Ministre de l'Instruction publique.

Pour copie conforme :

Paris, le 25 octobre 1877.

Le Président : ÉD. MADIER DE MONTJAU.

EXTRAITS DES RÈGLEMENTS GÉNÉRAUX

Des Membres ordinaires.

ART. 1. — Les membres ordinaires sont Titulaires ou Correspondants.

ART. 2. — Le nombre des membres ordinaires résidents est limité à 27 ; celui des membres ordinaires non-résidents est limité à 12.

ART. 3. — Lorsqu'une place deviendra vacante dans la

liste des membres ordinaires, par suite de la démission ou du décès du membre qui l'occupait, le secrétaire en informera la Société qui sera appelée à décider, au scrutin secret, par *oui* ou par *non*, s'il y a lieu de remplir la vacance.

Art. 4. — Dans le cas où la question serait résolue négativement, cette même question sera posée à la Société dans toutes les réunions suivantes, jusqu'à ce qu'elle ait été résolue affirmativement.

Art. 5. — Si la question est résolue affirmativement, l'élection sera renvoyée à la plus prochaine séance.

Art. 6. — Une fois la vacance déclarée par la Société, les membres de la Section dans laquelle se sera produite cette vacance, se réuniront à l'effet de présenter trois candidats, parmi lesquels devra être faite l'élection.

Art. 7. — Pour être élu membre ordinaire, on devra réunir la moitié plus un des suffrages des membres présents à la séance d'élection, et au moins le quart des voix des vingt-sept membres électeurs.

Art. 8. — L'élection ne sera définitive qu'après que le membre élu aura signé sur le registre des nominations et aura assisté à une des séances de la Société.

Si cette formalité n'est pas remplie dans le délai d'une année, l'élection pourra être annulée, sur une proposition du Bureau.

Des Membres Fondateurs.

Art. 1. — Les membres fondateurs sont Titulaires ou Correspondants; le nombre des uns et des autres est illimité.

Art. 2. — Les membres fondateurs Titulaires payent un droit d'entrée de 270 francs, ou, pendant dix ans, une cotisation annuelle de trente francs.

Art. 3. — Les membres fondateurs Correspondants payent un droit d'entrée de 60 francs; ou, pendant dix ans, une cotisation annuelle de dix francs.

Art. 4. — Les membres fondateurs, admis aux versements annuels, sont considérés comme démissionnaires s'ils n'ont pas acquitté leur cotisation dans les six premiers mois de l'année, et, en conséquence, ne peuvent plus figurer dans l'*Annuaire* de la Société.

Du Fonds de Réserve.

Art. 1. — Un fond de réserve est constituée à l'aide d'un prélèvement d'un tiers sur les droits d'entrée ou cotisations annuelles des membres fondateurs.

Art. 2. — Ce prélèvement est versé dans une caisse spéciale.

Du Président.

Art. 1. — Le président est élu parmi les membres titulaires résidents, pour une année, et n'est rééligible qu'après une année d'intervalle.

Art. 2. — Les pouvoirs du président annuel n'expirent qu'à la séance d'installation du nouveau président élu.

Cette séance devra avoir lieu au plus tard dans les trois mois qui suivront les élections générales annuelles.

Art. 3. — Le président sortant, avant de remettre ses pouvoirs à son successeur, déposera sur le bureau une livraison des *Archives de la Société Américaine de France* dans laquelle sera inséré in-extenso ou en partie le procès-

verbal de la séance où aura eu lieu l'élection du nouveau Bureau.

ART. 4. — L'élection du président et du premier vice-président sera faite séparément, avant celle des autres membres du Bureau et à la majorité absolue des suffrages. — Les membres qui ne pourront se rendre à la séance auront le droit d'envoyer leur vote sous enveloppe cachetée; mais dans le cas où le premier tour de scrutin ne donnerait pas de résultat définitif, il sera procédé à un second tour auquel prendront part les seuls membres présents à la séance. Si la majorité absolue n'est pas obtenue à ce second tour, l'élection se fera immédiatement après, par un troisième tour de scrutin à la majorité relative.

ART. 5. — Dans le cas où deux membres titulaires résidents auraient obtenu le même nombre de suffrages, le plus ancien membre sera déclaré élu.

DOCUMENTS CHRONOLOGIQUES.

Liste des Présidents de la Société :

1857. Aubin.
1863. Bellecombe (A. de).
1864. Rosny (Lucien de).
1865. Castaing (Alph.), ✱.
1866. Martin de Moussy, ✱.
1867. Torres Caicedo, G.O. ✱.
1868. Castaing (Alph.), ✱.
1873. Madier de Montjau.
1880. Schœbel (Ch.).
1881. Malte-Brun, ✱, I. ✪.
1882. Ferdinand Denis, O. ✱.
1883. Levasseur (É.), O. ✱.
1884. Siméon (Rémi), I. ✪.
1885. Legrand (le Dr), Ⓐ.
1886. Lesouef, Ⓑ.

Liste des fondateurs de places perpétuelles de membres titulaires :

Résidents :

1859. Aubin.
— Labarthe (Ch. de).
— Rosny (Léon de).
— Brasseur de Bourbourg.
1864. Torres Caicedo.
— Rosny (Lucien de).
— Waldeck (F. de).
— Jomard.
1864. Daireaux (Émile).
1884. Jourdannet (le Dr).

Non résidents :

1873. Pinart (Alph.).
1875. Chil y Naranjo.
1876. Platzmann (Julius).
1877. Quesada (Grég.-Vic.).

Lauréats de la Société.

(Médaille Lucien de Rosny).

Médaille d'argent.

1881. Madier de Montjau.
— Schœtter (l'abbé).

Médaille de bronze.

1881. Lucy-Fossarieu (P. de).
1881. Boban (Eugène).
— Platzmann (Julius).
1882. Malte-Brun.
1883. Lesouëf (Aug.).
1885. Brinton (Daniel)

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

—

ACTES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE. — In-8, avec cartes et planches. — Tome I. — 1863-1865, relié en demi-maroquin (presque épuisé). 8 fr. — Tome II. — 1866-1873, relié en demi-maroquin (épuisé). 20 fr. — Année 1873, séparément; br. 2 fr. — Tome III. — 1874, papier vergé. 10 fr.

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE. — In-8, avec cartes, lithographies, gravures sur bois, eaux-fortes, hélioglypties, chromolithographies, etc. — *Première série*. — 3 vol. in-8, 37 fr. 50. — *Seconde Série*. — Tome I, 1875, papier vergé, titre noir et en couleur; br, 25 fr. — Tome II, avec planches, 12 fr. 50. — Tome III, avec planches, 12 fr. 50.

—

LETTRE DE CHRISTOPHE COLOMB sur la découverte du Nouveau-Monde, publiée d'après la rarissime version latine conservée à la Bibliothèque Impériale; traduite en français, par *Lucien de Rosny*. Paris, 1865. — In-8, papier vergé, 5 fr. — Epuisé (tiré à 120 exemplaires).

ESSAI sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale, par *Léon de Rosny*. Paris, 1876. — Un vol. in-f°, papier vergé, avec 19 planches lithographiques, héliographiques, chromolithographiques, etc. 100 fr.

FONDS DE RÉSERVE.

1883 — Capital placé........................ 670 fr.

—



SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

1886

BUREAU

Président :

LESOUEF, Ⓑ.

Vice-Présidents :

Rémi SIMÉON, I. Ⓞ.
Léon DE ROSNY, ❋, I. Ⓞ.

Secrétaire-Général :

Paul BARBAT.

Secrétaire-Archiviste :

Ach. PEUVRIER, Ⓑ.

Trésorier :

Octave PITROU, Ⓞ, Ⓑ.

COMMISSION ADMINISTRATIVE

LESOUEF Ⓑ, président; — SIMÉON (Rémi), I. Ⓞ, vice-président; — ROSNY (Léon DE), ❋, I. Ⓞ, vice-président; — BARBAT, secrétaire; — PITROU (Oct.), Ⓞ, Ⓑ; — LEGRAND (le Dr), Ⓐ; — DAIREAUX (Émile); — LAMAS (Pedro S.); — PEUVRIER, Ⓑ.

COMMISSIONS PERMANENTES.

Commission des Fonds : LAMAS (Pedro S.); le comte DE MONTBLANC; le Dr LEGRAND, Ⓐ.

Commission de Publication : MALTE-BRUN, ❋; LESOUEF, Ⓑ; DE ROSNY, ❋, I. Ⓞ.

Commission des Récompenses : DAIREAUX, HÉGEL et Pedro S. LAMAS.

Commission de la Bibliothèque et des Collections : Rémi SIMÉON, I. Ⓞ; PEUVRIER; PITROU (Oct.), Ⓑ, Ⓞ.

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDENTS.

ENTRÉE	NOMS	PRÉDÉCESSEURS
1859	AUBIN	Origine.
—	ROSNY (Léon DE), ✻, I. ❂	Origine.
1864	TORRES CAICEDO, G. O. ✻, I. ❂.	dito.
1875	FERDINAND DENIS, O. ✻	Brasseur de Bourbourg.
1877	DALY (César), ✻	Waldeck.
—	SÉMALLÉ (René DE)	Labarthe.
1878	SCHŒBEL (Charles)	Lucien de Rosny.
1879	GUIEYSSE (Paul), ✻	Jomard.
1880	* LEVASSEUR (Émile), O. ✻	Origine.
—	* PECTOR (Désiré)	Origine.
1874	* ARNAUD JEANTI, ✻	Origine.
—	* FILLION (Théophile)	Origine.
1881	* SIMÉON (Rémi), I. ❂	Origine.
1883	* LESOUEF (Auguste), Ⓑ	Origine.
—	* LEGRAND (le D^r^), Ⓑ	Origine.
—	* DAIREAUX (Émile)	Origine.
—	JOURDANET (le D^r^)	Origine.
—	* PEUVRIER (Achille), Ⓑ	Origine.
—	* PITROU, ❂, Ⓑ	Origine.
1884	* LAGACHE (Célestin), O. ✻, I. ❂	Origine.
—	* LAMAS (Pedro-S.)	Origine.
1885	* BARBAT (Paul)	Origine.

MEMBRES TITULAIRES NON RÉSIDENTS

ENTRÉE	NOMS	PRÉDÉCESSEURS
1873	* SILVA (P. DA), O. ✠, I. ✪, à Lisbonne (Portugal)..........	Origine.
—	PINART (Alphonse), ✪, à San-Francisco (États-Unis)........	Origine.
1875	CHIL Y NARANJO, à Las Palmas (Canaries)..................	Origine.
1876	PLATZMANN (J.), à Leipzig.......	Origine.
1877	QUESADA (Gregorio-V.), à Buenos-Aires (La Plata).............	Origine.
—	* DON PEDRO II (S. M.), G. C. ✠, à Rio-de-Janeiro (Brésil)......	Origine.
—	* OROZCO Y BERRA, à Mexico (Mexique)..................	Origine.
1881	* TSCHUDI, à Vienne (Autriche)...	Origine
—	* CAMPBELL (John), Ⓑ, à Montréal (Canada)...................	Origine
—	* BANCROFT (Hubert), à San-Francisco (États-Unis)...........	Origine.
1884	* BRINTON (Daniel), à Philadelphie (Etats-Unis).................	Origine.
—	* GAFFAREL (Paul), ✠, à Dijon.	Origine.
—	* RAU le Dr), à Washington (États-Unis).....................	Origine.
—	* PEET (Stephen D.), à Chicago (Etats-Unis).................	Origine.
—	* RADA (Juan de Dios DE LA), à Madrid (Espagne).............	Origine.
—	* THOMAS (Cyrus). à Philadelphie Etats-Unis).................	Origine.
—	* CARILLO Y ANCONA (D. Cr.), à Mérida (Yucatan)............	Origine.

N. B. — Sont déclarées *places perpétuelles*, les places fondées par des membres ayant opéré un versement, une fois pour toutes, d'une somme de 270 francs au minimum. — Ces places sont indiquées par l'absence d'une astérique avant les noms.

MEMBRES HONORAIRES ET CORRESPONDANTS.

—

Résidents.

Castaing (A), ✱.
Croizier (le marquis de) I. ❁.
Desjardins (Ernest), ✱, de l'Institut.
Féry, négociant.
Gestin, architecte et peintre.
Girard de Rialle, ✱, directeur au ministère des Affaires Etrangères.
Madier de Montjau (Éd.).
Margry (Pierre), ancien archiviste de la Marine.
Maspéro, O. ✱, de l'Institut.
Médéhin (Léon), ✱, voyageur au Mexique.
Malte-Brun (V.-A.), ✱, I, ❁.
Maury (Alfred), C. ✱, de l'Institut.
Mène, ✱, docteur-médecin.
Montblanc (le comte Charles de)
Oppert (Jules) O. ✱, Ⓑ, de l'Institut.
Quatrefages (de), C. ✱, de l'Institut.
Renan (Ernest), C. ✱, de l'Institut.

Non-Résidents.

Altamirano, à Mexico (Mexique).
Beauvois (Eug.), ❁, à Corberon (Côte-d'Or).
Becker, à Darmstadt (Hesse).
Benoît (Léonard), à Caen, Calvados.
Benoît du Rey, ✱, à Caen, Calvados.
Boban (Eugène), à Mexico, (Mexique).
Dunant (Henri), ✱, à Genève (Suisse).
Dupont (E.), Bruxelles (Belgique).
Gravier (Gabriel), I. ❁, à Rouen, Seine-Inférieure.
Harlez (le chanoine de), à Louvain (Belgique).
Joest (le Dr Wilhelm), à Cologne (Allemagne).
Le Moine, à Québec (Canada),
Markham, à Londres (Angleterre).
Matthieu (le Dr) à Angermunde (Prusse).
Pimentel (Francisco), à Mexico (Mexique).
Pipart (l'abbé). à Atzelles, Indre-et-Loire.

Reinisch (Léon), à Vienne (Autriche).
Samper (José-Maria), Bogota (Etats-Unis de Colombie).
Schmitz (l'abbé), à Louvain (Belgique).
Stone (Edwin), à Providence, Rhode-Island, États-Unis.
Strebel (Hermann), à Hambourg, Allemagne.
Teza, à Pise, Italie.

INSTITUTIONS ET SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Baltimore. — Maryland Historical Society.
Boston, Mass. — Historical Society.
Brooklin, New-York. — Long Island Historical Society.
Brunswick, Maine. — Historical Society.
Cambridge, Mass. — Peabody Museum of Archæology.
Madison, Wisc. — Historical Society.
Madrid. — Academia de la Historia.
Mexico. — Société de Géographie.
Montréal. — Historical Society.
New-York. — Historical Society.
Paris. — Ministère de l'Instruction publique.
— Institution Ethnographique.
— Société d'Ethnographie.
Philadelphia, Penn. — American Philosophical Society.
— Historical Society of Pennsylvania.
— Antiquarian Society.
Québec. — Literary and Historical Society.
Rio-de-Janeiro. — Instituto Ethnographico.
Saint-Paul, Minn. — Historical Society.
Saint-Valery-en-Caux. — Société de Géographie.
Savannah, Georgia. — Historical Society.
Washington. — Smithsonian Institution.
Worcester, Mass. — American Antiquarian Society.

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

SÉRIE II. — TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

Présidence de M. Ém. Levasseur, de l'Institut.

Présidence de M. Rémi Siméon.

Présidence de M. le Dr Legrand.

INDEX DES AUTEURS.

INDEX DES PLANCHES ET DES FIGURES.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

Imprimerie de E. DANGU, imprimeur de la Société Américaine, à St-Valery

